PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

APR 9 1940

REVUE DE PARIS

15 MARS 1940

JEAN MISTLER	*Après six mois de guerre* . . .	181
★★★	*Politique scandinave*	189
JEAN D'ESME	*Les chevaliers sans éperons.* — I.	203
GABRIEL HANOTAUX	*Le Serment du Prophète*. . . .	235
A. H. BRODRICK	*La situation en Extrême-Orient.*	247
MAURICE LANOIRE	*Un Anglo-Français, Georges du Maurier*	263
GEORGES LE FÈVRE	*L'A. O. F. en guerre*.	282
JANE ALLEN	*Superfilm.* — Fin	295
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	324
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Les opérations militaires.* . . .	334
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire*. . . .	341
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris.*	349

PIERRE D'ESPEZEL : *Vieux Paris.*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

47e ANNÉE *NUMÉRO 6*

LES REINES DE FRANCE

MARIE-ANTOINETTE

par

RENÉ BENJAMIN

de l'Académie Goncourt

La Reine la plus calomniée de notre histoire

Un volume écu.. .. .. **25** fr.

LES EDITIONS DE FRANCE
20, Avenue Rapp, PARIS, 7

APRÈS SIX MOIS DE GUERRE

Au moment où s'achève le sixième mois de guerre, il est bien malaisé d'écrire quoi que ce soit sur son développement, à moins de s'étonner de la formule « Rien à signaler » que nous avons retrouvée dans plus de 300 communiqués, ou de faire chorus avec les badauds qui répètent « Drôle de guerre » sans comprendre le caractère de la sombre tragédie qui se joue actuellement. Il n'était, certes, pas difficile de prévoir que la guerre éclaterait en 1939 ; dans une conférence faite aux Ambassadeurs, à la fin du printemps dernier, je m'étais risqué à l'annoncer publiquement pour le 1er septembre, non pour faire des prophéties, mais parce qu'il me semblait évident que, sitôt les moissons rentrées, l'Allemagne exprimerait à nouveau son appétit de conquêtes. Mais, si je ne m'étais point trompé sur la date, je m'étais trompé sur le caractère des hostilités. Je pensais bien que la Pologne, quelle que fût la valeur de ses soldats, serait détruite par l'Allemagne en trois semaines, car je ne partageais pas certaines illusions sur le gouvernement du colonel Beck et sur l'état-major de M. Rydz-Smigly, mais je croyais que, dès la fin de cette campagne, l'Allemagne essaierait de transposer sur notre front les méthodes du *Blitzkrieg* et que, cette guerre-éclair devant être inéluctablement brisée par notre armée sur la ligne Maginot, elle se traduirait, selon les plans traditionnels de la stratégie allemande, par un vaste mouvement enveloppant, à la Moltke ou à la Schlieffen, par l'invasion de la Hollande et de la Belgique. Plusieurs alertes, la première vers

le 11 novembre, la deuxième autour du 15 janvier, sont venues étayer cette hypothèse. Rien ne s'est produit cependant, et quand on nous annonce de nouveau la fermeture de la frontière belge pour le 15 mars, personne ne peut dire s'il s'agit encore d'une feinte, simple épisode de la guerre des nerfs, ou si le front occidental va s'embraser d'un seul coup, pour une campagne du genre de celle que nous avons faite au printemps de 1918, et où les armées, appuyées en certains points sur leurs fortifications, mais libérées sur d'autres des servitudes de la tranchée, s'efforcèrent, pendant six mois et jusqu'à notre victoire, de faire basculer l'adversaire hors du champ de bataille.

Comment peut-on expliquer le paradoxe apparent d'une guerre où, pendant six mois, il ne se passe rien sur le front principal et où toute l'activité se concentre sur des secteurs périphériques : guerre maritime et aérienne dans la mer du Nord, guerre terrestre sur un front oriental d'abord, nordique ensuite ?

Il paraît évident, pour quiconque a suivi de près les événements diplomatiques de ces deux dernières années, que jamais Hitler n'a cru que son plan de conquête par étapes du soi-disant « espace vital » allemand le conduirait en 1939 à une guerre européenne. Il a, trois fois de suite, monté la même manœuvre, en agrandissant simplement l'échelle, mais sans rien changer au procédé. En mars 1937, l'opération autrichienne s'est faite à la faveur de l'indifférence tchécoslovaque (« *Plutôt l'Anschluss que les Habsbourg !* » selon la formule bien connue), et grâce aux difficultés intérieures d'une France dont on ignorait encore si elle parviendrait à guérir du Front Populaire ou si elle en mourrait. En septembre 1938 et en mars 1939, la liquidation de la Tchécoslovaquie s'est faite de connivence avec le colonel Beck et malgré les efforts d'une France et d'une Angleterre qui, ayant compris le danger, travaillaient à leur réarmement mais commençaient à peine à le réaliser. Devant les progrès de cette mise en état de défense des empires occidentaux, Hitler a brusqué le mouvement, il a décidé, à la faveur du pacte germano-russe, d'en finir avec la Pologne à l'automne dernier, tandis que son plan initial était vraisemblablement de faire l'opération en deux temps : Dantzig en septembre, le reste au début de cette année. La lecture du Livre Blanc allemand, indigeste compilation des griefs plus ou moins imaginaires des minorités allemandes en

Pologne, indique bien que, dans la pensée des maîtres du Troisième Reich, c'est une opération limitée qui se préparait et que Hitler ne s'attendait pas à voir la France et la Grande-Bretagne entrer en guerre pour défendre la Pologne [1]. Seuls, les défauts inhérents aux régimes dictatoriaux peuvent expliquer cette faute de jugement d'un homme que son intuition quasi-somnambulique (le mot est de lui) avait rarement induit en erreur. A force de faire proclamer par sa propagande que les pays « ploutocratiques » étaient hors d'état de réagir, il a fini par le croire : le résultat de cette erreur, c'est que l'Allemagne, qui comptait passer son hiver à coloniser la Pologne et à s'organiser sur la base d'une économie continentale élargie par la fourniture des matières premières russes et balkaniques, se voit maintenant, une fois dissipée la sadique ivresse de la conquête, obligée de préparer, avec le nœud coulant du blocus à la gorge, la guerre mondiale qu'elle comptait organiser à loisir grâce à la mise en valeur de ses colonies européennes et aux ressources des pays voisins, exploités par les traités de commerce dont le Dr Clodius, après le Dr Schacht, sait rédiger les formules léonines. Pour la première fois, le maître de l'Allemagne se trouve placé devant des faits qui lui résistent. Nul ne sait quelles ont été ses réactions pendant les cinq mois d'inaction militaire qui ont suivi la ruée sur la Pologne, mais le ton de ses discours laisse deviner de lourdes préoccupations, de sourdes inquiétudes.

Je ne sais rien de plus stupide que les articles où l'on nous dépeint l'Allemagne comme un pays à la veille d'un effondrement politique, économique et militaire. La débâcle politique, dans un régime comme celui du Reich, ne saurait venir, quoi qu'en disent les émigrés allemands, que d'une longue famine ou d'un grave échec militaire. Ces conditions ne sont pas réunies en ce moment : préparé de longue main, le passage du régime de

1. Je trouve dans le supplément économique de la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 25 février, un curieux article de M. Muthesius, qui confirme ma thèse. M. Muthesius constate, d'après le Professeur Karl Luer, Président de la Chambre d'Industrie et de Commerce de la Région Économique Rhin-Main, que le début de la guerre n'a pas été marqué par de grosses commandes de matériel. Il ajoute, citant le Dr. Luer : « Certaines autorités militaires, compétentes pour passer les commandes, ont même réduit leurs demandes par rapport à la période de paix précédente, parce que, sans doute, certains buts en matière d'approvisionnement étaient atteints et qu'il n'y avait pas de nouveaux besoins pressants ».

Ce petit fait, rapproché de certains autres détails comme les amabilités prodiguées à la France au mois d'octobre par la radio allemande, ou comme les efforts de la propagande nazie pour nous séparer de l'Angleterre, m'apparaît très significatif.

paix au régime de guerre représente, pour une population habituée depuis longtemps aux restrictions et aux réglementations minutieuses, un moindre changement que pour les pays d'économie libre. Le niveau de vie était déjà, depuis deux ans surtout, beaucoup plus bas en Allemagne que chez nous ; depuis six mois, il s'est encore abaissé et il paraîtrait affreux à nos concitoyens ; mais les renseignements sérieux qui parviennent d'Allemagne indiquent qu'il est assez bien supporté. Sans doute est-ce en raison du fait que les salaires des ouvriers et les allocations militaires étant à un niveau très élevé, et les produits à acheter, nourriture et vêtements, devenant chaque jour plus rares, les familles épargnent, ou plus exactement, croient épargner et, ne se rendant pas compte que l'État fait main basse sur tous les capitaux au fur et à mesure qu'ils se forment, trouvent peut-être dans une illusoire sécurité d'avenir une compensation morale aux difficultés matérielles présentes.

Il va sans dire que je n'ai aucune illusion sur la concordance des vues au sein du personnel dirigeant de l'Allemagne. Autour du Chancelier, que personne avant la guerre ne discutait, mais que chacun s'efforçait de circonvenir, les mêmes rivalités de personnes, les mêmes luttes sourdes continuent. On tente même parfois de les utiliser à des fins de propagande étrangère. On nous a beaucoup dit, il y a quelques semaines, que l'État-major allemand pourrait peut-être un jour se débarrasser de Hitler, et conclure un paix raisonnable ; voici que nous arrive de Suisse une rumeur inverse : le véritable ennemi, c'est le militarisme allemand, c'est lui qu'il faut abattre, pourquoi ne se servirait-on pas du parti nazi qui, pourvu que le régime soit maintenu, abandonnerait les récentes conquêtes ? Ces choses sont bien dans la manière allemande, compliquée et peu subtile, et deviennent comiques dès qu'on les met noir sur blanc. Il en est de même, du reste, de la plupart des arguments de la propagande nazie : le caractère clandestin de leurs moyens de diffusion fait les trois quarts de leur action.

La conclusion qui s'impose c'est qu'il serait vain d'attendre la fin de la guerre du seul fait des difficultés politiques et économiques du Reich. Selon que notre blocus et notre propagande seront plus ou moins actifs et efficaces, ces éléments hâteront plus ou moins la fin de la guerre mais c'est sur le plan militaire

qu'il faudra chercher et trouver la décision. L'expérience de 1918 le prouve. Quand nous avons vu les Allemands, au printemps de cette année dramatique, arriver aux portes de Compiègne, enfoncer le Chemin des Dames, franchir pour la seconde fois la Marne, au cours de cette guerre de mouvement dont les pulsations semblaient le halètement d'une bête monstrueuse, nous ne pensions pas, nous n'osions pas penser qu'il s'agissait des convulsions d'une armée déjà vaincue, et l'on nous aurait bien étonnés si l'on nous avait dit que, quatre ou cinq mois plus tard, nous verrions, au débouché de la forêt d'Ardenne, les Allemands repasser en désordre la Meuse pour éviter la capitulation en rase campagne. Evidemment les facteurs économiques et politiques dont je parlais plus haut avaient joué leur rôle, mais combien de temps aurait-il fallu encore attendre la victoire si la stratégie de Foch ne l'avait point forcée ? La situation n'est pas tellement différente aujourd'hui. S'il n'y avait que le front occidental, avec ses fortifications parallèles, on distinguerait à peine la période actuelle de guerre de la période d'avant-guerre. Derrière ces fronts où l'on ne se bat que la nuit, entre avant-postes, c'est encore la préparation à la guerre qui continue, préparation où, à l'inverse de l'avant-guerre, nous devrions avoir l'avantage, puisque, jusqu'au 1er septembre 1939, l'Allemagne, déjà mobilisée quand nous ne l'étions pas, pouvait forger, sans aucune gêne, sans aucune limitation, son arsenal offensif et défensif, au lieu qu'aujourd'hui l'effort franco-britannique arrive à son maximum, tandis que l'effort allemand devrait commencer bientôt à s'essouffler. Cette idée s'exprime couramment par un slogan excessif : le temps travaille pour nous. M. Paul Reynaud a bien fait de la corriger par la formule : le temps est un neutre.

Certes, il n'est pas douteux que le blocus gêne considérablement le Reich, mais attendre de sa seule action la victoire serait faire preuve d'une grande légèreté. En effet, seul le blocus maritime est efficace, aussi bien pour les importations que pour les exportations allemandes, et nous n'avons aucune action sur les frontières terrestres de l'Allemagne. Le blocus maritime lui-même présente deux fissures d'importance : d'une part, le récent incident de l'*Altmark* a montré à quoi servaient les eaux territoriales norvégiennes ; par là, le fer suédois arrive à l'Allemagne, d'autre part, la navigation est libre en Mer Noire, et les bateaux

citernes russes et allemands transportent sans arrêt vers le Danube les pétroles que les pipes-lines conduisent des puits caucasiens aux ports de Batoum et de Grosny. Cette constatation, que les spécialistes ont faite depuis le début de la guerre et dont le grand public commence à prendre conscience, est de la plus haute importance pour la conduite actuelle de la guerre. Quant au développement futur des hostilités, n'est-il pas fonction du rapport qui existe entre le temps dont nous avons besoin, maintenant que nos cadences de fabrication sont arrivées bien près de leur maximum, pour achever notre armement, et le délai nécessaire à l'Allemagne pour ordonner et mettre en valeur toutes les ressources de la Russie ? Equation formidable dont je ne saurais, faute de certains éléments, poser tous les termes, mais dont la solution permet seule de dire combien la guerre durera, si elle se développe jusqu'à son terme dans les mêmes conditions que jusqu'à présent.

Si je superpose ainsi deux hypothèses, les lecteurs de la *Revue de Paris*, qui savent combien je m'encombre peu de précautions de style, ont déjà compris que c'est parce que je ne crois guère à un semblable déroulement des faits. Il me paraît difficile d'admettre que l'année 1940 ne verra les peuples se battre vraiment que sur des fronts excentriques, dans des territoires théoriquement neutres, pour la guerre du fer et celle du pétrole. Je ne dis point que nous ne verrons pas ces conflits mais un autre schéma me paraît beaucoup plus vraisemblable et nous assisterons probablement avant peu à deux offensives allemandes, l'une sur le plan diplomatique, l'autre sur le plan militaire.

Les possibilités d'une attaque allemande ont été largement étudiées par les critiques militaires et il serait ridicule de paraître vouloir jouer au stratège en examinant toutes les hypothèses. Bornons-nous à quelques simples remarques. Quel que soit le plan d'attaque de l'ennemi, il n'est pas douteux que la bataille s'engagera en même temps sur terre et dans les airs. Pour la lutte aérienne, nous n'avons pas encore rattrapé notre retard mais la marge de supériorité de l'aviation allemande doit s'être réduite ; en tout cas, ce qui s'est certainement réduit depuis six mois, c'est la vulnérabilité de notre armée, qu'une offensive aérienne, en septembre, aurait saisie en cours de mobilisation et de concentration, et qui a organisé maintenant ses

abris et ses déplacements, en même temps que sa D.C.A. se renforçait. Sur le plan des opérations terrestres, on aboutit aux mêmes conclusions : la solidité de nos défenses bétonnées s'est accrue en même temps que leur profondeur, la couverture du territoire a été prolongée jusqu'à la Mer du Nord et, même dans le cas, que je formule par pure hypothèse, où une ligne fortifiée serait crevée sur un point, nos divisions blindées doivent pouvoir interdire à l'adversaire toute exploitation stratégique d'un succès tactique initial. Certes, nos villes souffriraient cruellement des bombardements aériens mais, outre que nos amis anglais et nous-mêmes pourrions user de représailles, je ne crois pas que les effets moraux du bombardement d'une capitale soient les mêmes sept mois après le début d'une guerre, que trois heures après sa déclaration, comme à Varsovie.

Toutes ces raisons, qui n'ont rien de confidentiel, expliquent sans doute les hésitations de l'Allemagne ; la crise des transports, déjà grande au début de 1939, et très aggravée depuis, ajoute une difficulté supplémentaire à celles que je viens d'énumérer. Elles n'excluent pas la possibilité d'une attaque allemande, elles permettent de croire que cette attaque sera précédée d'une offensive de paix.

Si l'Allemagne pouvait, d'un coup de pouce aux aiguilles de l'horloge, remonter au mois d'août dernier, si elle pouvait obtenir la paix en rendant quelque apparence de liberté à la Bohême, en organisant à Vienne un plébiscite aussi sincère que le premier, en créant autour de Varsovie un Grand-Duché de 10 à 15 millions d'habitants, croit-on qu'elle serait si mal placée en Europe et qu'au total, l'opération ne serait pas bénéficiaire ? Et croit-on que si elle veut risquer de semblables propositions, elle ne trouvera pas, pour les acheminer vers Londres et Paris, autant de neutres qu'elle le voudra ?

Offensive militaire ou offensive diplomatique, telles sont, semble-t-il, après le premier hiver de la guerre, les perspectives d'un proche avenir. Répondre à l'attaque militaire, c'est l'affaire du commandement et je n'ai pas à en parler. Par contre, je voudrais dire un mot de la tactique à opposer à l'ennemi, s'il porte son effort sur le plan diplomatique.

Cette guerre est la première où les neutres, au lieu d'encaisser des profits sans risques, subissent des risques sans grands profits.

La fin de la guerre, quelles que soient les conditions du traité, les remplirait de joie et, dans une Europe où l'assemblée des peuples est devenue un troupeau d'autruches, nul ne songerait que la paix ne serait qu'un armistice et que, hors de notre victoire, il n'y a plus que servitude pour les petites nations. Quand feronsnous, je le dis aussi bien pour nos amis anglais que pour nous, l'effort de propagande nécessaire pour que ces vérités soient comprises ?

D'autre part, puisque, de toute évidence, il ne peut provenir d'Allemagne ou des neutres que des propositions inacceptables pour nous et pour l'Europe, pourquoi ne commençons-nous pas à préparer le programme de la paix qui doit suivre notre victoire ? Des discours officiels, je le sais, ont déjà donné certaines indications mais, sans être grand clerc, on voit entre les déclarations des hommes d'État anglais, apparaître des nuances qui ne sont pas négligeables et, même dans des réponses de caractère absolument officiel, lors d'une récente initiative neutre, le document français inscrivait la restauration de l'Autriche parmi les conditions de paix, tandis que la réponse de Londres ne mentionnait que les Polonais et les Tchèques. Nous ne demandons pas que les alliés fassent entre eux un traité aussi complet que celui de Londres en 1915. Inutile de recommencer cette fâcheuse expérience. Nous ne demandons pas non plus que l'on publie à son de trompe, pour la grande joie de M. Goebbels, les conditions d'une paix dont on ignore le jour où elle viendra. Je souhaite simplement que, dès maintenant, en France et en Grande-Bretagne, quelques hommes connaissant l'Europe soient mis à même de travailler en liaison pour que, la Conférence de la Paix venue, ce soient les solutions des vainqueurs et de la raison qui soient appliquées et non pas celles que viendraient souffler, comme en 1919, certains personnages sans responsabilités et sans mandat qui, après avoir fait alors tracer à leurs pays des frontières trop ambitieuses, se sont montrés ensuite si peu capables de les organiser et de les faire vivre en bonne intelligence avec leurs voisins.

JEAN MISTLER,
Président de la Commission
des Affaires Étrangères
de la Chambre des Députés.

SITUATION PRÉSENTE DES PAYS SCANDINAVES

La nature semble avoir prédestiné les pays scandinaves à une unité qui ne s'est, en fait, produite qu'au xve siècle, pendant l'Union de Calmar. En réalité, les trois pays ont évolué de manière si différente qu'il ne subsistait entre eux, il y a quelques années encore, que la parenté des idiomes et des dynasties. Mais depuis quelque temps, le péril commun est venu les rapprocher.

On éprouve quelque embarras à parler comme il conviendrait du Danemark. Ce petit pays, qui fut le grand pays du Nord jusqu'au moment où il perdit — pour ne jamais la reconquérir — la rive septentrionale du Sund, ce pays qui fut, au xixe siècle, la première victime de l'ambition prussienne ne s'est jamais relevé de son désastre de 1864. La disproportion de ses forces avec celles de son énorme voisin a produit chez ce peuple une sorte de découragement qui semble avoir réduit son ambition à l'exploitation raffinée de son domaine agricole.

Cette espèce de renonciation a amené le Danemark à accorder sans aucune résistance son indépendance à l'Islande, qui ne lui est plus rattachée que par le régime de l'union personnelle, et à vendre les deux îles Saint-Thomas et Saint-Jean qu'il possédait dans l'archipel antillais des Vierges. Comme nous aurons lieu de le rappeler à propos des relations du Danemark

avec la Norvège, ce n'est qu'à la possession du Groenland, qu'à la surprise des compétiteurs, le Danemark s'est cramponné.

Qu'on n'accuse cependant pas les Danois de manquer d'esprit d'entreprise. Assez curieusement, tandis qu'ils vendaient leurs Antilles ils fondaient au Siam des établissements assez importants pour que ce royaume asiatique puisse être presque considéré comme une sphère d'intérêts agricoles danois. La princesse Marie de France, épouse du prince Waldemar, avait consacré à ces entreprises une grande part de son activité et y avait investi d'importants capitaux. Elle fut un des fondateurs de la Compagnie de Navigation Est-Asiatique, qui a duré et prospéré. Cette expansion danoise s'est trouvée, d'ailleurs, favorisée par le rôle considérable qu'un officier de marine danois joua pendant longtemps à la Cour de Bangkok. Cet officier, par une audacieuse francisation de son patronyme, se faisait appeler « commodore de Richelieu », C'est ainsi que nous avons pu voir de nos yeux, dans un service du ministère, le télégramme suivant, sur lequel s'épuisera la sagacité des historiens à venir : « Bangkok, le ... 19.. J'ai vu le roi devant Richelieu seul. Klobukowski, Ministre de France au Siam ».

Toute l'activité danoise désormais tournée vers l'exploitation des forêts et des fermes du Jutland, les industries concentrées dans l'île de Seeland, l'armement et le commerce des épices a produit un enrichissement des nouvelles couches sociales qui contraste fort avec l'appauvrissement de la noblesse. Les propriétaires des anciens châteaux n'en occupent souvent qu'une aile ou un donjon, pour échapper aux impôts écrasants qui les ruinent, tandis que beaucoup de parcs seigneuriaux sont transformés en terrains de jeux et de sports pour les sociétés populaires.

En effet, l'évolution politique du Danemark a peu à peu et définitivement éliminé du pouvoir, depuis plusieurs dizaines d'années, l'aristocratie et le parti conservateur. Les éléments qui pouvaient encore se grouper autour de la personne vénérée de Christian IX ont disparu sous son petit-fils dont la très grande popularité repose sur le maintien de la simplicité de vie traditionnelle de la dynastie et sur le respect absolu de l'opinion nationale. Celle-ci a amené et maintient au pou-

voir, sans défaillance, le parti socialiste qui, tout en n'entravant pas la très grande prospérité du pays, a fait la part belle, aux dépens de la noblesse héréditaire, aux œuvres d'économie sociale et aux institutions destinées à assurer le bien-être populaire. Or il s'est trouvé que les pensées, si fugitives qu'elles fussent, de revanche militaire et — pour employer une expression peut-être trop peu nuancée — les aspirations patriotiques s'étaient presque concentrées dans ces milieux aristocratiques et conservateurs que l'ascension des masses dépossédait du pouvoir. En dehors de ces milieux désormais réduits à se partager parcimonieusement quelques charges honorifiques, les survivances patriotiques et guerrières ne persistaient guère que dans les sociétés de gymnastique ou de tir du Schleswig annexé. On sait dans quelles dispositions générales le Danemark a vu, par les traités de 1919, lui revenir cette province. Cette manifestation de la justice immanente ne s'accompagnait pas d'un affaiblissement de l'Allemagne suffisant pour que toute sécurité fût donnée au Danemark dans l'avenir. Le souvenir était proche des années de guerre où un croiseur allemand, posté à l'exacte ligne de partage des eaux territoriales danoises et suédoises, gardait jalousement les Dardanelles du Nord et les habitants de Copenhague se disaient sans doute qu'il serait moins facile à l'Angleterre, le cas échéant, de défendre leur capitale qu'il ne lui avait été de la bombarder en 1807.

Au surplus, le Jutland n'est-il pas une immense ferme dont les produits furent équitablement partagés, durant la dernière guerre, entre l'Angleterre et l'Allemagne et celle-ci ne remonta-t-elle pas alors sa cavalerie avec des chevaux danois, qui furent remplacés, pour la traction agricole, par des poneys islandais? On ne se brouille pas aisément avec des clients qui sont en même temps des voisins puissants, tout prêts à devenir dangereux.

Les considérations qui précèdent ne doivent certes pas empêcher de reconnaître, chez le peuple danois, une sympathie foncière pour l'Angleterre et pour la France qui ne fut jamais, au cours de l'histoire, l'ennemie du Danemark et dont celui-ci souffrit, au contraire, au commencement du XIXe siècle, d'avoir suivi la fortune. Mais les sympathies, surtout les sympathies historiques, ne peuvent prévaloir contre les conseils impé-

rieux de la prudence. Or celle-ci commande au Danemark, plus encore qu'à ses voisins du Nord, de s'attacher désespérément à la neutralité. Le Danemark devra donc se borner, quoi qu'il arrive, à fermer les yeux sur quelques engagements individuels et à envoyer à la Finlande, ainsi qu'aux autres peuples du Nord qui seraient à leur tour attaqués, tous les secours matériels et moraux que lui suggéreront ses sentiments de parenté ethnique et de charité.

La Suède, qui fut, après le Danemark, le grand pays du Nord et qui posséda, au XVIIe siècle, la plus grande partie du pourtour de la Baltique, a conservé de ce temps un souvenir que diverses circonstances avaient avivé dans les années qui précédèrent la grande guerre. Relevée de l'abaissement où l'avait conduite l'obstination de Gustave IV (qui lui avait fait perdre ce qui lui restait de la Finlande) par la politique de Bernadotte, qui lui avait valu l'union avec la Norvège, la Suède s'était un peu assoupie, durant tout le cours du XIXe siècle, dans ses souvenirs de gloire et sa croissante prospérité. Les très vives sympathies du roi Charles XV pour la France de Napoléon III, fortifiées par la proche parenté qui l'unissait à celui-ci dont il était le cousin par sa mère, née Beauharnais, se manifestèrent très courageusement au moment de nos malheurs.

Sous le règle d'Oscar II, frère et successeur de Charles XV, l'orientation politique de la Suède changea. Marié à une princesse de Nassau, le roi, si bien accueilli qu'il fût à Paris durant ses fréquents séjours, se tourna de plus en plus vers l'Allemagne. Cette évolution fut précipitée par le mariage de son fils Gustave avec la princesse Victoria de Bade, très allemande et grande admiratrice de Guillaume II. La séparation de la Norvège, en 1905, superposa aux sympathies allemandes un sentiment de rancune vis-à-vis de l'Angleterre, accusée d'avoir encouragé le geste norvégien et permit à ce peuple profondément démocrate mais désireux d'avoir lui aussi un roi — et de le prendre en dehors de la famille Bernadotte — de trouver à point nommé, pour en faire le roi Haakon VII, le prince Charles de Danemark, marié à la fille du roi d'Angleterre.

Cette antipathie nouvelle rapprocha le peuple suédois de la

puissance dont il avait été l'allié la dernière fois qu'il avait paru sur les champs de bataille de l'Europe, la Russie. Une sorte de lune de miel politique se produisit alors (1908), et le gage en fut le mariage du prince Guillaume, second fils du roi de Suède Gustave V, avec la grande-duchesse Marie, fille du grand-duc Paul.

Mais l'amitié russo-suédoise ne devait guère durer. Une tentative malheureuse de la Russie pour s'affranchir d'une des servitudes du traité de Paris, l'interdiction de fortifier les îles d'Aaland, vint réveiller à la fois les antipathies suédoises et l'orgueil du peuple suédois, facilement enclin à transporter dans l'époque présente le souvenir des grandeurs passées. On se rappela que la Russie avait été jadis possédée par les Wikings de Rurik. On se rappela surtout que le grand roi Charles XII, dont la statue, dressée au bord du fjord de Stockholm, désigne toujours, à l'Est, l'ennemi héréditaire, avait fait à Narva une large moisson d'étendards moscovites. Justement, le poète Werner de Heidenstam venait de publier, sur l'épopée du jeune conquérant, son poème *les Carolins* dont tout Suédois déclamait des passages. Un incident fâcheux vint porter à son comble le bouillonnement de l'opinion : l'attaché militaire de la légation de Russie à Stockholm se laissait compromettre dans une affaire d'espionnage et devait quitter précipitamment la Suède, emportant les éléments d'un livre sur la topographie de ce pays au point de vue d'une guerre éventuelle, qu'il allait maladroitement publier dès son retour en Russie. Presque en même temps — simple mais regrettable coïncidence — la princesse Guillaume de Suède, née grande-duchesse de Russie, qui devait rejoindre à Berlin son époux, lequel y représentait la dynastie suédoise à l'inauguration du monument de la bataille de Leipzig, ne le voyait que pour lui déclarer que tout était fini entre eux et qu'elle reprenait sa liberté.

On ne peut s'imaginer à quel diapason monta alors l'indignation du peuple suédois. Mais l'indignation n'est pas un état d'esprit politique. Certains éléments politiques suédois durent cependant, à ce moment, l'utiliser avec succès pour leurs desseins. Depuis quelque temps, les conservateurs accusaient le gouvernement libéral de M. Staaff de négliger systématiquement la défense nationale. Les diverses circonstances

rappelées plus haut leur donnèrent occasion de montrer les nuages menaçants qui s'accumulaient à l'horizon d'une Suède désarmée. Ils s'avisèrent de passer à l'action et, pour vaincre la résistance d'un ministère qui possédait au Parlement la majorité, de faire directement appel au peuple des campagnes, cette classe jadis représentée dans le système des « États » et vers laquelle s'étaient autrefois tournés Gustave Wasa dans ses combats pour l'indépendance et Gustave III à l'un des moments les plus dramatiques de ses luttes contre la noblesse. Des milliers de paysans furent recrutés dans les provinces et amenés, au jour dit, dans leurs costumes traditionnels, jusqu'à la cour d'honneur du palais royal où le roi, dûment prévenu et personnellement favorable, les harangua en phrases pathétiques composées par le poète Werner de Heidenstam. Cette manifestation fut appelée la Bondetag, « la Marche des Paysans ».

Toute la Suède frémit. Il semblait que le roi, dont les pouvoirs théoriques en Suède sont fort larges encore, eût étendu la main vers son sceptre pour faire, dans une heure de danger national, un geste souverain. Le Cabinet Staaff, implicitement désavoué par la Couronne, n'eut qu'à disparaître et les crédits de la défense nationale furent accrus par le nouveau ministère, dont le ministre des Affaires étrangères était le banquier Wallenberg.

Les puissances occidentales avaient contemplé avec curiosité ce spectacle mais sans y voir, semble-t-il, l'avertissement des graves événements qui allaient les surprendre quelques mois plus tard. Cela se passait pendant l'hiver 1913-1914.

Quand, au mois de juillet, le président Poincaré, revenant de Russie, fit à Stockholm une visite officielle, il put apporter à son hôte suédois les bonnes paroles qui lui avaient été dites sur l'autre rive de la Baltique. Ces avances furent froidement accueillies.

Les événements se précipitaient. L'orientation que l'opinion suédoise avait prise depuis quelque temps paraissait telle que les puissances de la Triple Entente, sur l'initiative du ministre de Russie à Stockholm, crurent pouvoir demander formellement à la Suède quelle allait être son attitude.

La réponse fut une déclaration de neutralité.

Cette neutralité, au sens strict du mot, allait en effet être observée, mais non sans recevoir, du fait de quelques dirigeants, certains accrocs qui ne vinrent pas toujours immédiatement à la connaissance du peuple suédois, surpris de la méfiance, à son avis injustifiée, que lui témoignaient les Gouvernements alliés.

C'est ainsi que le roi de Suède, effrayé de voir se restreindre en Europe le nombre des puissances neutres, fit des démarches personnelles auprès du roi d'Italie, plus tard auprès du roi de Roumanie, pour les détourner de participer à la guerre. La reine, étant allée à Bade voir son frère le grand-duc, se laissa, en revenant par Berlin, haranguer par des étudiants, qui lui offrirent une couronne faite de morceaux de schrapnells ramassés sur le front occidental.

Quand elles étaient connues — et ce dernier incident fut vivement relevé par le journal *Social Demokraten* — de pareilles manifestations mettaient à la gêne ceux des Suédois qui tenaient au maintien d'une véritable neutralité.

D'un autre côté, la princesse royale était la propre fille du duc de Connaught. Les déchirements intimes n'épargnaient donc pas la famille royale elle-même.

D'une manière générale, la foi en la victoire allemande et les exigences du commerce suédois devaient mettre plus d'une fois à l'épreuve la neutralité de la Suède. « Les Allemands sont bien forts », murmurait un homme politique suédois. Et quand tel ministre allié, dont il était l'ami, lui exprimait sa foi absolue en la victoire, il hochait la tête avec une sympathie attristée.

Le ministre Hammarskjold, juriste éminent, semblait croire que son pays était tenu de compenser les effets de la maîtrise britannique des mers, qui empêchait tout arrivage en Allemagne, par le refus de prêter son propre territoire au transit des marchandises vers la Russie. D'où de perpétuelles difficultés, qui donnèrent lieu à des pourparlers officiels à Stockholm puis à Londres, sans qu'aucun résultat positif pût être atteint.

L'un des principaux produits de la Suède était le précieux minerai de fer de Grängesberg, le premier de l'Europe. Et quand des torpilleurs russes, secrètement alertés, capturaient

en Baltique les chargements de minerais suédois destinés à l'Allemagne et leurs convois allemands, peu s'en fallait que la Suède ne considérât une telle capture comme une atteinte directe à sa souveraineté.

La Suède, à qui la guerre avait apporté, comme à tous les neutres, de grands profits et qui ne pouvait croire à la possibilité d'une défaite allemande, fut violemment surprise par l'issue de la guerre et par sa soudaineté. Cependant, certains Suédois, principalement les socialistes, qui, sous la direction de Hjalmar Branting, avaient commencé de lever la tête, se rendirent bien compte du bonheur inespéré que représentaient pour la Suède ces deux événements en apparence contradictoires : la disparition de son puissant voisin oriental et la défaite de son redoutable voisin et ami d'au delà des détroits.

Depuis 1919, la Suède a continué de prospérer. A ses riches gisements de fer sont venus s'ajouter des gisements cuivreux à teneur aurifère. Les aciéries d'Eskilstuna, la belle industrie des roulements à billes, celle du contreplaqué, de la pâte de bois et de la cellulose, celle des machines « Separator », les progrès des lignes de navigation qui mettent la Suède en relation avec l'Amérique du Nord ont accru considérablement un capital national réparti sur un nombre relativement faible d'habitants. Les pertes causées par la faillite d'Ivar Kreuger ont été facilement récupérées. Et les événements ont peu à peu amené la Suède à tourner à nouveau ses regards vers l'extérieur.

Sa nouvelle voisine, la Finlande, ne lui était qu'à demi sympathique. Au moment où les îles d'Aaland avaient échappé à la Russie, elle avait reçu en partage cet archipel, si voisin du fjord de Stockholm qu'il en forme pour ainsi dire la défense naturelle, et peuplé de Suédois. De plus, en Finlande, les éléments d'origine suédoise, qui formaient l'aristocratie du pays, étaient peu à peu refoulés et dominés par la majorité finnoise. La Finlande, dans une série de conférences tenues avec l'Esthonie, la Lettonie, la Pologne, s'était affirmée comme une puissance baltique plutôt que scandinave.

Néanmoins, les contacts n'avaient jamais complètement cessé entre états-majors suédois et finlandais. La Finlande était, bien évidemment, contre tout péril russe, le boulevard de la Suède. La défense de la Baltique du Nord et de Stockholm

même ne pouvait être assurée que par la fortification des îles d'Aaland, dont la seule mention portait ombrage au Kremlin. Enfin les pays du Nord, qui n'avaient pu se faire admettre à la Conférence impériale d'Ottawa, tentaient de s'unir commercialement par un lien du même ordre et les Conférences d'Oslo mettaient en présence les représentants des pays scandinaves, de la Hollande et de la Finlande.

Il se formait donc, à la veille des événements tragiques dont nous sommes témoins, une sorte d'unité scandinave, à laquelle s'agrégeait la Finlande.

Dans ces réunions, les préoccupations politiques, du fait des circonstances, sont bientôt apparues parmi les questions purement commerciales qui en avaient tout d'abord fait l'objet. On a pu alors remarquer, dans l'expression de la volonté de neutralité des pays du Nord, certaines nuances correspondant à leurs positions respectives vis-à-vis des périls envisagés.

En ce qui concerne la Suède, qui s'était peut-être exagéré naguère le danger moscovite, pour son hygiène politique intérieure, il est certes cruel pour elle de voir aujourd'hui ce danger réellement présent à ses portes et de se trouver menacée par l'Allemagne, en qui les petits pays du Nord avaient pu voir, jusqu'à ces derniers temps, leur défenseur naturel et affirmé contre le bolchevisme. Non seulement, en effet, l'Allemagne abdique ouvertement les principes mêmes qu'elle avait proclamés comme les principes directeurs de sa politique mais, sur un autre terrain, elle étend à tous les neutres son interdiction de collaborer, d'une manière ou de l'autre, au blocus déclaré contre elle par l'Angleterre. On se rappelle que, lors du blocus continental, les neutres se trouvèrent, vis-à-vis de l'Empire français, dans de pareilles difficultés.

Quant à la Norvège, elle diffère totalement, au point de vue économique, social et politique, de sa hautaine voisine. On sait que ce pays, indépendant, sous une dynastie qui lui était propre, jusqu'à la fin du XIIIe siècle, fut ensuite compris dans l'Union de Calmar puis resta uni au Danemark dont il fut séparé en 1814 pour être alors rattaché à la Suède sous le régime de l'union personnelle. La Norvège s'affranchit de ce régime en 1905, en choisissant, comme il a été dit plus haut, un sou-

verain national en la personne du prince Charles de Danemark, qui prit le nom de Haakon VII. La population de la Norvège est tout entière composée de pêcheurs et de paysans ; ses aspirations sont en conséquence ultra-démocratiques et la royauté, aussi solidement implantée qu'au Danemark, y cohabite avec les institutions inspirées d'un pur esprit socialiste.

Néanmoins, la Norvège, au cours de la grande guerre, n'a pas laissé elle aussi de faire d'importants profits grâce à sa marine marchande, ses industries du bois et l'utilisation industrielle de ses chutes d'eau. On se rappelle, notamment, que c'est avec la force tirée des chutes d'eau norvégiennes que fut traitée pendant la guerre, pour le compte des Alliés, la bauxite provenant des gisements français.

Malgré l'enrichissement qui a pu modifier l'esprit de certains groupements sociaux, la Norvège n'en reste pas moins un pays d'agriculture, âpre, solitaire, difficile, et de grande navigation. Ses yeux et son cœur sont naturellement tournés vers l'Angleterre en qui elle salue la reine des mers, cliente et protectrice plutôt que rivale. De nombreuses affinités la lient aussi aux États-Unis d'Amérique. Mais elle n'a aucune sympathie réelle pour l'Allemagne, malgré la croisière annuelle que faisait autrefois Guillaume II dans les fjords.

La Norvège a reçu, après la grande guerre, le Spitzberg dont les mines de houille suffisent à sa consommation. On sait, d'autre part, que ses prétentions sur le Groenland la mirent naguère en conflit avec le Danemark, qui attachait à cette ancienne et lointaine possession un prix singulier.

La situation géographique et la configuration de la Norvège, tournée vers les Iles britanniques, séparée de la Suède par les Alpes scandinaves, défendue par ces montagnes qui se ramifient entre des fjords profonds, eux-mêmes poussés jusqu'aux premiers contreforts de la chaîne, semblent la protéger contre toute agression terrestre. Aussi l'armée norvégienne a-t-elle de très faibles effectifs. Il semble que ce peuple de marins, tout prêt à la guerre de course, et de montagnards aptes aux plus périlleux exploits du ski, n'ait pas à se préparer, dès le temps de paix, à des éventualités qui le trouveraient inexpugnable dans ses montagnes et au fond de ses fjords.

La Norvège et la Suède ont progressivement comblé l'abîme

qu'avaient creusé entre elles les événements de 1905. La Suède a conservé du prestige aux yeux des Norvégiens et le Bondetag de 1913, ainsi que le discours alors adressé par le roi Gustave V aux paysans, trouvèrent dans les âmes paysannes des Norvégiens certains échos. Au cours de la guerre, une entrevue entre les trois souverains du Nord commença la réconciliation. Celle-ci fut, plus tard, consacrée par le mariage du prince royal de Norvège Olaf avec la princesse Marthe, fille du prince Charles de Suède. N'oublions pas, d'ailleurs, que les trois dynasties descendent à la fois des Bernadotte et des Beauharnais. En effet, la fille unique de Charles XV, fils d'Oscar Ier, fils lui-même de Bernadotte et de Joséphine de Beauharnais-Leuchtenberg, épousa le roi Frédéric VIII de Danemark, père à la fois du roi Christian X, du roi Haakon VII et de la princesse Ingeborg, mariée à Charles de Suède.

Sans doute, dans des pays aussi démocratiques que le Danemark et la Norvège, ces considérations n'ont-elles pas autant d'importance qu'en Suède. Toutefois, elles ne laissent pas d'influer sur la politique en favorisant de nouveaux mariages, qui marquent tout au moins les étapes de son évolution.

Mais ce furent surtout des considérations d'ordre commercial qui firent entre les pays du Nord la ligue des intérêts. Nous avons vu que les Conférences d'Oslo ont jeté les bases d'un système économique auquel adhérèrent les Pays-Bas, et qui sut se faire agréer en quelque sorte par le puissant système impérial sorti de la Conférence d'Ottawa.

Ajoutons, enfin, que la majorité parlementaire étant passée en Suède comme dans les deux autres royaumes scandinaves au parti socialiste, la distance s'est trouvée de ce fait diminuée entre les trois pays.

Le socialiste Tanner, qui représentait la Finlande à l'une des conférences interscandinaves, constata, en rentrant dans son pays, alors gouverné par les conservateurs, que le régime monarchique tel qu'il existait en Norvège, en Suède et au Danemark semblait la forme de gouvernement la plus favorable au socialisme.

C'est cet édifice de conciliation dans le domaine des intérêts, annonciateur et prometteur de prospérité, qui se trouve aujourd'hui menacé, à la fois par le blocus déclaré à l'Allemagne

et par l'interdiction signifiée aux neutres par le Reich de se soumettre à ce blocus.

En même temps, l'attaque russe contre la Finlande, et non seulement contre l'ancien grand-duché mais contre ces parages arctiques que la nature même avait paru vouloir soustraire à jamais aux vicissitudes politiques, a posé devant les États scandinaves un problème imprévu. Il semblait naturel, depuis des dizaines d'années, que les Russes allassent chercher, au prix de redoutables conflits, la mer libre jusqu'aux confins mêmes de la mer du Japon. Mais les Russes ne s'étaient jamais avisés, jusqu'à la grande guerre, que la mer était libre à l'entrée même de la mer Blanche, à plus forte raison les tsars n'avaient-ils jamais projeté d'étendre leur zone de navigation jusqu'aux côtes septentrionale et occidentale de la Scandinavie.

La double menace allemande et russe étant ainsi précisée, il convient de se demander si les pays scandinaves seraient, le cas échéant, disposés à résister[1], dans quelle mesure et avec quelles chances de succès.

Nous avons déjà vu dans quelle situation se trouve le Danemark, étroitement dépendant, au Sud, de l'Allemagne, à l'Est de la puissance — quelle qu'elle soit — qui domine la Baltique. Il est donc fort douteux, malgré les sympathies du Danemark, qu'il puisse jamais se départir de la plus stricte neutralité.

La péninsule scandinave a de tout autres possibilités de résistance. Il faut bien, pour les évaluer, admettre les plus scabreuses suppositions. Par exemple, dans le cas où la Russie parviendrait à conquérir la Finlande et, par la frontière du nord, pousserait ses troupes le long du littoral norvégien, la Suède se trouverait gravement menacée. Le danger ne deviendrait cependant vraiment redoutable que si les envahisseurs parvenaient à descendre jusqu'aux gisements de Gellivava, de Kiruna, de Grängesberg, à occuper ou à détruire les fabrications de guerre de Bofors et surtout à occuper l'archipel d'Aaland, qui commande directement l'entrée même du fjord de Stockholm.

1. La récente conférence de Copenhague a prouvé que, tant qu'ils ne seront pas directement menacés, les Etats scandinaves feront l'impossible pour ne pas sortir de leur neutralité. Leur cœur est avec la Finlande mais ils ne se soucient pas de le laisser trop paraître. Cette préoccupation s'était d'ailleurs marquée, quelques jours plus tôt, en Norvège, avec une netteté excessive, à propos de l'incident de l'*Altmark*.

Seuls des trois pays scandinaves, les Suédois possèdent une véritable armée. En 1914, certains Suédois se vantaient de pouvoir au besoin mettre sur pied 500.000 hommes. Ce chiffre, qui correspondrait bien à celui de la population, est cependant très supérieur à celui de l'armée régulière et paraît donc exagéré. Mais les Suédois possèdent une des premières fabrications de guerre de l'Europe, celle de Bofors. Il est également certain que ce peuple, presque aussi sportif que le peuple finlandais, se trouve également presque aussi apte que lui à défendre son indépendance. Mais la configuration du territoire suédois se prête moins que celle du sol finlandais à cette âpre défensive : des montagnes, des forêts sans doute mais des lacs immenses et non pas l'infini réseau lacustre finlandais. En réalité, il faut bien dire que la véritable défense de la Suède devrait se faire sur le territoire finlandais, si le souci de sa neutralité ne l'empêchait d'admettre cette conception. Elle a dû, cependant, être plus ou moins envisagée au cours des conversations d'états-majors qui se poursuivent depuis plusieurs années.

Quoi qu'il en soit, la Suède, allant jusqu'aux limites des possibilités, se borne pour le moment à envoyer en Finlande des secours précieux mais dont l'octroi ne détruit pas sa stricte neutralité. Elle est, toutefois, le seul des pays du Nord qui ait laissé s'organiser sur son territoire une armée volontaire aux effectifs substantiels, commandée par un ancien officier de l'armée nationale. Il faut reconnaître, en cette tolérance, moins encore le sentiment naturel de la solidarité nordique que celui de l'importance vitale que la résistance finlandaise représente pour la sécurité de la Suède elle-même.

Nous avons déjà envisagé la situation particulière de la Norvège. Elle ne serait véritablement menacée que si les troupes soviétiques parvenaient à coiffer la péninsule scandinave et à s'infiltrer dans la Laponie norvégienne. Mais en réalité la Norvège, dont l'arrière-pays semble inaccessible au déploiement des grandes armées et des formations motorisées, ne pourrait être conquise que par mer. Une flotte qui s'emparerait de Narvik, de Trondhjem et de Stavanger, de Christiansand et d'Oslo serait évidemment maîtresse de la Norvège. Mais une pareille flotte n'existe pas sous le pavillon soviétique. D'autre part, Oslo serait difficilement défendable

contre une puissance maîtresse de la province suédoise de Scanie.

C'est pourquoi la situation deviendrait tout autre si l'Allemagne, non contente de fermer les yeux sur l'agression soviétique, s'y associait de quelque manière. Le danger serait alors immense pour deux au moins des pays scandinaves, le Danemark et la Suède. Mais ce « Kriegspiel » impressionnant serait peut-être d'une difficile exécution.

Il supposerait tout d'abord un partage entre l'Allemagne et la Russie des conquêtes à effectuer en Scandinavie. Il comporterait l'abandon par l'Allemagne de toute action navale extérieure pour se borner à exercer la maîtrise dans la Baltique, à prendre les îles danoises, l'archipel d'Aaland, à investir par mer Göteborg et Stockholm. Il exigerait enfin, à travers le Sund, un transport de troupes toujours assez scabreux à effectuer avec tout le matériel d'une armée moderne.

L'agression soviétique a du moins dès maintenant un résultat assez surprenant : celui de reformer un bloc scandinave et, dans une certaine mesure, d'y intégrer la Finlande. Ainsi que nous l'avons rappelé, la Finlande participait périodiquement, pendant les années qui suivirent son indépendance, à des conférences baltiques. Mais celles-ci se réduisirent assez vite à des discussions d'ordre purement administratif : relations maritimes ou postales, etc...

Au contraire, depuis quelques années, la question des îles d'Aaland, qui naguère avait été entre la Finlande et la Suède la pomme de discorde, a rapproché les deux puissances. Et c'est alors que l'U.R.S.S. est venue signifier à la Finlande qu'elle n'était pas un pays scandinave et lui enjoindre de renoncer à ses conversations suédoises, montrant ainsi combien l'union des pays scandinaves et de la Finlande contrariait les chimériques projets de facile expansion vers le nord qu'avait élaborés le Kremlin.

L'héroïque résistance du peuple finnois, en déjouant ces calculs, apporte peut-être aux pays scandinaves l'espoir de pouvoir sauvegarder leur indépendance, sans compromettre dangereusement leur neutralité.

***

LES CHEVALIERS SANS ÉPERONS

Aux officiers et aux sous-officiers des corps méharistes du Tchad, du Niger, du Hoggar et de Mauritanie, au milieu desquels j'ai vécu tant d'heures magnifiques ;

Et à la mémoire de

MAURICE ARNOULD,
capitaine au 21e Colonial, commandant le groupe nomade d'Agadès,
mon ami,
mort dans les sables du Niger ;

En marque d'amitié profonde, en témoignage de fervente admiration,
je dédie ces
« CHEVALIERS SANS ÉPERONS »
qui retracent quelques épisodes vrais de leur vie exceptionnelle et passionnée.

JEAN D'ESME.

PREMIÈRE PARTIE

I

Dis donc, face de pou, vas-tu nous mettre un air gai, oui ou non ?

Debout derrière son bar, Sébastien, le serveur nègre chargé du phonographe, ne prit pas l'épithète au tragique. Il se contenta d'ouvrir les bras en un geste vague.

Gros homme réjoui, à la face épaisse et endormie, il était de tempérament bonasse et savait faire la part des whiskies dans les débordements oratoires des clients, passé une certaine heure.

Un vaste sourire aux lèvres, il tenta une justification :

— Mais, mon lieutenant, la madame là-bas...

Chateaulieu ne lui laissa pas le temps de poursuivre. S'appuyant sur la barre du comptoir, il coupa :

— Je te dis qu'on en a marre de ta musique d'enterrement... Joue-nous quelque chose d'entraînant. Tu nous endors, tu nous flanques le cafard. Et... et on n'est pas venu à Saint-Louis pour dormir ou pour pleurer. On vient ici pour... écoute, Sébastien, je vais t'expliquer... Et, d'abord, redonne-moi un whisky.

Du fond de la salle, une voix appela :

— Chateaulieu, viens ici.

Tournant la tête, le lieutenant Chateaulieu agita une main molle.

— Oui... Oui... je vais venir, mais avant, il faut que j'explique à Sébastien... Et ce whisky? Il vient, oui?

Il s'était retourné vers le comptoir.

C'était un grand garçon, souple et solide. Un mince collier de barbe blonde encadrait l'ovale de son visage sans arriver à le vieillir. Il portait la tenue des bledards : dolman blanc, sarroual[1] long et noir et tamaras[2] de cuir rouge.

Sébastien, ayant dosé le breuvage demandé, le posa sur le comptoir.

Chateaulieu but d'un trait. Puis il s'efforça vainement d'escalader l'un des hauts tabourets alignés devant le bar. N'y parvenant point, il grogna :

— Alors quoi? Ça ne baraque[3] pas ces outils-là?

La réflexion suscita des rires à la table voisine.

Chateaulieu ne parut pas les entendre. Cramponné au bar, il s'entêtait dans son idée fixe :

— Tu comprends, mon fils? Là-haut, on est toute l'année dans le bled à trimer du matin au soir. Alors, quand on s'amène ici, à la grande ville...

Penché vers Sébastien, il l'avait saisi par le revers de sa veste blanche ; son ton s'était fait doctoral et confidentiel :

— Oui... la grande ville. Parce que, n'est-ce pas, il faut

1. Large pantalon maure,
2. Sandales.
3. Baraquer : s'agenouiller, en parlant des chameaux.

que tu comprennes bien : Saint-Louis-du-Sénégal n'est pas seulement l'aïeule des métropoles coloniales comme a dit...

Mais personne ne l'écoutait plus — pas même Sébastien accoutumé, plus encore que les habitués de la boîte, au déroulement d'une scène devenue classique pour tous depuis cinq soirs qu'elle se reproduisait.

Le phonographe engrenait un autre disque — et Chateaulieu triomphait :

— Ah ! tu vois Sébastien. Tout le monde la danse, celle-là ! C'est ta sacrée musique qui les avait endormis. Je te dis, moi, qu'il nous faut des airs gais... et... qu'est-ce que tu attends pour me redonner un whisky, face de pou ?

■

Les femmes vêtues de robes claires et simples et les hommes, en uniforme ou en spencer blancs, donnaient à la modeste boîte de nuit une élégance de bon aloi.

A travers la salle embrumée les couples tournaient. Par-dessus la musique du phonographe, un bruit de voix, des rires montaient — toute une rumeur de gaieté saine, un peu puérile.

La chaleur s'appesantissait, l'épaisse chaleur sénégalaise, oppressante et moite. Elle flottait à travers le vaste hangar transformé en boîte de nuit.

Sur les tables rangées le long des murs, les lampes à abat-jour arrondissaient des halos de lumière rose tandis qu'au-dessus du bar qui occupait tout le fond de la pièce, une girandole d'ampoules électriques faisait scintiller les rangées de bouteilles omnicolores alignées contre le mur.

Une odeur de victuailles, une âcre senteur de tabac stagnaient sous le toit de tôle.

Par les fenêtres large ouvertes, la nuit immobile, inondée de clarté lunaire, étalait ses profondeurs blêmes. L'inlassable course des rouleaux de l'océan proche emplissait le soir d'un lourd grondement que chaque lame, balayant la plage, coupait de son clair et large déferlement.

Debout sur le seuil qu'il venait de franchir, Jacques Debat,

clignant des yeux à la lumière brutale, examinait ce spectacle familier.

Il n'eut pas, d'ailleurs, le loisir de s'y attarder.

Dans son dos, tout en refermant la porte, Damiens, le toubib, et Lourmier, de l'état-major, remarquaient :

— Avance, voyons ! Chateau est là-bas, au bar...

Se glissant parmi les couples qui évoluaient et entre les tables bordant la piste, les trois jeunes gens gagnèrent le comptoir.

Chateaulieu les y accueillit sans bienveillance :

— Ah ! vous voilà enfin. Ça n'est pas trop tôt. Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? Voilà une bonne heure que je poirotte...

Damiens ne tenta aucune excuse. Il prit son air le plus « médical » et dit, sévère :

— Tu as bu !

Chateaulieu opina, gravement.

— Et que vouliez-vous que je fisse ? Si mon foie claque, ça sera de votre faute. Vous n'êtes que des enfants de salauds. J'ai dit. Malgré tout, je paye la tournée : Sébastien, un whisky pour chacun de ces messieurs !

Lourmier, épongeant son front, expliqua :

— C'est Debat qui nous a mis en retard. On a eu un mal de chien à le décrocher de chez les Darcy.

Chateaulieu eut un haussement d'épaules.

— J'ai toujours été choqué par les fréquentations douteuses de ce garçon. Il est toujours fourré chez les « civils »... Quel diable de plaisir peux-tu bien trouver à...

Brusquement, notant l'air soucieux de Jacques, il s'interrompit.

Posant une main fraternelle sur l'épaule de son ami, il demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Cafard ?... Estomac ? ou quoi ?

Jacques Debat ne répondit pas.

Un silence s'appesantit entre eux, pendant lequel la rumeur de la salle s'éleva, plus distincte.

Ils s'étaient installés sur les hauts tabourets du bar. Devant eux, Sébastien remontait une fois de plus le phonographe. Dehors, par grandes rumeurs sourdes, la houle gonflait la nuit.

Jacques, le regard perdu, suivait son souci intérieur.

Au bout d'un instant, il parla :

— Je suis inquiet de la santé de Françoise, dit-il.

— C'est vrai, dit Lourmier, on ne voit plus ta fiancée nulle part. Qu'est-ce qu'elle a ? Rien de grave ?

Jacques Debat eut un geste vague.

— Je ne sais pas et c'est ce qui m'inquiète. Voilà déjà plus d'un mois qu'elle traîne : migraines, étourdissements, fièvre, etc...

Damiens intervint pour demander :

— Elle a consulté ?

— Non, dit Jacques, mais elle m'a promis de le faire ces jours-ci.

Damiens haussa les épaules.

— Ben quoi... faut pas t'affoler. C'est la mauvaise saison. Elle lui paye son tribut, comme tout le monde. Paludisme, fatigue générale, anémie... c'est normal ; nous en sommes tous là...

Chateaulieu qui dégustait son huitième whisky reposa son gobelet sur le comptoir.

— Ça vous apprendra à vivre dans des « capitales » et à y mener une vie de débauches et d'excès.

Il se tourna vers Jacques.

— Je ne parle pas pour ta fiancée mais pour tous ces jeunes gens qui traînent leurs bottes et leurs sabres de réceptions en soirées et de dîners en soupers. Parlez-moi du bled.

Lourmier et Damiens prirent une mine outragée.

Chateaulieu ne s'en soucia point.

— Parfaitement, dit-il, pendant que nous trimons dans « l'enfer des sables », subsistant de privations et de sacrifices, vous vous adonnez à la luxure, à l'alcool, sans compter la paresse et le satrapisme. C'est bien connu... Lisez les journaux métropolitains et autres romans *ad usum populi*. Et d'ailleurs, voyez... voyez ce lieu infâme, cette antre d'orgies où vous m'avez entraîné, moi, pauvre bledard. Car c'est vous qui...

D'un mot, Damiens-le-toubib coupa net ce flot d'éloquence. Levant la main, il dit, paisible :

— La ferme !

Chateaulieu, convaincu, approuva d'un signe de tête.

— Tu as raison, dit-il, ne parlons pas, buvons. Mais assez de whisky, hein ? Au tour du champagne. Nous allons lever nos coupes à Saint-Louis-la-très-noble et la très-ancienne, au berceau de notre colonisation africaine. Sébastien, un Cordon Rouge !

S'emparant de la bouteille que Sébastien lui tendait, il la décasqua délicatement, emplit les verres, leva le sien.

— Messieurs, dit-il, à nos illustres aînés, à Boufflers, à Faidherbe — et puis à nous et à notre dernier soir à Saint-Louis-la-Grande-Ville.

— Au fait, dit Lourmier, c'est vrai, je n'y pensais plus, vous remontez là-haut demain, Jacques et toi ?

Chateaulieu d'un geste tranquille, consulta son bracelet-montre.

— Non, dit-il, pas demain — tout à l'heure. Finie la permission, finies les nonchalantes délices — et les cocktails et les tennis et les flirts. On va retrouver nos bidanes[1], nos hommes bleus...

— Ça va, dit Damiens ! Tu vas encore nous raser avec tes fameux groupes nomades et leurs tirailleurs et leurs goumiers et les reconnaissances à travers le désert — et la vie sous la tente... On connaît le refrain !

Chateaulieu ne daigna point répondre. Son regard tomba sur Damiens et le toisa dédaigneusement, tandis qu'il poursuivait :

— ... Nos hommes bleus et les conserves et les eaux saumâtres et le lait de chamelle aigre et le « mégloub »[2]. On va retrouver le grand bled, libre et nu — et son *reg* noir et ses dunes roses.

Sa longue main brûlée de soleil, sèche et nerveuse, claqua joyeusement sur l'épaule de Debat.

— Pas vrai, vieux ?

— Oui, dit Jacques.

Et un sourire illumina son visage tandis qu'il évoquait à son tour le bled et ses nomades — son bled et ses nomades. Il en oubliait ses soucis. Un étrange sentiment de délivrance

1. *Bidanes :* Maures.
2. *Mégloub* : les abats du mouton, friandises qui précèdent le méchoub lui-même.

levait en lui. Dix jours de Saint-Louis et déjà la nostalgie du pays mauritanien le reprenait.

De cette courte permission il gardait, au reste, un souvenir maussade. L'état de santé de Françoise y avait été pour beaucoup. Il l'avait peu vue — peu et mal — une heure ou deux par jour, à peine, qu'il avait passées assis auprès de la chaise longue où elle demeurait allongée. Privé des promenades où il l'accompagnait, des soirées vécues avec elle, tous ces jours lui avaient semblé d'autant plus longs qu'il n'avait même pas pu se rabattre sur les camarades que leur bureau accaparait toute la journée.

Quant aux spectacles familiers et trop connus de la petite ville provinciale et vieillotte écrasée de chaleur, ils n'étaient supportables que s'ils servaient de prétexte à des flâneries aux côtés de Françoise. De même ces réunions à la fin du jour au tennis ou au Cercle et ces soirées passées au cinéma ou à la « Cabane » n'étaient acceptables que parce qu'elles lui offraient des occasions de rencontrer Françoise.

Mais, en elles-mêmes, ces pauvres distractions, comme elles lui apparaissaient mornes et ennuyeuses !...

Oui, de ce séjour, il gardait une impression de désœuvrement ennuyé. Et, en cet instant même, partagé entre le désir de fuir cet ennui et l'inquiétude d'abandonner Françoise souffrante, il demeurait incertain, en proie à un malaise.

La voix de Lourmier le ramena aux réalités.

— Deux heures. Mes petits gars, je vous laisse tomber. Je vous aime bien mais demain il y a le bureau et puis, je crois avoir bu jusqu'à la lie les voluptés de ce lieu de délices. Bye... Bye...

Damiens-le-toubib approuva :

— Oui... y en a marre... On regagne son home. Vous venez, vous autres ?

Jacques Debat promena son regard à travers la salle. Quelques couples continuaient à danser. Autour de deux ou trois tables, les « derniers carrés » tenaient encore. Somnolents, réprimant des baillements, les serveurs indigènes s'accotaient aux murs pour ne pas s'endormir.

— Je vous suis, dit-il.

Chateaulieu seul demeura perché sur son tabouret.

— Adieu, dit-il, moi je demeure. La bouteille n'est pas encore vide.

Il échangea une poignée de mains avec chacun de ses amis, jeta un « à tout à l'heure » à Jacques — et se retourna vers le bar.

Les trois jeunes gens gagnèrent la porte.

Dehors, le clair de lune les accueillit. Sous son ample coulée d'argent vif, Saint-Louis, tassée sur son île au milieu du large Sénégal aux eaux grises, dormait, muette et blanche.

Et la nuit, tout entière peuplée par le grand battement sourd de l'océan poussant en cadence ses lames à l'assaut de la côte africaine, semblait un cœur immense et palpitant.

II

Brutalement freinée par le sable mou, l'auto fit une embardée, zigzagua, se redressa.

Chateaulieu qui conduisait passa coup sur coup, de troisième en seconde et de seconde en première.

Le moteur ronfla éperdument, sans succès.

Ralentissant de plus en plus, la voiture haleta et s'immobilisa, ensablée des quatre roues.

Jacques jura.

— M... ! ce coup-ci on y est en plein ! Et qu'est-ce que ça tape !

Haut dans le ciel, le soleil flambait. Du sol calciné, noyé de lumière brutale, des ondes de chaleur montaient.

Chateaulieu ouvrant la portière sauta par terre. Il dit, flegmatique :

— Pas plus que d'habitude. Quelle heure as-tu ?

Jacques Debat, descendant à son tour, jura derechef tandis que ses pieds chaussés de tamaras prenaient contact avec le sol brûlant.

— N... de D... ! Ça cuit... Midi 35.

Il inspecta le décor étalé devant lui. Ironique, il constata :

— Saloperie de bled ! Et dire que nous l'avons choisi entre tous !

Chateaulieu, à son tour, promena son regard autour de lui. A perte de vue le *reg* fuyait plat, noir, sinistre et brutal. Les cailloux couleur de suie le tapissaient. De loin en loin surgissait un maigre mimosa épineux au-dessus duquel l'éther vibrait subtilement. Droit devant eux, la coulée de la bata desséchée dans laquelle ils venaient de s'ensabler étirait un ruban de sables clairs.

Deux charognards planaient paresseusement dans l'air embrasé. Le long de la piste, jalonnée de bidons, des cadavres de chameaux momifiés mettaient des balises supplémentaires.

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda Jacques. On en profite pour casser la croûte ou on se dégage?

Chateaulieu déjà s'agenouillait à la hauteur des roues de devant.

— On repart, dit-il. Nous n'avons plus que soixante-dix kilomètres à tirer. En fonçant, nous pouvons être là-bas vers deux heures. Occupe-toi des roues arrière.

Jacques, à son tour, s'accroupit. Ensemble, de leurs mains nues, ils se mirent à remuer le sable brûlant, libérant peu à peu les roues enfoncées jusqu'aux jantes.

Le soleil tombait sur eux, droit et brutal. Ils sentaient sa brûlure leur mordre l'échine, leur ronger les épaules.

Le long de leur visage, la sueur coulait, délayant des sillons plus pâles dans la couche de poussière collée à leur peau.

La gorge sèche, les tempes battantes, la face contre le sol chauffé à blanc, Jacques Debat écartait le sable à grandes brassées rageuses.

— Voilà, dit-il, j'ai fini.

Il s'était levé. Cambrant ses reins ankylosés, il était remonté dans l'auto et avait décroché le bidon enveloppé de laine, pendu au montant du pare brise.

Avidement, il colla sa bouche au goulot. L'eau tiède avait un goût de laine mouillée et de poussière. Un filet glissant au coin de ses lèvres suintait le long de son menton, coulait sur sa chemise. Il ne s'en souciait point. A larges gorgées goulues, il buvait. Lorsqu'il raccrocha le bidon au montant du pare-brise, Chateaulieu, déjà installé au volant, remettait le contact et donnait un coup de démarreur.

Le moteur ronfla de nouveau et l'auto repartit. Hésitante, elle se dégagea, prit péniblement la vitesse et finit par atteindre un terrain solide sur lequel elle fila derechef, en plein élan.

Chateaulieu soupira d'aise.

— Nous en voilà sortis, dit-il.

Et il accéléra pleins gaz. A travers le grand bled vide et brûlé, l'auto fonça allègrement.

La course donnait une impression de fraîcheur ; Jacques Debat s'étira voluptueusement.

Une torpeur s'insinuait en lui, l'écrasait de fatigue. La voix lourde, il dit :

— Bon sang ! que j'ai sommeil !

Évitant d'un coup de volant un énorme caillou, Chateaulieu obliquait vers la piste dont il s'était écarté.

— Eh bien... dors !

Cramponné au rebord de la carrosserie, Jacques Debat grogna :

— Dormir ! Dormir ! comme c'est commode avec toutes ces secousses !

Chateaulieu ironisa :

— Monsieur se croit, sans doute, sur une route nationale de France avec goudronnage, virages relevés, relais, postes d'essence et le reste ?

Il avait sorti sa pipe et la bourrait méthodiquement.

Jacques le regardait. Le teint net, l'œil clair, le visage souriant, Chateaulieu conduisait à coups de volant souples et précis. Sur son masque hâlé, aucune trace de fatigue.

De la beuverie de la veille, de ses nombreux whiskies et de ses multiples coupes de champagne, aucune trace.

Jacques ne put s'empêcher d'admirer.

— Il n'y a pas à dire, tu as un sacré tempérament... on ne dirait pas que tu étais à peu près noir, il y a seulement six heures. Tu t'es couché ?

Chateaulieu eut un rire nonchalant.

— Pourquoi faire ? Non. En sortant de la « Cabane » j'ai été me tremper dans la mer, après quoi, je suis rentré prendre ma valise à l'hôtel et je suis passé pour te cueillir... Et toi, tu as dormi ?

— Oui, dit Jacques. Après t'avoir quitté, je me suis pieuté deux heures.

Chateaulieu demeura silencieux.

Le paysage défila, morne sous le dur soleil. Sur la piste où les traces de roues avaient creusé deux sillons parallèles pareils à des rails, l'auto courait avec un monotone vrombissement.

De loin en loin, un berger gardant un troupeau de chèvres, un récolteur de gomme surgissaient — épaves humaines perdues dans le paysage vide et brûlé.

Chateaulieu, soudain, demanda :

— Dis donc, ta fiancée est bien parente de Croisville qui commande le G.N. numéro 1 ?

— Oui, dit Jacques, c'est sa sœur.

L'auto, rebondissant dans un cassis, chassa de l'arrière. Chateaulieu la redressa.

— Tu as servi sous les ordres de Croisville, toi ? demanda-t-il.

— Deux fois déjà, dit Jacques ; d'abord au Ksouar, à Bilma. Encore un coin béni ! Je l'ai trouvé là en sortant du bahut. Une veine ! Il m'en a fait baver — sec. Mais, une fois le service terminé, comme copain, on ne peut pas rêver mieux. Dix-huit mois avec lui pour débuter, ça vaut dix ans avec n'importe quel autre. Aussi quand, à un second séjour on m'a expédié en Oubangui et que j'ai appris sa présence dans la région, je lui ai envoyé un mot pour lui demander de radiner à ses côtés. Ça n'a pas tardé, quinze jours après, je le rejoignais. Qu'est-ce qu'on s'est collé comme bourlinguage dans les marigots ! Mais, il n'y a pas à dire, quand on le voit marcher, on est bien obligé d'emboîter le pas. Toujours en tête, le gars, et avec ça un tel entrain qu'on suit de bon cœur ! On a d'ailleurs manqué y rester deux fois ; et deux fois, il nous a sortis de là. J'étais à moitié crevé ; pendant dix jours il m'a soigné comme un père... Et pourtant il tenait sa claque lui aussi. Bon Dieu, des types comme ça !...

Chateaulieu hocha la tête.

— Oui, dit-il, un chef — un vrai ! un splendide manieur d'hommes. Comment n'es-tu pas avec lui ?

Le rire de Jacques cessa brusquement.

— Voilà un an que j'ai fait ma demande, dit-il, mais il n'y

a pas de vacance. J'attends... J'ai encore vu le Colon avant-hier. Il m'a promis qu'à la première occasion je serais désigné...

Chateaulieu, pour franchir une nouvelle zone de sable, appuya sur l'accélérateur. De nouveau, l'auto fonça, zigzaguant, dérapant et tanguant.

— Et ta fiancée, demanda ensuite Chateaulieu, c'est en France que tu l'as connue?

— Non, dit Jacques, en Oubangui précisément. Françoise et son frère n'ont plus leurs parents alors, plutôt que de la laisser seule en France, Croisville l'emmène avec lui. Elle était là-bas avec nous. Et elle s'y plaisait ! Se plaire dans ce sacré coin — avec toute cette pourriture de maladie du sommeil, de paludisme et de lèpre — il fallait pour ça avoir son cran et son caractère ! Notre séjour finissant à la même date, nous avons fait le voyage de retour ensemble.

— Et c'est à bord que vous vous êtes fiancés? Et puis, tu sais, si je te semble indiscret, envoie-moi promener !

Jacques haussa les épaules. Il portait en lui la lourde tristesse d'avoir quitté Françoise. Parler d'elle, l'évoquer, lui apparaissait comme un adoucissement à leur séparation.

— Indiscret? tu plaisantes. Je n'ai rien à cacher. Non, ce n'est pas à bord. Et pourtant, à ce moment-là déjà, j'étais sûr de l'aimer et je savais qu'elle aussi m'aimait, mais je n'ai pas osé. Tu vois ce que je veux dire !

Chateaulieu approuva.

— Oui, je suppose que c'est la rançon de notre vie de bledard, nous ne sommes pas courageux devant les femmes — les vraies j'entends !

Jacques hocha la tête.

— Exactement. Je n'ai pas plus osé durant les deux ou trois week-ends que j'ai passés à Croisville, leur propriété. Et ce n'est que l'année dernière, lorsque Gérard et Françoise sont arrivés à Saint-Louis que j'ai eu le courage de parler.

Il se tut une seconde, tout à ses souvenirs.

— Le plus raide, dit-il ensuite, c'est que ça s'est fait presque à notre insu. Gérard m'avait écrit de Dakar pour m'annoncer son arrivée. Je suis allé à la gare, le cueillir à l'arrivée du train. Elle était là, avec lui. Je les ai menés à l'hôtel. Gérard a couru faire ses visites et prendre contact. Elle et moi, nous

nous sommes installés à la terrasse de l'hôtel, pour l'attendre. Et tout de suite, j'ai parlé. Quand Gérard est revenu, nous étions fiancés !

De nouveau il garda le silence. Il revivait la scène.

Il la voyait assise à ses côtés. Le soir tombait. Dans la nuit qui venait, les arches métalliques et les énormes piles du pont Faidherbe s'estompaient. Tout proche, le large et gris Sénégal traînait sa coulée clapotante.

L'ombre des maisons envahissait les rues. Des autos et des voitures à cheval passaient sans hâte, flânant dans la tiédeur crépusculaire. Sur la place, devant eux, les vieilles maisons à balcons de bois dressaient leurs façades roses. Un arbre étirait démesurément son ombre — toute bleue — sur le sol clair ; çà et là, des grappes de négresses en robes bariolées déambulaient. Bordant la rive du fleuve, les antiques comptoirs du temps jadis dressaient leurs cubes massifs. Avec leurs murs épais et leurs énormes portes renforcées de plaques de fer, avec leurs étroites fenêtres garnies de barreaux, avec leurs lucarnes et leurs meurtrières, ils évoquaient les temps lointains de notre installation dans le « Pays Noir » ; ils évoquaient aussi, dans leur solidité, l'époque où chaque bâtiment pouvait à tout instant être appelé à se transformer en forteresse et où les bâtisseurs royaux, dans leur prévoyance, élevaient leurs œuvres comme autant de défis aux siècles et à leur effritement.

La voix de Chateaulieu fit sursauter Jacques. Elle disait :

— Il n'a pas dû être épaté, je suppose...

Il retomba dans le présent, d'un coup.

— Tu parles de Gérard ? Non. Il a été très chic. Il a simplement déclaré à Françoise : « Heureuse ? Oui ! Alors, moi aussi. » Après quoi, il a décrété, net : « Seulement, n'est-ce pas, il ne faut pas songer à vous marier tout de suite. Ça serait idiot avec Jacques là-haut où les femmes n'ont pas le droit de monter et toi ici. Non, vous allez rester fiancés. Françoise habitera chez les Darcy. J'ai tout arrangé avec lui parce que, moi aussi, je monte là-haut. Darcy et sa femme sont ravis d'avoir Françoise avec eux. Sa chambre est prête. Le secrétariat général est assez vaste pour la loger. Elle s'y trouvera on ne peut mieux. A la fin du séjour de Jacques, vous vous marierez, ici, à Saint-Louis, et vous rentrerez en France.

Après... Eh bien après, n'est-ce pas, ce n'est plus mon affaire ! vous êtes assez grands pour vous débrouiller. Allons dîner ! »

Il s'interrompit pour conclure.

— Du Croisville tout pur, quoi ! Et voilà !

Chateaulieu qui attaquait une côte changea de vitesse. Le moteur ronfla plus haut. Dans l'air embrasé, le nuage de poussière que soulevait la voiture dans son sillage tourbillonna plus épais.

— Et voilà, dit Chateaulieu. Tu es un homme fichu ! Mais j'ai vu ta fiancée, et... et je te comprends bougrement !

La voiture ayant franchi la crête du coteau entamait la descente. Dans le bled, vaste et noir, au loin, une ligne obscure de hauteurs se profila sur le ciel d'acier luisant.

Chateaulieu les désigna d'un mouvement de tête.

— Voilà le Dhar. On ne va pas tarder à voir Nouakchott. Ça se tire...

— Oui, dit Jacques Debat, dans une demi-heure à peu près, sauf pépin, on sera sous la douche !

— Et on boira frais !

■

Blanc et lourd, ceinturé de barbelés, le poste les accueillit sans grâce. Devant la poterne d'entrée, un service de garde renforcé les avait arrêtés. Dans la cour intérieure où ils avaient pénétré accompagnés par un sous-officier européen, des sections en armes campaient auprès de leurs fusils en faisceaux. Sur les tours qui flanquaient les angles de la forteresse, des sentinelles doubles montaient la garde.

Chateaulieu, goguenard, avait demandé au sergent-chef qui les escortait :

— Sans blague ! vous faites la guerre par ici ? Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?

Son geste englobait le poste en armes.

L'autre s'était contenté de répondre :

— Je ne sais pas, mon lieutenant. Ordre du commandant :

tout le monde aux postes d'alerte. Tenez, le voilà ; vous allez pouvoir vous renseigner.

De la case de pisé gris, aux arches élégantes, le lieutenant commandant le poste surgissait, en effet, venant à leur rencontre.

Chateaulieu arrêtant sa voiture sauta par terre et alla vers lui.

— Bonjour, Jordan. Qu'est-ce que c'est que ce déploiement guerrier ? Tu mobilises ?

Il riait. Mais le lieutenant Jordan demeura impassible. Il serra la main des jeunes gens, caressant sa lourde barbe, et demanda :

— Vous avez passé sans encombre ?

Ce fut Jacques qui lui répondit :

— Comme des fleurs, la chignole de Chateaulieu n'a jamais si bien gazé !

Et à son tour, il interrogea :

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Pour la seconde fois, l'autre ignora la question. Il les entraîna sous la véranda.

— Vous avez dû avoir salement chaud ! Venez boire un pot. Vous avez déjeuné ?

— Non, dit Chateaulieu. On a quitté Saint-Louis à trois heures ce matin et on a roulé sans arrêt.

Debout devant la table basse encombrée de flacons bariolés, Jordan les servait. De la bouteille enveloppée de toite humide l'eau coula, fraîche. Longuement Chateaulieu et Jacques burent.

Chateaulieu, reposant son verre vide soupira d'aise.

— Elle a beau être toujours aussi salée ton eau, ça fait quand même plaisir. Toujours « impropre à la consommation » naturellement ?

Jordan rit.

— Non... « Dangereuse et à éviter », au dernier rapport du toubib monté de Saint-Louis pour l'analyser. Il y a progrès... Mais, comme c'est encore la meilleure sur deux cents kilomètres à la ronde, je m'y tiens ! Si vous voulez passer à la douche ? Après quoi on va tâcher de vous trouver quelque chose à manger.

— On te suit, dit Chateaulieu.

Ils ressortirent à nouveau. Traversant la cour, ils gagnèrent les chambres de passage. En route, une fois de plus, le spectacle de l'agitation guerrière du poste frappa Jacques et son compagnon.

Une théorie de tirailleurs conduits par un caporal européen transportait des sacs de mil dans le réduit.

Devant les magasins à vivres, un homme de garde, baïonnette au canon, faisait les cent pas.

Ils entrèrent dans les pièces pleines de pénombre derrière leurs volets clos. Et déjà, Chateaulieu prenait possession de la douche.

Derrière lui, en entrant, Jordan avait refermé la porte.

Il s'était assis sur le lit et, tandis que Jacques ouvrait sa trousse de toilette, il alluma une cigarette. Un instant, on n'entendit que le ruissellement de l'eau tombant du seau-douche et éclaboussant le sol cimenté.

De la cabine située à l'angle de la chambre la voix de Chateaulieu monta.

— Alors, sérieusement, tu ne veux pas nous dire ce qui se passe dans ton coin?

Jordan lança deux ronds de fumée vers le plafond.

— Je vais vous le dire, mais je ne pouvais tout de même pas le hurler devant les ordonnances. Il se passe que ça barde à nouveau...

La serviette autour du cou, Chateaulieu surgit brusquement dans la chambre.

Jacques cessant de vider sa valise s'immobilisa, d'un coup.

— Ça barde? Où ça?

Jordan haussa les épaules.

— Je voudrais bien le savoir, dit-il. J'ai reçu un télégramme d'Atar ce matin, à la vacation de dix heures.

— Qu'est-ce qu'il disait ton télégramme?

Jordan récita :

— « *Rezzou signalé descendant du nord et se dirigeant dans votre région. Faire rentrer tous travailleurs pistes. Prendre formation alerte. Renforcer service garde et arrêter tout trafic sur route direction Akjoujt. G.N. n° 1 a été alerté.* »

— Et depuis, tu n'as rien reçu d'autre? interrogea Chateaulieu.

— Rien, dit Jordan. J'attends après avoir pris les mesures prescrites. Bien entendu, les types du village racontent des tas d'histoires.

Jacques s'était assis sur le lit auprès de Jordan.

— Des histoires?

— Oui, dit Jordan. Ils prétendent que ce matin à l'aube, le rezzou a été accroché par Croisville du côté de Tifoujar...

Chateaulieu qui, un gant de crin dans une main et un flaco de lavande dans l'autre se frictionnait énergiquement, le regarda.

— Et alors?

— Alors, il y aurait eu un combat très dur. Citry qui commande le goum aurait écopé ainsi que son sergent-chef. Ils citent même les chiffres des pertes : trente hommes dans le rezzou, dont le chef; onze chez nous.

Chateaulieu haussa les épaules.

— Des blagues! Tout de même, si tout ça était vrai, tu le saurais.

Jacques, lentement, demanda :

— Et Croisville?

— Croisville n'aurait rien. Il courrait après le reste de la bande achevant de les saler!

Chateaulieu, achevant de se peigner devant l'étroite glace accrochée au mur, remarqua :

— Ça, c'est la seule chose qui pourrait bien être exact! Une fois de plus, Croisville est tombé sur la belle affaire. Je commence à croire que le Colon avait raison : « Ce salaud-là a trop de veine! »

Il riait. Mais brusquement son rire cessa. Il se tourna vers Jordan :

— Dis donc, et nous, qu'est-ce qu'on devient dans la bagarre? Tu nous gardes ici?

Jordan ouvrit les bras en un geste vague.

— Dame! dit-il, l'ordre est formel, je ne peux pas vous laisser continuer votre route, jusqu'à nouvel ordre.

Chateaulieu jura.

— N... de D... C'est bien notre veine! Ce n'est pas que ton hospitalité ne soit pas charmante... mais pour une fois que ça barde, on va être bloqué ici, à l'écart, comme des andouilles.

Jordan caressa sa barbe.

— Bah ! dit-il, il y a une chose certaine, c'est que les « salopards » [1] s'agitent. Ça sent le baroud depuis quelque temps. Et crois-moi, d'ici peu, il y en aura pour tout le monde, pour toi, pour Debat et pour moi... Allez, venez à la mangeoire !

III

A l'horizon teinté de sang vif, le soleil agonisait.

La dure chaleur qui, tout au long du jour avait écrasé le bled stagnait dans le crépuscule sans souffle.

Noir et brutal, le *reg* épandait son uniformité qu'une ligne de hauteurs cernait très loin vers le nord. Les cîmes grandissaient peu à peu, barrant le ciel de leur profil obscur tandis qu'à leurs pieds, dans la plaine aride et brûlée, le poste d'Akjoujt précisait sa silhouette.

Il apparaissait, long et bas, étirant sa masse d'un brun sombre à ras de sol, pareil à une bête trapue aux aguets dans ce coin d'Afrique.

L'auto courait vers lui.

Jacques qui conduisait appela Chateaulieu endormi.

— Oh ! réveille-toi, on arrive.

Chateaulieu bâilla, se redressa.

Il épongea sa face trempée de sueur.

— Pas trop tôt ! dit-il ensuite. Et... et on va peut-être enfin avoir des renseignements exacts.

Après une journée d'arrêt à Nouakchott, Jordan les avait laissés repartir.

La veille au soir, il avait, en effet, reçu un télégramme qu'il avait communiqué à Jacques et à Chateaulieu : « Affaire terminée. Reprendre service normal. Circulation route Akjoujt-Atar de nouveau libre. »

Chateaulieu avait remarqué.

— Ils ne sont pas généreux en détails ! « Affaire terminée » ?

1. Surnom donné dans les troupes du désert à tous les dissidents.

Philosophe, Jordan avait haussé les épaules.

— Ça ne change pas ! Ordre, contre-ordre. Alerte, repos ! Le « pourquoi » de tout ça, on suppose dans doute que ça ne nous intéresse pas ! En tout cas, vous pouvez démarrer dès que ça vous dira. Voilà le plus clair de l'histoire.

Et ils avaient démarré dès le lendemain, à l'aube.

Tout au long du jour, ils avaient roulé, s'ensablant à deux reprises et repartant, l'auto une fois dégagée.

A midi, ils s'étaient arrêtés pour déjeuner. Tapis sous un maigre mimosa sur lequel ils avaient jeté des couvertures pour en épaissir l'ombre, ils avaient ouvert quelques conserves.

Une heure de sieste et de nouveau sur la piste cahoteuse, traversant le bled vide — ils s'étaient relayés au volant.

— Oui, dit Jacques, nous allons peut-être avoir des détails. A mon avis...

Chateaulieu l'arrêta.

— Ah non ! dit-il, nous n'allons pas remettre ça ! Depuis deux jours nous avons échafaudé toutes les hypothèses possibles... Ça suffit comme ça ! Si Vardin, dans quelques instants n'en sait pas plus que nous, nous n'aurons plus qu'à attendre jusqu'à Atar. Là ils nous renseigneront puisque c'est dans leur zone que ça s'est passé... Bon sang ! tu rampes, et je crève de soif !

Sous la pesée de l'accélérateur, l'auto accentua sa vitesse. A toute allure, elle tangua et cahota sur le sol rocailleux mais Jacques et Chateaulieu n'y prirent point garde. Devant eux, au milieu de la plaine couleur de suie, les murailles d'Akjoujt se précisaient, découpant un lourd portail cintré.

■

— Des tuyaux sur l'affaire de Tifoujar ? disait le capitaine Vardin, vous allez en avoir de tout frais. Citry est ici.

Le même étonnement arracha une exclamation à Jacques Debat et à Chateaulieu.

— Comment ?

Le capitaine Vardin confirma.

— Citry est ici. Il a débarqué ce matin. Il n'est pas très

frais mais enfin il ne s'en est pas trop mal tiré. Tenez, voilà le héros.

Ils pénétraient sous la véranda.

Sur le divan recouvert de tapis bariolés, Citry était allongé. On l'avait adossé à des coussins. Le bras droit en écharpe et la tête emmaillotée de pansements, il accueillit les deux jeunes gens avec un rire goguenard.

— Salut, dit-il. Le « héros » n'est pas beau mais il faudra que vous vous en contentiez.

Les bandages blancs qui lui cernaient le visage faisaient paraître son teint encore plus brun. Ils accentuaient les méplats de son masque durement taillé. Les pommettes saillaient dans les joues hâves, le nez épais et long accusait son arête tourmentée, tandis que sous les arcades sourcilières proéminentes les yeux enfoncés brillaient d'une flamme brève.

Il offrit sa main gauche que Jacques et Chateaulieu serrèrent avec précaution.

— Ils t'ont salement arrangé, remarqua Chateaulieu.

Les sourcils de Citry se haussèrent.

— Peuh ! dit-il, ça a l'air moche mais, au fond, ce n'est pas si grave que ça !

— Alors, dit Jacques Debat, c'était donc vrai ? Le G.N. a écopé ?

Citry tendit sa main valide vers son étui à cigarettes ouvert sur une table basse placée à son chevet. Vardin devança son geste. Il prit une cigarette et la lui offrit. L'allumant à un briquet que Chateaulieu lui tendait, Citry dit :

— Non. Le G.N. n'a pas été engagé. Il n'y a que moi et ce pauvre Borel qui ayons trinqué. Pauvre Borel, un petit gars joyeux, énergique, plein de qualités. Il venait d'arriver au goum.

Chateaulieu traîna un coussin au pied du divan, s'y assit.

— Raconte, dit-il.

Jacques s'enfonçant dans un fauteuil s'apprêtait à écouter.

— Je vous laisse, dit le capitaine Vardin, j'ai des papiers à terminer et d'ailleurs Citry m'a déjà raconté l'affaire. A tout à l'heure.

Il quittait déjà la véranda lorsque, s'arrêtant brusquement, il s'excusa.

— J'ai oublié de vous offrir à boire mais, bien entendu, vous êtes chez vous. Vous n'avez qu'à gueuler très fort : « Mahmadou ! » — c'est mon nouvel ordonnance. Vous lui donnerez vos ordres.

Sa mince silhouette gagna la cour, disparut à l'angle d'un bâtiment.

Ce fut au tour de Jacques d'insister.

— Racontez, Citry... Comment est-ce arrivé ? Ils vous sont tombés dessus ?

Le lieutenant Citry regarda une seconde le mince filet de fumée bleue qui montait de sa cigarette.

— Pensez-vous ! dit-il ensuite. Pour qui prenez-vous Croisville ? C'est nous qui leur sommes tombés sur le râble ! Seulement, ils se sont défendus. Après tout, hein ? ils n'avaient pas tort !

— C'était des quoi ? interrogea Chateaulieu.

Citry le regarda.

— R'gueïbat ! tes chers R'gueïbats, naturellement !

Il eut un demi-rire goguenard.

— Il n'y a pas à dire mais, depuis que tu t'en occupes, ça ne nous réussit pas...

Chateaulieu ne releva pas l'ironie.

— D'où venaient-ils ? Un gros paquet ?

Citry haussa les épaules avec agacement. Il jura surabondamment.

— Il va encore falloir que j'y aille de mon récit ! C'est vrai, non seulement il faut se bagarrer mais encore, après, il faut raconter... Quelle barbe ! Enfin, comme vous ne me ficherez pas la paix tant que je n'aurai pas tout dit, je vais remettre ça... Mais, j'espère qu'ensuite on parlera enfin d'autre chose !

Chateaulieu prit son air le plus aimable.

— L'héroïsme a ses inconvénients, dit-il.

D'un mouvement de côté, il évita le coussin que Citry lui lançait à la tête, après quoi, l'ayant ramassé, il le recala derrière le dos de son ami et ordonna :

— Frappe mais parle ! on t'écoute.

De mauvaise grâce et tout d'une traite, Citry raconta :

— Eh bien, quoi ! C'est toujours la même histoire. J'étais en

reconnaissance quelque part, dans le bled. J'avais avec moi dix-sept goumiers, quinze tirailleurs et Borel. On se vadrouillait depuis huit jours à la recherche de pâturages quand, un soir, un gars nous arrive de Tifoujar, affolé, nous annonçant qu'une quarantaine de salopards venaient de tomber sur leurs campements et de razzier leurs troupeaux. Bien entendu, j'ai détaché un de mes hommes au carré pour prévenir Croisville et j'ai foncé. Ils n'étaient pas loin d'ailleurs. On les a rejoints quarante heures après, au début de l'après-midi, dans les dunes du côté d'Azoueiga. Ils ont fait tête. On s'est canardé jusqu'au soir. Borel a reçu une balle en plein crâne. Il était à l'autre bout de notre ligne. C'est un tirailleur à côté de moi qui m'a annoncé la nouvelle : « Sergent-chef Borel y a faire claquer... une balle dans son la tête. » J'ai rampé jusque là-bas pour contrôler la chose. En route, j'ai reçu un atout en plein bras mais j'ai continué quand même. Et c'était vrai... Le pauvre petit gars était étalé, le nez dans le sable ; son casque avait valsé en arrière et, au beau milieu de son crâne, il y avait un trou. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suis devenu enragé. Je me suis dressé, j'ai commandé : « A la baïonnette ! » et je suis parti en courant. Cette saleté de bras me faisait un mal de tonnerre de Dieu ! Mais derrière moi j'entendais gueuler mes bonshommes. On a dévalé la pente d'une dune et c'est à ce moment-là que j'ai reçu mon deuxième atout : une balle qui m'a éraflé la tête près de l'oreille. Les « salopards » se débinaient. Alors on s'en est donné à cœur joie. On a tiré dans le tas. Et puis je suis tombé dans les pommes, ni plus ni moins qu'une petite coquette ! Quand j'ai repris connaissance, j'ai trouvé Croisville assis à côté de moi, me veillant. J'avais le bras emmailloté et la tête entourée de pansements. J'ai demandé le résultat de l'opération. C'était satisfaisant, onze blessés prisonniers, vingt et un morts et trois cents chameaux repris. De notre côté, deux morts dont Borel, et six blessés dont moi. Ça pouvait aller, j'ai dormi. Le lendemain, on m'a fabriqué une écharpe avec un cache-nez. Croisville m'a encadré entre quatre gars et m'a expédié tout droit ici pour être descendu sur Saint-Louis. En débouchant sur la piste un toubib m'attendait avec un camion. Me voilà ! Et maintenant, appelez Mahmadou... Vous m'avez fichu soif, à me faire parler !

Chateaulieu obéit et, à l'ordonnance aussitôt accouru, il ordonna :

— Tu apportes apéritifs, avec l'eau beaucoup frais.

■

Réunis autour de la table installée devant la case du capitaine Vardin, ils achevaient maintenant de dîner.

Autour d'eux, le poste érigeait les silhouettes indécises de ses bâtiments. Par-delà la grande cour centrale où la nuit s'amassait les lourdes murailles dressaient leurs masses obscures dans l'ombre noire.

A un angle, la tour du réduit, énorme et ronde, prenait des allures de donjon médiéval.

Posée sur un trépied fabriqué avec de vieux canons de fusils réformés, une lampe à manchon dispensait autour d'elle une nappe de lumière crue. Elle illuminait les arcades de la véranda de Vardin et les balustres de la murette en pisé délimitant l'étroite cour particulière du logis.

Outre Vardin, Citry, Chateaulieu et Jacques, il y avait encore là Catran, le toubib, et Sals, l'adjoint de Vardin.

L'ordonnance passait l'inévitable conserve de fruits au jus tenant lieu de dessert.

Le sol et les murs des bâtiments, brûlés tout au long du jour par le dur soleil, commençaient à s'attiédir. Et, dispensatrice d'une illusion de fraîcheur, une brise molle soufflait par bouffées.

Le grand nez abrupt de Citry la huma voluptueusement. Il dit :

— On commence à respirer !

— Oui, dit Catran le toubib, la nuit sera possible. On va pouvoir dormir. Comment te sens-tu ?

Noir de peau, noir de poil, les traits heurtés, il avait l'accent sonore et rocailleux de son Roussillon natal.

Citry, confortablement installé dans un fauteuil bardé de coussins, grogna :

— Ça va ! Qu'est-ce que tu vas faire de moi, maintenant ?

— Eh bien, je vais te descendre à Saint-Louis, selon l'ordre reçu.

Citry haussa son épaule valide.

— Je sais, mais après?

— Après, je te collerai à l'hôpital. Une fois là, tu te débrouilleras avec le médecin-chef. Ça ne me regarde plus, mais je suppose qu'ils te flanqueront le bras dans le plâtre, et qu'ensuite ils t'expédieront en convalescence en France.

Citry le regarda sans aménité.

— Dis donc, si je veux ! On ne va tout de même pas pour ça me...

Catran l'arrêta, net.

— Ne fais pas l'idiot. Tes blessures ne sont pas graves, d'accord ! Seulement tu as déjà vingt-huit mois de séjour au G.N. Ça commence à bien faire. Et puis, tu as perdu du sang en floppée. Ce n'est pas ici que tu pourras te refabriquer des globules rouges. Crois-moi, tu as besoin d'aller te retaper. Et puis quoi... « La France, comme colonie, ça n'est pas si mal et Paris vaut bien Saint-Louis, bon Dieu ! Qu'on m'envoie faire un tour à Perpignan, et tu verras si je refuse... »

Il prit à témoin ses camarades.

— Non mais ! Voilà un gars auquel on offre un séjour supplémentaire en France, et il nous en fait une histoire de feu de Dieu !

De nouveau, Citry haussa l'épaule.

— Tu ne piges pas, dit-il. Ça n'est pas l'idée d'aller en France qui m'embête, non ! C'est de quitter le G.N. Tu penses bien que, pendant mes huit mois d'absence, ils ne vont pas me garder mon poste.

— Évidemment pas, dit à son tour le capitaine Vardin mais tu en retrouveras un autre analogue. Il n'y a pas qu'un G.N., en A.O.F.

Citry, deux secondes durant, garda le silence. Puis, il dit lentement.

— Bien sûr, seulement ça ne sera plus Croisville, le patron !

Le petit Sals, rose et frais, tout juste débarqué du bahut et sur lequel n'avaient encore mordu, ni le climat ni la mystique mauritanienne, demanda en toute innocence :

— Croisville? Eh bien, quoi, Croisville ! Qu'est-ce qu'il a

d'extraordinaire pour que tout le monde ici en ait plein la bouche?...

Citry, dressé d'un mouvement brusque, le dévisagea sans bienveillance.

— La vôtre de bouche, jeune homme! Je viens de servir vingt-huit mois avec le patron, et je vous le dis : des gars comme lui, il n'y en a pas des tas! Un chef, un vrai. On parle tout le temps de sa chance. Des blagues! Avec son air risque-tout, casse-gueule et fonce-de-l'avant, il n'y a personne au monde de plus pondéré, de plus prévoyant. Tous ses coups sont calculés, au poil! Dans sa dernière affaire, il y a six mois, n'importe quel autre aurait trinqué. Lui!... Tenez, si vous voulez vraiment savoir ce que c'est que Croisville, vous n'avez qu'à prononcer son nom dans un campement, n'importe quel campement d'un bout à l'autre du bled, c'est tout juste s'ils ne tombent pas à plat ventre. Il l'ont surnommé : « Shéïtan » [1]. Le plus marrant, c'est qu'ils y croient... Ils en ont une peur superstitieuse... Je vous parlais de son affaire d'il y a six mois. Eh bien, j'étais précisément dans un campement R'gueïbat quand j'ai appris la nouvelle. Si vous aviez vu leurs bobines! Ils n'arrêtaient pas de répéter : « Quatre cent soixante kilomètres en quatre jours! C'est le Sheïtan lui-même, quatre cent soixante kilomètres et sans puits! Allah! »

Il se rencogna au fond de son fauteuil :

— Des Croisville, je vous en souhaite beaucoup dans la coloniale où, pourtant, nous ne sommes pas des feignants!

Une onde de plaisir faisait danser les nerfs de Jacques.

Il rit et, autour de lui, d'autres rires montèrent, approbateurs et sincères.

Chateaulieu, de sa voix nonchalante, acquiesça.

— Tu as raison, Citry, j'étais justement à Saint-Louis dans le bureau du Colon quand le télégramme de Croisville est arrivé annonçant l'affaire. Tu connais son style : « Avec cinquante hommes et trois jours d'eau engage poursuite. » Le Colon hurlait comme un âne : « Il est fou! cinquante hommes et trois jours d'eau contre un rezzou de deux cents fusils! » N'empêche que, quatre jours plus tard, il leur avait réglé leur

1. Le démon.

compte. Et j'étais encore là quand le Colon a reçu la nouvelle. Sa tête valait cent. Il en bafouillait : « Oh ! Tonnerre de Dieu ! Il a trop de veine ! L'Émir tué, quatre-vingts salopards descendus, six cents chameaux récupérés, l'ordre rétabli d'un seul coup tout au long de la frontière !... Je voulais lui coller trente jours d'arrêt... je lui ferai flanquer la Croix ! » Et, tout en s'arrachant des poils de barbe, il a fait comme il a dit. Et ce grand dégoûtant de Croisville a eu son ruban à vingt-neuf ans !

Il rit, et de nouveau, joyeux et admiratifs, les rires des cinq autres hommes se mêlèrent au sien.

Un silence tomba. Des images de gloire peuplèrent la nuit lourde.

— Oui, dit Citry reprenant la parole. C'est ça qui m'embête, quitter le patron !

Tournant brusquement la tête vers Jacques, il dit :

— Voilà l'occasion pour vous d'aller le rejoindre, Debat ! Je sais que vous attendez une vacance. Renouvelez votre demande, mon vieux. Et puis Croisville sera content de vous avoir. Vous êtes copains, n'est-ce pas ?

Jacques dit, doucement.

— Je vais épouser sa sœur.

Citry demeura silencieux un instant puis il rit de son rire narquois.

— Mauvais ! dit-il, « Shéïtan » va vous faire doublement barder. C'est son genre. Malgré quoi, je vous envie !

IV

Devant la porte du bureau du chef de cercle d'Atar, Jacques Debat s'arrêta.

A travers le battant de bois, le cliquetis d'une machine à écrire semblait une orchestration dérisoire à la voix furieuse du commandant Tarlant en train de dicter :

— ... *faire mieux — stop — Capitaine Croisville ignore art développements littéraires — stop — Ai transmis son rapport*

dont laconisme méritoire lui demeure imputable — stop — Toutefois tâcherai obtenir de lui récit pittoresque au moyen libations nombreuses si nécessaire — stop — signé Tarlant. »

Jacques Debat rit silencieusement.

Saint-Louis avait dû se plaindre de la concision des renseignements fournis sur l'affaire de Tifoujar et réclamer un rapport supplémentaire et détaillé.

Tarlant, que le seul mot de rapport avait le don d'exaspérer était aussitôt entré en fureur. Mauvais moment pour l'aborder, d'autant que, derrière la porte, sa voix montait encore de deux tons et vociférait :

— Faites passer ça, tout de suite ! Des rapports ! Ils se croient dans leur capitale à la noix, qu'on n'a que ça à faire. On leur en a envoyé un de rapport ! Trente-cinq lignes avec tous les détails. Qu'est-ce qu'il leur faut de plus ? Et puis, Citry est là-bas. Ils n'ont qu'à le faire parler. Tiens, au fait, ils ne le savent peut-être pas ! Tenez, ajoutez une phrase à ma dépêche, à la fin, après : « *libations nombreuses si nécessaire* »... Vous y êtes ? Ecrivez : « *Suggère pour gagner temps procéder même opération sur lieutenant Citry actuellement Saint-Louis.* » Voilà !... et que ça parte en vitesse.

Jacques se décida à frapper.

La voix de Tarlant hurla :

— Qu'est-ce que c'est encore ? Entrez !

■

Sur le seuil, Jacques s'immobilisa, la main au casque, les talons joints.

Dressé au milieu de la pièce, balançant ses lourdes épaules en un mouvement de roulis qui lui était familier, le commandant Tarlant triturait rageusement sa barbe noire.

Dans la pénombre du bureau, des rais de soleil filtrant à travers les persiennes abaissées plaquaient sur le sol cimenté une échelle de lumière.

Le commandant Tarlant, clignant des yeux, demeura une seconde incertain.

— Ah ! dit-il ensuite en tendant la main au jeune homme,

c'est vous Debat. Bonjour... Fermez la porte à cause des mouches et venez vous asseoir là.

Jacques, tout en prenant la chaise désignée, inspectait machinalement la pièce. Il retrouvait chaque détail : la grande carte tapissant le mur, la panoplie d'armes maures au-dessus de la porte, la galerie de photos reproduisant les faces brutales des principaux chefs de tribus de la région, pillards invétérés, les uns toujours en dissidence, les autres ralliés ; la petite table de bois blanc du sergent-secrétaire dans un coin et près de la fenêtre, celle, plus grande mais tout aussi simple, derrière laquelle trônait le vieux fauteuil tendu de peaux d'antilopes cher à Tarlant.

— Alors, ça s'est bien passé ce séjour à Saint-Louis-du-Sénégal ?

Jacques reporta son regard vers Tarlant. Sur le masque tanné, recuit, aux traits durement marqués, un sourire narquois flottait.

— Très bien, mon commandant.

— La cathédrale est toujours à sa place ? et le pont Servatius conduit toujours à la « Cabane » ? Allons, tant mieux ! Cigarette ?

Assis sur le coin de la table, balançant ses lourdes jambes laissées à nu par le sarroual court, son buste énorme et brûlé aux trois quarts découvert par le boubou largement décolleté et fendu sur les côtés, Tarlant encombrait l'étroite pièce de sa massivité.

Sa forte personnalité l'emplissait tout entière. Lourde carrure, front tourmenté, yeux étroits et vifs, cou épais, taillé d'un bloc, crinière drue et courte, il se dégageait de lui une impression de puissance tenace et sûre.

Connu pour l'originalité de son caractère, difficile à manier, dur pour lui-même et strict pour ses collaborateurs, il demeurait pour ses supérieurs : « Ce sacré Tarlant », le chef dont on redoutait le caractère trop entier, la verve caustique, le franc parler brutal, mais aussi le dur manieur d'hommes, volontaire pour les postes dangereux et les situations difficiles, et qui, adoré de ses officiers qu'il soutenait en toutes circonstances, obtenait d'eux un étonnant rendement.

Jacques, pour avoir servi depuis un an bientôt sous ses

ordres, éprouvait à l'égard de cet homme, bourru, ardent et loyal, le même respect admiratif que ses camarades.

Il alluma la cigarette offerte au briquet que lui tendait Tarlant et dit :

— J'arrive à l'instant, mon commandant, et je viens me mettre à vos ordres.

Tarlant qui bourrait sa pipe, leva une main velue et lourde qu'il laissa tomber sur l'épaule du jeune homme.

La tape, amicale, claqua sec dans le silence.

— Bon ! Mes ordres sont simples : cet idiot de Varnier a trouvé moyen de se claquer, fièvre et foie ; pour lui donner le temps de se retaper, je vais le coller à un travail de bureau et vous allez le remplacer. C'est vous qui, jusqu'à nouvel ordre, serez chargé des tournées dans les campements R'gueïbats. Il va falloir me surveiller sérieusement ces zèbres-là. L'affaire de Tifoujar..., vous êtes au courant, je suppose ?

Jacques hocha la tête.

— J'ai rencontré Citry à Akjoujt, dit-il.

— Bon, eh bien, cette affaire-là ne me plaît pas. En soi, elle n'a aucune importance, mais je soupçonne des complicités dans les campements. Ces bougres-là nous prépareraient un sale coup que je n'en serais pas étonné !... A vous de voir ça, en douce et de les travailler. Compris ?

Jacques, de nouveau, acquiesca.

— Je vois, mon commandant. Quand commencerai-je ?

Les sourcils de Tarlant se haussèrent.

— Quand ? Mais, tout de suite, bien entendu. Varnier devait partir en tournée ce soir même. Sa caravane est prête. Vous la prendrez. Départ dans quatre heures. D'ici là, il vous mettra au courant du boulot. Voilà !

Comme Jacques le regardait, hésitant, il demanda, le visage tendu en avant.

— Quoi ? Ça ne vous plaît pas ?

— Si, mon commandant, seulement... je... j'avais une demande à vous adresser... J'espérais...

La voix de Tarlant devint dure.

— Une demande. Allez-y ! et soyez bref et net.

Jacques écrasa sa cigarette dans le cendrier posé sur la table, près de lui.

— J'ai adressé une demande voilà un an déjà pour être affecté à une unité méhariste. La blessure et l'évacuation de Citry laissent une vacance au G.N. n° 1. Je voudrais y être envoyé, mon commandant. C'est tout.

Tarlant haussa les épaules. Les mains derrière le dos, dressé devant le jeune homme, il hurla, furibond :

— C'est une rage. Vous ne rêvez tous que de servir aux méharistes ! On dirait, ma parole, que servir ici, ou servir dans un poste, ce n'est pas servir ! Et pourtant, N... de D..., il en faut des officiers ici et dans les postes et sur les routes ! Il en faut pour le travail de bureau, pour la besogne d'organisation, pour la simple et modeste tâche de chaque jour qui doit se faire, que vous l'aimiez ou non ! Mais non, votre rêve à tous, c'est de grimper sur vos mehara, de courir le bled, de camper trois cent soixante jours de l'année sous la tente et d'échanger des coups de fusils avec les « salopards » !

La petite flamme qui dansait au fond des prunelles de Tarlant amusa Jacques. Il discerna ce qu'il entrait de regret et d'envie dans la mauvaise humeur du vieux bledard, prisonnier de sa tâche de chef de cercle.

Il rit.

— La vraie demeure de l'homme, récita-t-il, est l'horizon ! Proverbe maure.

Tarlant abattit rageusement son poing sur la table.

— Fichez-moi la paix avec vos proverbes à la noix ! Vous allez filer en tournée comme je l'ai décidé. Au fait, c'est Croisville qui commande le G.N. n° 1 et je crois que vous êtes très liés, n'est-ce pas ?

— C'est mon meilleur ami et je suis le fiancé de sa sœur.

— Fiancé ? Vous voulez être méhariste et vous pensez à vous marier ? Ça va être quelque chose de beau ! Enfin, ça vous regarde ! Je vais m'occuper de votre affaire. Non, ne me remerciez pas. Et faites-moi une tournée de quinze jours bien tassés, hein. Ça vous remettra en forme après vos bombes à Saint-Louis-du-Sénégal ! Vous pouvez disposer.

■

Talonnant l'épaule de son méhari, Jacques rentrait, sa tournée achevée.

Bosse pleine, flancs étroits, tête haute, *L'Eclair* trottait à longues foulées souples.

Derrière lui, haut perchés sur leur ralla [1], les deux partisans avançaient de la même allure, traînant dans leur sillage les deux chameaux de bât transportant la tassoufra [2] de vivres, les guerbas [3] d'eau et le faro [4] du jeune homme.

Les deux Maures riaient de joie anticipée.

Atar, toute proche, dessinait déjà la masse confuse de sa palmeraie, tache obscure s'étirant sur le sol blanc du désert, au pied du dhar noir barrant l'horizon, Atar, et ses faciles délices qu'ils avaient quittées depuis plus de trois semaines pour suivre leur lieutenant tout à travers le bled brûlé.

Jacques avait, en effet, prolongé sa randonnée au delà des désirs de Tarlant. D'un campement à l'autre, il avait couru la région, visitant les groupements nomades, vivant au milieu d'eux, sondant les intentions secrètes des hommes, faisant bavarder les femmes et les enfants, parlant haut lorsqu'il le fallait, distribuant ailleurs le mot flatteur et la parole amicale, renforçant parmi eux le respect de la force française et encourageant partout les dévouements acquis.

Satisfait de la besogne qu'il avait accomplie, il avait hâte de se retrouver à Atar, au milieu des camarades, dans un semblant de confort.

L'idée de réintégrer sa chambre, — si modeste qu'elle fût, sa salle de douche et la popote avec ses repas normaux, avec son eau pure et sa glace, lui souriait singulièrement, après ces vingt jours durant lesquels il ne s'était guère abreuvé que d'eau saumâtre et nourri que de conserves et de lait aigre

1. Selle à chameau mauritanienne.
2. Sorte de large poche de cuir.
3. Outre en peau de chèvre.
4. Grand tapis de peaux de moutons qui sert de tapis, de couverture et de couche, tout ensemble, aux méharistes de Mauritanie.

à l'eau de son. Il poussa un peu plus son méhari, qui allongea le trot en grandes foulées saccadées.

Atar se précisait. Déjà le ksar, masse longtemps enchevêtrée de toits plats en terrasses, détaillait ses maisons blanches et ocres. Les premières tikitts [1] qui les précédaient, tel un faubourg lépreux, découpaient leurs portes étroites et basses devant lesquelles, à même le sable, grouillait une marmaille pouilleuse.

La mosquée laissa surgir son minaret, puis les arcades du marché se révélèrent à leur tour.

Les laissant à sa droite, Jacques déboucha enfin sur la grande place centrale.

JEAN D'ESME.

(A suivre.)

1. Huttes de chaume.

LE SERMENT DU PROPHÈTE

Le troisième volume de *Mon Temps* [1] s'intitulera : *Visages et Paysages.*

Avant d'entrer dans le récit des faits, j'ai cru devoir exposer, avec quelques détails, les circonstances qui ont contribué à me former pour l'action. J'ai vu des hommes : *Visages*; j'ai vu des contrées nouvelles : *Paysages;* et, de cette double connaissance, s'est dégagée une expérience juvénile des sociétés au milieu desquelles j'allais vivre et agir.

Assurément, parmi ces circonstances, il n'en fut pas de plus importante, de plus heureuse que le séjour que je fis à Constantinople, d'abord en qualité de conseiller d'ambassade, sous les ordres de l'ambassadeur marquis de Noailles, et, par la suite, en qualité de chargé d'affaires.

Je dirai bientôt pourquoi cette mission me fut confiée. Mais je dois reconnaître, et je m'en aperçus tout de suite, que c'était un don magnifique qui m'était fait, pour mes débuts, par la « *carrière* ».

Dès ma première sortie officielle, je parcourais l'Europe dans toute sa largeur, jusqu'à son revers oriental, jusqu'à sa façade musulmane, avec des vues sur l'Asie et sur les grands chemins du monde ! Ma vie, d'après ces premières impressions, allait prendre une sorte d'expansion planétaire.

1. Il s'agit des Souvenirs de l'auteur, dont un nouveau tome doit paraître bientôt.

Constantinople ! C'était un monde nouveau, une partie inconnue de la terre et de l'histoire qui se présentaient à moi.

A peine sur le Bosphore, l'envie me prit de savoir pourquoi ces deux faces de l'Europe, si éloignées l'une de l'autre, avaient fini par s'unir en un bloc historique ; je compris que le Picard mal débrouillé que j'étais devait, d'abord, s'initier à cet Orient où j'allais vivre et où il y avait tant de choses intéressant la politique française.

Me voilà donc à Constantinople, capitale de l'empire turc, séjour du calife. Comment ce monde musulman, venant d'Asie, s'était-il étendu jusqu'ici ? Et pourquoi la chrétienté avait-elle dû céder la place en une région qui, de toute antiquité, avait été l'Europe ? Quelles étaient les circonstances du temps ? Quelles causes permanentes ? Quels combats ? Quels accommodements ?

C'est sur l'empire byzantin que la puissance musulmane, — tout le monde le sait, — a fait une telle conquête. Mais comment l'empire byzantin a-t-il péri et a-t-il eu l'empire turc pour remplaçant ?

Fabriqué en raison d'urgentes nécessités historiques plus que par la volonté des hommes, l'empire byzantin avait eu des heures magnifiques, comme celles de Justinien et de Théodora mais des heures lamentables comme celles du héros Romain-Diogène qui, après les plus beaux succès, battu à Malasgerd, périt, abandonné des siens, et dont la défaite amena la chute de l'empire.

Parmi les maux inhérents à cette formation politique hybride, le plus grave, le plus absurde fut la querelle religieuse. Impossible de donner ici la liste des hérésies qui opposèrent et épuisèrent les doctrines, les richesses, les forces et peu à peu les énergies vitales. Le mot « byzantinisme » ne qualifie-t-il pas encore cette disposition à la querelle de mots qui détruit le vrai sens des choses ?

L'empire byzantin périt de cet état d'anarchie où les dissensions, surtout religieuses, l'avaient précipité.

Ce que ces longs et stériles déchirements avaient imposé finalement à tous les esprits, c'était le besoin d'une pacification morale par le retour à une croyance, simple et sans phrases, en ce Dieu unique, *monos*, cet « éternel inconnaissable », dont l'idée venait de l'Orient et dont la soif étreignait les cœurs. Cette foi était désirée, depuis les anciens âges, par l'aspiration naïve des masses et elle était réclamée par le travail philosophique des écoles savantes, égyptienne, chaldéenne, grecque, romaine.

Mais en quel lieu et par quelle propagande cette foi reprendrait-elle le chemin des âmes et obtiendrait-elle le concours d'une large adhésion, alors que les maîtres des doctrines étaient si cruellement divisés? Il fallait, de toute évidence, que l'idée vînt de loin et que le dogme, né dans une sorte de mystère, apparût comme une révélation. Ce ne pouvait pas être la leçon d'un professeur ou le propos d'un discuteur quelconque : il fallait, pour qu'on l'acceptât, que la parole fût celle d'un messie, d'un prophète.

Dans tout l'Orient, une seule contrée avait gardé le besoin et l'habitude d'une soumission intellectuelle unique, tout en pratiquant la paix avec les autres peuples, mais sans se mêler trop étroitement à eux.

C'était un pays singulier, sans villes, sans routes, sans arbres, sans foyer, où la vie était un constant nomadisme, soumis aux rigueurs du soleil, aux caprices des vents, aux tortures de la soif, soulagé seulement par la fraîcheur des nuits sous le Croissant et par le bercement des lentes caravanes : l'Arabie.

Vaste terre, dont Salomon connaissait à peine l'existence par la visite légendaire de la reine de Saba, mais qui n'en avait pas moins une influence réelle sur l'Orient, en raison de ses relations commerciales étendues. Son peuple était, en effet, le transporteur des marchandises des lointains Orients, venant s'engouffrer dans cet étroit passage de la mer Rouge. Riverain du long couloir des eaux, il maintenait, par la terre, les contacts entre tant de peuples divers : en Afrique, les tribus de la Nubie et du royaume d'Aksum, l'Abyssinie, la chrétienté copte, l'Egypte, du Nil jusqu'à la mer, avec le puissant emporium d'Alexandrie ; en Asie,

la Perse, la Syrie, la Palestine, la Phénicie, ayant accès vers lui par la Transjordanie et le Sinaï.

Ce peuple arabe, agile et intelligent, assistait au désordre byzantin ; il en mesurait les faiblesses ; il avait en horreur son anarchie impériale et rapace. C'est là que la réaction devait se produire [1].

Et c'est, en effet, en ce pays des plaines mystérieuses que naquit, vers l'année 570 de notre ère, le prophète du Dieu unique, descendant des Karaïchites, c'est-à-dire des fils d'Ismaël et, par conséquent, issu des races de la Bible, Mahomet.

Son père étant mort avant sa naissance, son oncle l'avait élevé et lui avait donné comme précepteur un moine fort savant, venu spécialement de Rome, nommé Bahira [2].

Ainsi, dès le début, cet enfant avait eu le sentiment de l'union possible et amicale entre les divers cultes du Dieu unique.

Nous n'avons pas à raconter les détails de cette vie si connue, l'existence des caravaniers et leur sens des affaires, le mariage avec Kadidja, les méditations du solitaire durant quinze années dans les cavernes du mont Hera, l'émotion causée dans cette âme sensible et maladive par le spectacle des querelles atroces et vaines qui agitaient le monde autour de lui, le désir s'imposant peu à peu, à sa volonté passionnée, de restaurer, parmi les peuples, la foi dans le Dieu unique, le groupement des premiers disciples familiaux, le retour à La Mecque où s'élevait, autour de la pierre noire, le temple du patriarche, l'incompréhension opposée d'abord aux nouvelles doctrines, l'Hégire, la fuite vers Yatreb qui reçoit le nom de Médine (ville du Prophète), les Sourates tombant de la bouche inspirée et qui formeront plus tard *le Livre*, le Koran ; enfin, les grandes traditions bibliques et évangéliques évoquées par le verset 167 du chapitre IV : « O vous, qui avez reçu les Écritures, ne passez pas les bornes de la foi ;

1. Voir l'étude plus approfondie de la Mer Rouge et des populations riveraines dans mon étude : *les Grands Chemins du Monde ;* et surtout le magnifique ouvrage de M. A. Kammerer : *la Mer Rouge, l'Abyssinie ; l'Arabie depuis l'antiquité* (2 vol. in-4°, Le Caire, 1929 et suiv.).

2. Nous renvoyons à l'ouvrage de madame Jeanne Aubert pour tout ce qui concerne spécialement *le Serment du Prophète* (Geuthner, in-8°, 1938, p. 32).

ne dites de Dieu que la vérité. Jésus est le fils de Marie, l'envoyé du Très-Haut et son Verbe. Il l'a fait descendre dans Marie ; il est son souffle. »

Et, soudainement, en un élan solennel, les paroles qui viennent d'être retrouvées, après des siècles, dans le secret où elles étaient gardées : *le Serment du Prophète.*

Le Serment du Prophète, tel qu'on nous le présente pour la première fois aujourd'hui, serait la pensée profonde du prédestiné sur les relations qui doivent être celles des musulmans avec les chrétiens. Le texte, longtemps ignoré, a été invoqué récemment par les moines du mont Sinaï, dans les termes suivants, attestant son origine et affirmant son authenticité parmi tant d'autres versions et légendes qui ont couru : « Cet acte est écrit par le gendre du Prophète, Ibn-Ebi-Talib et signé par le Prophète lui-même, ainsi que par ses disciples présents à sa rédaction. L'original portait cette annotation de la main de l'écrivain : « Ce serment est écrit par Ali-Ibn-Ebi-Talib, les premiers jours du Moharran, deux ans après l'Hégire. Il n'en existe que trois exemplaires : l'un dans la maison du « sultan », dans son coffre jusqu'à présent ; les deux autres dans les mains des moines, l'un au monastère « del Tour », l'autre dans la montagne « Enachroum ». Ils portent le cachet, c'est-à-dire le sceau du Prophète qui en ordonne l'exécution. La copie a été faite sur l'original avec l'aide de Dieu. »

La présence de ce manuscrit dans le monastère « del Tour » s'explique par le fait que les moines l'ont conservé, tel qu'il leur avait été remis, pour la défense de leurs privilèges. Il a été exhibé récemment pour ce motif par le patriarche Porphyrios III, archevêque et supérieur du mont Sinaï.

Il est incontestable, en tout cas, que l'idée qui s'y trouve exprimée correspond exactement aux enseignements du Koran, cités tout à l'heure et qui établissent, dès l'origine, une volonté d'harmonie, de paix et de secours mutuel telle que je la voyais régnant encore à Constantinople, au moment où j'essayais de pénétrer les secrets de la politique musulmane à l'égard de la chrétienté.

Restons-en, pour le moment, à l'étude de la théorie et de la doctrine.

Le Serment du Prophète, tel qu'il se serait conservé en Égypte, vient d'être publié en arabe par madame Aubert, qui a vécu sur les bords du Nil et sait la langue, d'après une copie qui paraît avoir appartenu à un officier de Kléber.

Ce qui est d'une importance capitale, en dehors de la magnifique leçon de fraternité humaine qui s'en dégage, c'est la portée de son inspiration sur l'avenir de la civilisation et sur la confiance mutuelle qui doit régner entre les peuples unis en Dieu par une croyance de même inspiration monothéiste et morale.

Citons seulement ces passages :

Nouvelle aux Chrétiens du monde entier. « J'écris selon l'ordre de Dieu en prenant cet engagement.

» En quelque lieu que soient les Chrétiens, ils y furent placés par la volonté de Dieu. Et telle est cette suprême volonté qu'il ne peut se produire au monde d'acte contre Dieu. Si les Chrétiens sont, c'est que Dieu l'a voulu ; c'est donc lui qui les recommande à nos cœurs.

. . . . . .

» En s'attachant à la loi du prophète, en exerçant leurs pieux devoirs, tous croyants et tous Musulmans suivront l'engagement que j'ai pris pour moi, pour ceux de ma religion et sous ma responsabilité, de garder le serment qui est la promesse de Dieu à toutes les créatures.

» Il ne faudra humilier ni évêque dans son évêché ni prêtre dans son église ni Chrétien dans son christianisme ni ascète dans son cloître ni apôtre dans ses déplacements. On n'ôtera ni pierres ni objets des chapelles chrétiennes pour les porter en mosquée ou en habitation musulmane.

. . . . . .

» Si un Musulman est prié par un Chrétien, il doit répondre à son appel, l'aider avec délicatesse dans la charité, abjurer le péril par un conseil efficace entre lui et son adversaire, soit en le faisant jouir d'un avantage soit en le tirant simplement d'affaire.

. . . . . .

» Je me porte garant que l'on ôtera des Chrétiens tout le mal, et que la plus bienveillante attention sera sur eux. »

Il se « *porte garant* », telle est la parole, tel est le *Serment du prophète !*

N'ai-je pas vu personnellement, à Constantinople et dans tous les pays musulmans que j'ai visités, — que j'ai même administrés, comme la Tunisie, le respect mutuel des églises, des mosquées, des mœurs, la participation des enfants aux mêmes écoles, la foi en ce Dieu, « l'Unique et l'Inconnaissable »? Telle est la loi acceptée au-dessus des passions d'orgueil, d'envie, de rapacité.

Cette loi, la France l'a toujours respectée et la respecte partout. Qui donc, parmi les Français, songe à persécuter les hommes pour cause de race ou de religion? Nous croyons à l'immortalité de l'âme -- de toutes les âmes.

Mais, alors, comment expliquer des faits historiques, comme les Croisades, les conflits séculaires et sanglants, les injures mutuelles, « chiens de chrétiens », « païens » et le reste!

Ce serait tout un cours d'histoire à refaire, car les polémiques durent plus longtemps et parfois sont plus enragées que les conflits eux-mêmes.

Il y a eu des guerres, de longues guerres, c'est vrai; il y a eu, dans tous les temps, des inimitiés de peuple à peuple, il y a eu des ennemis que la violence verbale qualifiait d'« héréditaires ».

Voyez la France et l'Angleterre pendant de longs siècles.

Mais qui donc entretient ces querelles doctrinales et implacables? Qui répète ces qualificatifs injurieux? Qui donc rouvre ou irrite les blessures alors qu'elles tendent à se fermer? Et qui donc le fait par une répétition constante et pénétrante des polémiques injustes et scandaleuses? La paresse des historiens superficiels, le pédantisme affirmatif de certains professeurs fiers de leur science ignorante, « pontifes solennels », et rien d'autre!

Revenons, par exemple, à la querelle franco-anglaise : comment expliquer qu'il ait fallu cinq cents ans et une amitié spontanée se réintroduisant d'elle-même entre les deux peuples, pour qu'il nous ait été donné d'entendre la déclaration admirable du cardinal anglais Bourne, telle qu'il la prononça dans la cathédrale de Rouen en montant à l'autel pour dire

l'office, alors qu'il était légat du pape, aux cérémonies de Jeanne d'Arc. Soudain, il se retourne et s'écrie : « En vérité, je ne puis attendre et me taire, car cette pensée m'étouffe : « Français ! Vous honorez votre sainte Jeanne d'Arc et vous » avez raison, car elle vous a rendu votre terre et votre indé- » pendance. Mais nous, Anglais, nous devons l'honorer aussi, » car elle nous a renvoyés dans notre île. Que faisions-nous sur » votre continent ? En nous forçant à retourner chez nous, » votre Jeanne nous a rendus à notre propre destinée, la mer ; » ainsi, par elle, nous avons gagné, nous, notre grandeur et » nos libertés ! »

Magnifiques clartés sur les desseins de la Providence ! Conseil sublime sur l'accord qui doit régner entre les diverses parties de l'humanité par la suppression des prétendues inimitiés « héréditaires ».

De même entre Chrétiens et Musulmans, certaines erreurs du passé n'engagent en rien l'avenir : les caprices des dictatures, les ambitions des politiques, les excès des fanatiques n'ont qu'un temps. Et par quelles belles et longues périodes de pacification ne sont-elles pas remplacées ?

Il y a eu les invasions musulmanes et les croisades. Oui ! Mais est-ce qu'il n'y a pas eu les beaux temps de Charlemagne et de Haroun Al Raschid ? N'avons-nous pas joui, depuis des siècles, de la paix des « Capitulations », conclues entre François Ier et son allié, le sultan Soliman ?

La France, n'a-t-elle pas pris l'engagement de respecter et de défendre l'intégrité de l'Empire ottoman ? Le protectorat catholique n'a-t-il pas été accordé dans les pays musulmans et pratiqué sur toute la planète comme un magnifique instrument de civilisation ? Bonaparte, Champollion, Lesseps n'ont-ils pas été, chacun selon son rôle, de grands initiateurs dans les pays musulmans ? La guerre de Crimée, la politique, de la France de 1880 à 1900 n'ont-elles pas scellé d'heureux et sages accords ? Il faudrait tout un livre, encore une fois, pour

établir le véritable sens de l'Histoire ; surtout si la science occidentale acquérait une connaissance plus approfondie des historiens arabes.

Car, pour juger avec équité, il faudrait déterminer, d'une façon plus précise, les façons d'agir différentes, à l'égard de la chrétienté, des sectateurs d'Omar ou Sunnites, vrais héritiers de Mahomet, et celles des Schyites, qui s'écartèrent parfois de ses leçons : les premiers sont, pour la plupart, favorables aux bons rapports avec les Chrétiens, les autres plutôt portés en sens contraire, ces différences dans les relations extérieures ayant souvent leurs causes dans les dissentiments intérieurs ; c'est ce que nous voyons encore, même chez nous, même de notre temps.

L'auteur de l'*Histoire de la Première Croisade* écrivait en 1859 : Aujourd'hui, l'empire ottoman, l'Égypte, les États barbaresques sont occupés par les sectateurs d'Omar. La Perse, l'Inde, les provinces entre le Tigre et l'Euphrate, la Syrie (les Druses) et l'Arabie septentrionale (les Wahabites) reconnaissent, en tout ou en partie, les doctrines d'Ali. Quand Jérusalem se trouvait, en 1098, sous la domination du calife fatimite d'Égypte, les Chrétiens étaient fréquemment revêtus de fonctions publiques, notamment de la perception des impôts ; les enfants de Mahomet ne craignaient pas de leur ouvrir leur bourse et de leur prêter de l'argent. A Bagdad, les savants de l'Occident étaient fort recherchés par les califes Abbassides, etc. [1]

Nous n'en finirions pas si nous prétendions évoquer le tableau de cette histoire aux deux faces, *bifrons*.

En Afrique, les rites et les mœurs arabes furent, en général, favorables à l'accord entre Chrétiens et Musulmans. La Tunisie, autour de la magnifique mosquée de Kairouan, représenta éminemment cet esprit d'harmonie et de tolérance mutuelles. Sa population n'oublia jamais les enseignements du prophète.

Et, du côté chrétien, des hommes comme Bugeaud, Cavaignac, Roustan, Lyautey se sont tenus fidèlement à ces belles traditions nées de la charité chrétienne.

1. J. F. A. Peyre. *Histoire de la Première Croisade*, tome I, p. 38, note 1.

Nous voici arrivés aux jours actuels, et j'ai bien le droit de dire quelque chose de mes efforts personnels, inspirés par le grand souvenir de mon maître, Jules Ferry, illustre fondateur de l'Empire colonial français. De même qu'à Constantinople, j'avais mis sur un bon pied les relations de la France avec l'empire ottoman, appréhendant de voir le sultan Abd-Ul-Hamid délaisser la vieille amitié ottomane pour la France et se rapprocher de l'Allemagne — on sait assez quelles furent les conséquences, sur les Dardanelles, en 1914, de la faute commise quand la France eut, avant la guerre, abandonné cette politique —, de même, en Afrique, j'ai été dirigé toujours par la ferme volonté de maintenir et de développer la politique d'entente qui assurait notre repos et notre grandeur dans la Méditerranée. C'est la loi que je m'étais faite et qui nous assura le port de Bizerte, devenu aussitôt l'attache solide de notre chaîne navale en face de Toulon.

Depuis, comme écrivain et historien, j'affirmais avec insistance cette doctrine d'union, notamment dans des articles consacrés à *l'Islam*, articles parus en 1903 et qui ont été recueillis dans mon livre, *La Paix Latine*, ce qui voulait dire *la Paix méditerranéenne*.

Visant le protectorat tunisien, j'écrivais : « Il existe une terre qui, sans échapper, au point de vue religieux, à La Mecque et au passé asiatique, voit naître un esprit nouveau dans la jurisprudence, dans l'administration, dans les mœurs, une terre, en un mot, qui peut servir d'exemple, et c'est la Tunisie. Ayant vu Carthage et Rome, Byzance et les Maures, saint Louis et Charles-Quint, elle fut jadis la terre de la lutte ; *elle devient la terre de la conciliation*. Les deux religions, les deux civilisations se touchent ici et se pénètrent, les points de contact, qui existent entre elles par leurs origines, s'affirment, les divergences s'atténuent en un désir mutuel de jouir en commun d'un sol fécond et d'un ciel clément. La mosquée de Kairouan a bâti ses arcades sur les fûts intacts des colonnes romaines ; le cardinal Lavigerie a planté sa

cathédrale au front de cette colline de Byrsa où Tanit fut adorée. Un vaste mélange d'histoire se fait sur cette terre sous l'égide tolérante et humaine de la France. Qui sait? Peut-être ces magnifiques destinées, qui remontent au plus lointain passé, revivront-elles au cours du siècle qui commence et empliront-elles l'avenir? »

Et j'eus la joie, au cours d'un échange de vues qui s'engagea, à ce sujet, avec l'intellectualité musulmane, de voir cette même cause reprise avec des arguments koraniques par l'un des écrivains les plus qualifiés pour représenter l'esprit arabe, Ahmed Middat Effendi. Il écrivait, en me répondant : « Nul partisan d'une renaissance islamique n'a jamais imaginé, soit en Égypte soit ailleurs, de fomenter un soulèvement contre les Européens ou contre les nations voisines du pays musulman. Je ne crois pas que M. Hanotaux ait de sérieux motifs de craindre nos appels religieux, ainsi que je l'ai démontré. Je puis l'assurer que les intérêts des indigènes musulmans pourront facilement faire bon ménage avec les intérêts français... Il sera on ne peut plus facile d'établir entre tous la bonne harmonie, s'il plaît à Dieu [1]. »

N'est-ce pas, d'un côté comme de l'autre, l'esprit même du *Serment du Prophète*. Comme je l'avais prévu, l'œuvre du XXe siècle a été de faire pénétrer ces admirables harmonies au fond des cœurs. Une grande union planétaire domine de plus en plus les misérables querelles du passé et elle domine aussi, dans le présent, les persécutions visant les races et les religions. Un grand exemple est donné, un grand progrès est accompli par la sagesse française; tout pour une seule et pacifique humanité!

P. S. — Les paroles qui ont été échangées au Congrès national eucharistique tenu à Alger en mai dernier entre l'illustre cardinal, archevêque de Paris, légat du pape, et les autorités musulmanes, sont décisives : elles confirment

1. *La Paix Latine*, 1903, p. 126 et suiv.

l'aperçu d'histoire et la volonté de pacification que je viens d'exposer en me reportant au *Serment du Prophète.*

Le cardinal Verdier a dit, s'adressant au grand mufti d'Alger, Hadj-Moussa : « Nous sommes tous des enfants du même Dieu. Je connais l'esprit très religieux qui vous anime. Je sais que vous aidez à conserver les valeurs spirituelles vers lesquelles tous se tournent aujourd'hui. Je dirai au Gouvernement français que votre présence atteste le loyalisme parfait de la population algérienne; que nous formons une même famille et que nous sommes tous les enfants d'une même patrie ».

Et le grand mufti a répondu : « Nous vous sommes profondément reconnaissants, monsieur le légat, car vous nous apportez le symbole de l'union des races, des classes, des religions. »

Et le journal musulman, *le Rappel*, exprimant l'opinion de la population entière, s'est exprimé ainsi : « En vous saluant, Éminence, dans un journal créé par des Musulmans pour rassembler et unir, *nous ne faisons qu'obéir aux admirables enseignements de notre Livre* qui nous ordonne d'aimer Jésus, fils de Marie, au même titre que Mahomet... Ce n'est pas seulement comme Musulmans et comme frères en Jésus que nous nous inclinons devant vous, c'est également comme Français. A ce titre, permettez-nous aussi de vous dire que nous sommes fiers d'appartenir à une nation qui n'a jamais élargi les limites de son territoire que pour élargir celles de la pensée et du cœur humain ».

Paroles solennelles et inspirées de Dieu ! Qu'elles soient gravées de part et d'autre dans nos cœurs ! Elles confirment et elles appliquent, en nos temps où de si graves problèmes sont posés, la leçon dictée aux hommes de foi et de bonne foi par la parole du Christ et l'enseignement du Prophète.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie Française.

LA SITUATION EN EXTRÊME-ORIENT

La Chine est un pays de montagnes bien que nous nous la figurions tout autre. En effet, depuis les temps quasi légendaires de Marco Polo, nos contacts avec elle, après avoir été d'abord limités à certains ports du sud, ont été étendus à Pékin et à Changhaï. Pour les Européens du XIXe siècle, la Chine était le pays du lœss jaune du Nord et des grandes vallées, dont la plus importante était celle du Yang-tsé. De tout temps, les voies fluviales ont été les vraies routes de la Chine, mais bien qu'on ne puisse exagérer leur importance, il est toujours resté de vastes territoires dont la configuration rend l'accès difficile. La superficie de la Chine est, pour le moins, aux trois quarts montagneuse, surtout vers l'Ouest. Dès ses origines, ses montagnes ont isolé la Chine, sauf sur sa frontière du Nord, exposée, même à travers le désert, à des attaques de barbares. Contre ces hordes, le premier empereur fit élever au IIe siècle avant notre ère la Grande Muraille, parachevant ainsi l'isolement de son pays.

Aucune étendue de territoire de telles dimensions n'est, par voie de terre, d'accès aussi difficile et à ce fait, sans doute, les Chinois doivent leur forte civilisation particulière, éclose bien avant le deuxième millénaire avant notre ère

dans le Nord-Est du pays, civilisation due probablement au choc de deux cultures, l'une septentrionale, l'autre venue du Sud.

Les Japonais occupent actuellement toutes les côtes de la Chine. Ils ne peuvent ou ils ne pourront que très lentement et très difficilement parvenir à soumettre l'intérieur du pays et, ainsi, de vastes territoires leur échappent. Mais l'immense Chine, restée nationaliste, étouffe, car ses voies de communications sont trop peu nombreuses et le deviennent journellement encore davantage.

Jusqu'à ces derniers temps, il n'y avait que cinq routes praticables. En premier lieu venaient les trois routes par l'Indochine française :

1° Le chemin de fer de Langson à Lungchow et la route de Lungchow à Nanning, sur le You-kiang.

2° La nouvelle route de Trung-khanh-phu jusqu'à Poseh, également sur le You-kiang, mais plus à l'ouest et au nord que celle de Lungchow à Nanning.

3° Le chemin de fer du Yunnan, partant de Hanoï et ayant K'unming, dans le Yunnan, pour terminus.

Ensuite viennent la nouvelle route de Birmanie aboutissant à K'unming et « la route rouge » de Novosibirsk, sur le Transsibérien, à travers le désert et les steppes, par Ouroumchi et la Grande Muraille, à Lanchow.

Au kilomètre 82,700, la voie ferrée du Yunnan franchit une large vallée, la vallée étouffante et malsaine du bas Nam-ti, sur un pont « en dentelles », long de cent trente-six mètres, dont le tablier est supporté par des chevalets métalliques reliés deux à deux pour former piles. Le vendredi 2 février 1940, à deux heures et demie de l'après-midi, le train omnibus mixte de Hanoï à K'unming sortait du tunnel pour s'en-

gager sur le pont. Vingt-sept avions japonais survolaient déjà la ligne et guettaient le convoi. Dès qu'il apparut sur le pont, ils laissèrent tomber des quantités de bombes. L'ouvrage fut en partie détruit et le train durement touché. Il y eut plus de cent morts et de très nombreux blessés. Un peu plus loin, près de la station de Wan-T'ang, les avions détruisirent la voie sur plus de cent mètres, puis retournèrent à leurs bases, survolant tranquillement le territoire français du Tonkin. Le 17 février et de nouveau le 18 février (dans la région de Mong-tseu) l'aviation de la marine japonaise attaquait la ligne du Yunnan. Pendant l'attaque du 18 un pont et une partie de la voie ferrée ont été détruits.

Pour le moment du moins, ce chemin de fer, la seule voie d'accès par train en Chine, est hors d'usage, et la ligne semble très menacée à l'avenir par le fait que les Japonais ont avancé assez loin dans l'intérieur de la Chine, même au delà de Nanning, dans le Kouang-Si occidental.

Les Japonais débarquèrent à Pakhoi, sur le golfe du Tonkin, au mois de novembre 1939. En occupant cette ville, ils s'emparaient du dernier port chinois resté libre. Pakhoi se trouve entre la presqu'île de Kou-Chou-Wan et Moncay, sur la frontière tonkinoise, dont le port chinois n'est distant que d'une centaine de kilomètres. De Pakhoi, les Japonais poursuivirent leur avance sur Nanning, situé sur le You-kiang, et qui est un nœud de routes et de communications important. La ville a été, paraît-il, prise et reprise, mais on a de la peine à suivre les événements dans les dépêches et les rapports contradictoires des deux parties en présence. Les dernières nouvelles du côté chinois affirment que la poussée japonaise est brisée dans le Kouang-Si. Les Chinois semblent opérer au sud de Wouming, en s'efforçant de dégager les routes venant de l'Indochine. Dans leur avance rapide dans la province de Kouang-Si, les Japonais laissaient leurs lignes de communications pour ainsi dire sans protection. Après leur défaite à Pingyang dans la première quinzaine de février, ils incendiaient Nanning avant de l'évacuer. On ne sait encore si les Japonais se retirent vers la côte, mais il se peut que les Chinois aient rétabli certaines lignes de communications avec l'Indochine. Pour le moment, au moins, il paraîtrait que

les Nippons ont coupé la nouvelle ligne de chemin de fer qui relie Langson au Tonkin par la Porte de Chine, à Lungchow. Par cette voie passait une bonne partie des marchandises destinées aux Chinois. En mars 1939, j'ai visité toute cette région et, à ce moment-là, le trafic par camions était considérable. J'en ai compté jusqu'à soixante-dix dans une seule journée. Au delà de la frontière, en territoire chinois, des milliers de fourmis humaines creusaient la terre rouge pour la nouvelle ligne.

Les Japonais menacent également, s'ils ne l'ont pas encore coupée, la nouvelle route qui relie Poseh, sur le You-kiang, à Trung-khanh-phu et à la deuxième région militaire du Tonkin. Cette route, du côté chinois, passe à travers une région jusqu'ici presque inconnue et quand je l'ai traversée, il y a dix mois, les indigènes — qui ne sont pas des Chinois, mais des Thôs, des Man et des Miaos — regardèrent les hommes blancs avec effroi.

A travers les montagnes de cet autre Far-West, les Chinois arrivent toutefois à exporter à dos de coolie des marchandises de valeur : lingots d'étain, de plomb, de wolfram, d'antimoine, anis et huile d'abrasin, mais les quantités ne suffisent pas à assurer à la Chine les devises qui lui sont indispensables pour ses achats à l'étranger et dont le Gouvernement chinois a terriblement besoin, bien que sa monnaie ait été soutenue par l'Angleterre et l'Amérique.

La route de Birmanie, toujours ouverte au moins une partie de l'année — car elle est inutilisable pendant les fortes pluies d'été — servait surtout aux transports des marchandises d'origine britannique ; celles-ci sont, naturellement, moins nombreuses depuis la guerre d'Europe. De toutes façons, cette voie ne sert et ne servira qu'à la condition que K'unming, la capitale du Yunnan, soit et reste toujours entre les mains des Chinois, mais la ville, bien qu'exposée aux attaques aériennes, ne semble pas autrement menacée pour l'instant.

Reste « la route rouge ». C'est par cette voie que les Chinois ont reçu jusqu'ici le plus important de leurs fournitures en armes et en munitions, et celles-ci n'étaient pas toutes d'origine russe, car les Allemands n'avaient pas cessé, jusqu'à ces derniers temps, d'en expédier à travers la Russie, en dépit du pacte antikomintern. La route est longue. Les marchandises voyagent par chemin de fer jusqu'à une station du Transsibérien, là, elles sont transportées dans des camions qui traversent les steppes pendant quinze jours pour arriver à Lanchow, dans le Kan-Sou.

Vers le début du mois de février, des unités mécanisées japonaises ont envahi la province de Ninghsia, la partie la plus occidentale de la Mongolie intérieure ; leur objectif était double : couper la « route rouge » à travers le Gobi et étendre le théâtre éventuel d'un conflit possible avec les Soviets, en occupant de grandes étendues de territoire dans la Mongolie intérieure et dans le Turkestan chinois. Les Japonais semblent ne rencontrer qu'une résistance insignifiante dans leur poussée vers l'ouest.

4

Depuis quelque temps déjà Russes et Japonais désiraient se mettre d'accord sur certaines questions en suspens. Il semble que les Russes ont fait les premières démarches et comme, immédiatement après l'accord germano-russe, les militaires japonais subirent un échec politique momentané, le Gouvernement de Tokio s'empressa d'accepter les propositions russes pour la réunion d'une conférence. Une Commission mixte se réunit à Tchita, en Sibérie. Plusieurs autres questions devaient être également étudiées par les délégués : pêcheries des îles Kouriles, paiement de la dernière tranche due pour le rachat par les Japonais du chemin de fer de l'Est-Chinois, etc...

Sur ces entrefaites survint la guerre en Finlande ; les Japonais se ravisèrent et les séances de la Commission furent suspendues : en principe, elles doivent être reprises au cours de l'été. Les Japonais, d'ici là, pourront remettre la question à

l'étude ; en attendant, ils avancent pour couper les communications des Russes avec Tchiang-Kai-Chek, car il est de toute évidence que la Russie ne cessera pas ses fournitures à la Chine avant d'avoir conclu un arrangement général satisfaisant avec le Japon, en dépit de tout ce qui sera déclaré et publié à ce sujet. En effet, cette aide au Gouvernement de Tchoungking est la meilleure monnaie d'échange que possède Staline dans ses tractations avec les Nippons. Les Japonais craignent pourtant que, même si les Russes s'engagent à ne plus rien envoyer à la Chine nationaliste, celle-ci n'en reçoive malgré tout quelque secours. Les communications à travers l'Asie centrale sont, de par leur nature, difficiles à vérifier de loin, d'où la nécessité, pour les Nippons, de les contrôler par des forces armées. En s'efforçant de couper les routes au Sud et au Nord, ils espèrent venir à bout de la résistance chinoise ou du moins l'affaiblir à tel point que, si la situation internationale de la Russie changeait, le Japon puisse être en état d'en profiter.

Les Japonais aiment à dire qu'ils ont « appris à ne jamais prendre au sérieux ce que disent les Russes ». Aujourd'hui comme toujours, ils sont très exactement renseignés sur les affaires de Russie. Ils savent que les avances que leur ont faites les Russes rendent Anglais, Français et même Américains plus conciliants à leur égard.

La campagne de Finlande et même les conditions dans lesquelles les Russes ont procédé à l'occupation de la Pologne ayant démontré clairement que l'armée russe ne valait que par sa masse, les Japonais, qui le soupçonnaient depuis longtemps, en ont tiré les déductions utiles. Leur politique reste fondamentalement beaucoup plus antirusse qu'antichinoise. Ils détestent les Russes, non seulement en tant qu'Européens, mais en tant que barbares et ils les méprisent comme souverainement incompétents. La présence des Russes sur le littoral de la mer du Japon est une menace continuelle pour les Nippons. Ceux-ci, avant la Conférence navale de Washington, avaient été forcés de se retirer de la province maritime russe d'où ils espéraient écarter pour toujours les Russes. Peu de temps après cette évacuation forcée de Vladivostok, les Japonais se retournaient vers la Chine et lui imposaient le programme des vingt et un points.

En s'attaquant, il y a deux ans, à la Chine plutôt qu'à la Russie et en attendant qu'une guerre européenne affaiblisse et isole l'U.R.S.S., les Japonais se sont montrés bons juges de la situation.

La Russie possède néanmoins une excellente tradition diplomatique — il faut songer qu'en dépit de nombreuses défaites militaires, la Russie des tsars a bluffé pendant des générations en cachant sa faiblesse réelle — et cette tradition, reprise par les Bolcheviks, est certes en grande partie servie par les conditions climatériques et géographiques de la grande Russie : le pays reste impossible à occuper ou même à vaincre, dans l'acception normale de ce mot. Tout ceci ne veut pas dire pourtant qu'il ne pourra subir aucune amputation, tant à l'Ouest qu'à l'Est.

En théorie, du moins, les ambitions japonaises visent tous les territoires jusqu'au lac Baïkal. En cas de guerre, les Soviets ne chercheraient probablement pas à se maintenir en Sibérie orientale. De Khabarovsk à Vladivostok, toute la ligne de chemin de fer et, partant, le contrôle du pays est à la merci d'une attaque japonaise venant de la frontière du Mandchoukouo. Il est vrai que les Soviets ont beaucoup fait en Sibérie. Le chemin de fer de l'Amour a été doublé. Le Transsibérien l'a été également d'Omsk à Vladivostok. De grandes villes ont surgi du sol, telles que Magadan, Sovietskaya, Gavan et Komsomolsk. Partout, à Khabarovsk et ailleurs, se trouvent des hauts fourneaux, des aciéries, des forges et des centrales électriques. Il est vrai que tout cela est bien vulnérable et, sans nul doute, comme tout ce qui est russe, cela marche beaucoup mieux en théorie qu'en réalité.

Lénine disait : « Tournons-nous vers l'Asie, nous viendrons à bout de l'Occident par l'Orient. » Les Russes ont un programme de longue haleine à exécuter en Sibérie et ils savent que ce pays, du moins de l'Oural au lac Baïkal, est presque intangible. Ceci dit, nous pouvons faire bon marché des histoires extravagantes concernant d'autres plans qu'auraient

les Russes en Asie, c'est-à-dire à l'égard de l'Inde ou autres pays. Même les plus sensées de ces histoires ne tiennent que bien faiblement compte des conditions géographiques et des faibles qualités d'organisateurs que possèdent les Russes et c'est se montrer bien crédule que de croire que les Allemands arriveront à changer dans un délai rapide toute la vie des Moscovites et à bouleverser toutes leurs habitudes avec l'aide de quelques techniciens. Dans toute leur histoire, les Russes ont souvent été battus au dedans et presque toujours au dehors de leur pays, sauf quand ils ont fait campagne contre des tribus sauvages de l'Asie centrale...

Que les Russes, les Allemands et même les Japonais soient actifs dans les pays du Moyen Orient, personne n'en a jamais douté, mais de là à parler de conquête militaire, il y a un grand pas à franchir. Les Soviets savent assez bien que leurs propres frontières, ainsi que leurs puits de pétrole du Caucase, sont des plus exposés et, selon les derniers rapports, il se confirme que les Russes et les Allemands se préparent à constituer des lignes de défense au Caucase et ailleurs.

Les Allemands et les Japonais, toujours bien informés des affaires de Russie, se connaissent peut-être moins bien mutuellement. Les Japonais, ou du moins quelques Japonais, semblent avoir été réellement étonnés de la collusion germano-russe, bien que la première phase au moins de cette collusion n'ait pas beaucoup incommodé le Japon. Celui-ci commencerait, par contre, à en subir les inconvénients si Allemands et Russes se mettaient d'accord pour organiser une guerre en Extrême-Orient.

Un observateur anglais particulièrement perspicace, M. Kiernan, a ainsi défini la politique de son pays à l'égard de la Chine, politique dont nous constatons les résultats aujourd'hui : « L'apathie montrée par le Foreign Office pour les affaires chinoises en général est aussi inexplicable que malencontreuse. Le Japon, il est vrai, a bien servi notre cause en chassant les Russes de Mandchourie, mais le résul-

tat, tout compte fait, aura été de donner l'Extrême-Orient au Japon. »

Les événements actuels ne sont pas faits pour renverser la situation en Extrême-Orient.

En dépit de l'affreuse pauvreté des masses, la Chine est un immense monde non industrialisé qui offre des marchés illimités. Les Allemands le savent bien qui ne se sont jamais désintéressés des affaires chinoises. Les Japonais, de leur côté, ne songent pas, en réalité, à conquérir toute la Chine et à la transformer en une autre Mandchourie, mais ils sont décidés à l'organiser et à empêcher autant que possible les Européens de participer à cette organisation. Même si une grande partie de la Chine leur échappe pour toujours ou pour longtemps, les Japonais se préparent un formidable empire aux fondations économiques assez solides et doué d'un potentiel insoupçonné aujourd'hui. Nous ne sommes pas seulement menacés de la perte de nos capitaux et de nos intérêts en Extrême-Orient, nous risquons de voir nos marchés plus que jamais inondés de marchandises à vil prix. Pendant combien de temps les Blancs pourront-ils lutter contre la concurrence des produits japonais ou sino-japonais offerts à des prix dérisoires? Les prix de revient japonais sont si bas que, quand on en parle, on semble discuter des choses d'un autre monde. Pour ne donner qu'un exemple : l'ouvrier japonais qui fabrique les piles et les torches électriques touche un salaire de 65 francs par mois. Les torches peuvent être vendues en Angleterre, au marchand de gros, un quart de penny (18 centimes) pièce. L'ouvrier britannique touche, pour sa journée de travail, autant que le Japonais pour tout un mois et l'ampoule seule de la torche coûte au fabricant anglais autant que le prix de toute la lampe japonaise vendue en Grande-Bretagne.

Les Anglais ne peuvent pas songer à rompre économiquement avec le Japon, car si l'Inde ne faisait pas de commerce avec les Japonais, toute la vie économique indoue serait bouleversée. Les Japonais sont en train, non seulement de drainer la substance vive de la Chine par leur politique monétaire, mais la concurrence japonaise, n'ayant plus à craindre celle de la Chine, gagne chaque jour de nouveaux marchés

au dehors. Tout ceci ne veut pas dire que la situation économique du Japon soit satisfaisante — les budgets ordinaires et extraordinaires pour l'année en cours s'élèvent à dix milliards de yen — mais il est indéniable que les Nippons sont en train d'étrangler la Chine. Le marchand chinois d'outre-mer, contraint par des associations patriotes de ne pas vendre de produits japonais, voit ses affaires décliner au profit des marchands hindous ou japonais qui, partout de l'Inde à l'Australie, stockent et vendent, eux, les marchandises nipponnes.

La Mandchourie, lors de l'annexion japonaise, était à peine peuplée et ses richesses étaient peu connues. Ceux des Japonais qui comptaient trouver en Chine un grenier inépuisable et un marché fabuleux pour leurs produits ne se rendaient peut-être pas compte de l'immense effort qui serait nécessaire pour mettre en valeur ce vaste territoire.

Si l'on compare la Mandchourie de 1925 avec le Mandchoukouo d'aujourd'hui, on est forcé d'admirer le remarquable effort japonais. Partout circulent des trains propres et bon marché. La capitale Hsing-king a poussé comme un champignon. Des milliers de kilomètres d'excellentes routes sillonnent le pays, le réseau ferroviaire a été fortement développé. Le reboisement des collines et des montagnes dénudées a commencé. De deux millions, le cheptel ovin est monté à plus de vingt-cinq millions. Les plantations de coton fournissent déjà tout le coton brut nécessaire aux usines d'Osaka. Les Japonais exploitent les mines de cuivre de Tian-Pao-Shao, celles du minerai de fer à Bensi-Khon et les gisements de manganèse à Hun-Tsé-Yan. Plus de soixante Sociétés de distribution d'électricité fonctionnent déjà...

Des centaines de millions de yen ont été dépensés pour doter le pays d'hôpitaux, de dispensaires et d'écoles. Dairen et Moukden sont devenues des cités modernes, avec des jardins-cités et des routes d'asphalte. Avec ses nouveaux docks, ses hangars, ses quais et ses grues électriques immenses, Dairen est équipé comme un des plus grands ports européens.

Il y a, naturellement, le revers de la médaille, le monopole des grands trusts, tels Mitsubishi, Mitsui et les autres, l'in-

succès des tentatives d'immigration japonaise, le commerce de stupéfiants, la misère des masses...

Dans la partie de la Chine occupée par les Japonais, pourtant, la situation ne peut se comparer à celle du Mandchoukouo. L'immense effort qu'exige la guerre empêche les Japonais de faire autre chose. Pourraient-ils au reste mener à bien en Chine un programme analogue à celui de la Mandchourie, sans faire appel à la collaboration financière étrangère ?

La situation en Chine, tant dans la partie occupée que dans la partie restée au pouvoir du Gouvernement nationaliste, est proprement tragique. Les pertes en vies humaines dues, directement ou indirectement, à l'invasion japonaise peuvent — pour les premiers dix-huit mois seulement de la guerre — se chiffrer entre *vingt et vingt-cinq millions*. Dans les six mois à venir, la Chine risque de perdre autant d'hommes, sinon davantage, car l'immense pays est menacé à la fois d'une famine atroce et d'inondations désastreuses.

Dans la partie du pays occupée par les Japonais, les terres ne sont, pour ainsi dire, plus cultivées et la superficie ensemencée dans la Chine restée libre est loin de suffire aux besoins normaux de la population, auxquels il faut ajouter ceux d'une armée de deux millions et demi de soldats et d'une masse d'émigrés et de réfugiés dont le nombre est estimé à soixante millions. Le blocus japonais s'avère de plus en plus efficace et l'importation du riz et autres comestibles devient extrêmement hasardeuse.

Le système de digues et de canalisations établi au cours de longs siècles et essentiel à un pays déboisé tombe en ruines, et si, comme il est probable, de fortes pluies accompagnent les dégels du printemps, les perspectives d'inondations sont effroyables.

Le paludisme et le choléra commencent à faire des ravages et la province du Yunnan est déjà en proie à une épidémie de malaria.

Un fait, pourtant, ressort clairement de tout ceci : ou bien l'étranger qui a laissé prendre sa place par les Japonais est en

mesure d'arrêter l'opération nipponne et d'en neutraliser les effets, ou il n'en a ni le dcsir ni les moyens. Dans le premier cas, il faut qu'il se hâte ; dans le second, il faut qu'il trouve moyen de s'arranger au plus vite avec les Nippons, car la situation ne se rétablira pas d'elle-même. Il est de toute évidence que la situation intérieure du Japon est loin d'être satisfaisante, mais les Japonais ne sont pas du tout épuisés et les événements de ces derniers mois les ont remplis d'espoir.

Un des résultats de ces événements est que la situation en Extrême-Orient est de plus en plus dominée par les relations entre les États-Unis et le Japon. Les relations anglo et franco-japonaises étant devenues, par suite de la guerre européenne, de moindre importance pour le moment, les Américains — et en ceci leur position est unique — n'ont nullement besoin de faire un déploiement de force armée, car la situation stratégique du Japon reste très forte. La marine japonaise, intacte, est la maîtresse incontestée des mers autour de ses îles. Elle ne pourrait être menacée que par la flotte soviétique qui a sa base à Vladivostok et dans les ports avoisinants, mais la force de la marine rouge, si elle en possède une, doit résider presque exclusivement dans ses sous-marins, dont le nombre varierait entre soixante et cent cinquante-huit, selon les différents renseignements.

Si la flotte de guerre des États-Unis vient au second rang en tonnage, elle n'est que la cinquième si l'on considère l'âge des bateaux. Actuellement, les chiffres sont : 979 605 tonnes de bâtiments modernes et 290 840 tonnes de bateaux déclassés, plus 487 860 tonnes en construction. Or, malgré le programme de constructions qui est activement poussé, il se produira pour l'année en cours une nouvelle perte de 22 000 tonnes, par suite du déclassement de 68 000 tonnes et un accroissement dû à de nouvelles constructions, de 46 000 tonnes seulement. La Chambre des Représentants est saisie actuellement d'un projet de loi demandant pour la marine de guerre d'énormes crédits mais, en tout état de cause, la réalisation d'un grand programme naval ne peut se faire que très lentement.

Actuellement, donc, la flotte des États-Unis n'est que médiocrement supérieure à la marine japonaise ou, si l'on considère leurs tâches respectives, la marine japonaise est redoutable et surtout très forte en sous-marins et en contre-torpilleurs.

4

Depuis l'année 1911, les échanges commerciaux entre l'Amérique et le Japon étaient, jusqu'à l'expiration du traité de commerce, le 25 janvier 1940 à minuit, réglés par l'accord de Washington qui assurait à chacune des parties contractantes le bénéfice de la clause de la nation la plus favorisée. Le traité stipulait, en outre, qu'aucune restriction aux importations ou aux exportations ne pourrait être appliquée à un produit quelconque d'une des parties si elle ne l'était également aux exportations ou aux importations de tous les autres pays, de sorte que tout embargo sur du matériel de guerre d'origine américaine destiné au Japon pourrait être légalement empêché.

L'attitude de l'Amérique à l'égard du Japon a été particulièrement ferme pendant ces derniers mois et, il y a seulement quelques semaines, l'ambassadeur des États-Unis à Tokio a protesté énergiquement contre l'attaque japonaise de la ligne de chemin de fer du Yunnan, en soulignant que cette voie ferrée était la seule route que pouvaient emprunter les fonctionnaires américains à Tchoung-King quand ils avaient à se rendre à l'extérieur de la Chine, et en ajoutant que le chemin de fer du Yunnan transportait une bonne partie des envois américains vers la Chine. Le ministre des Affaires étrangères, M. Arita, a déclaré, il y a un mois, que le Japon était prêt à tout arrangement équitable pour les affaires en litige entre son pays et les États-Unis, mais ces affaires sont au nombre déjà de plus de deux cents.

En réalité, le point de vue du Gouvernement de Washington n'a pas varié depuis 1932, date à laquelle la Mandchourie était envahie par les Nippons. Ce point de vue peut se résumer ainsi : politique dite de la « porte ouverte », non-reconnaissance des conquêtes ou annexions japonaises et maintien intégral des droits américains en Extrême-Orient.

Le résultat de cette fermeté ne se fait pas attendre. L'Amérique, plus encore que la Grande-Bretagne, est maintenant visée par les attaques oratoires du Japon, tant au Parlement que dans le pays. Ce changement d'attitude de la part des Nippons est dû à la fois à la dénonciation du traité de commerce par les Américains, à l'adhésion ouvertement proclamée par les États-Unis au Pacte des Neuf Puissances et surtout aux négociations poursuivies par le Gouvernement de Tchiang-Kai-Chek pour obtenir un emprunt américain.

Le premier ministre, l'amiral Yonai, le ministre des Affaires étrangères, M. Arita, et le ministre de la Marine, l'amiral Yoshida, ne cessent de déclarer à la Diète qu'ils sont à même de faire face à n'importe quelle éventualité, mais ils se taisent sur les moyens qu'ils comptent employer et l'opinion publique est très nerveuse. Le Gouvernement impérial espère pouvoir juguler les manifestations antiaméricaines, car Washington peut d'un trait de plume tuer le commerce américano-japonais qui est absolument nécessaire non seulement au maintien de l'économie japonaise déjà compromise, mais aussi à la stabilité de la trésorerie indispensable pour poursuivre la guerre en Chine. Au mois de janvier dernier, le Japon a envoyé aux États-Unis pour 37.680.000 dollars sur un total importé par l'Amérique de 367.413.000 dollars d'or métal.

Les gouvernements faibles qui se sont succédé depuis quelque temps au Japon ne peuvent rien, pourtant, contre la volonté de l'armée dont les éléments les plus avancés, actuellement très puissants, sont incapables de comprendre les données d'une situation économique et financière.

Les Américains peuvent, à n'importe quel moment, mettre l'embargo sur l'exportation des armes et de tout matériel servant à fabriquer des armes et, qui plus est, frapper les marchandises japonaises à leur entrée aux États-Unis d'une surtaxe de 45 p. 100. Or, les exportations de soies japonaises vers l'Amérique constituent toujours la base de l'économie nipponne.

Le fait que les Japonais ont laissé s'écouler les six mois de préavis entre la dénonciation et l'expiration du traité japono-américain n'est pas seulement imputable à la diplomatie

orientale et à la guerre européenne — dont les répercussions possibles ne cessent d'être étudiées au Japon — mais également à l'imminence des élections présidentielles aux États-Unis, dont le résultat pourrait avoir une influence très grande sur les relations entre les deux pays.

En dépit de la tension actuelle entre Washington et Tokio, les Américains, résolument anticommunistes, verraient d'un bon œil un arrangement en Chine, grâce auquel les intérêts des Blancs seraient sauvegardés, tout en faisant une large part aux revendications japonaises. La sympathie des masses américaines pour la Chine, qui reste considérable, risque d'être quelque peu noyée sous la vague toujours montante de la haine contre la Russie des Soviets.

Donc, dans cet état de choses, le Japon est relativement favorisé. Les États-Unis ne désirent rien de moins au monde qu'une dégringolade économique du Japon. Le volume d'échanges entre les deux pays est tellement considérable qu'il joue son rôle même dans la vie économique américaine. Les États-Unis, en somme, désirent imposer aux Japonais le respect de leurs droits et de leur pavillon, mais ils ne désirent point voir s'affaiblir l'ennemi de la Russie en Orient.

Il est possible et même probable que les Chinois et les Japonais trouvent bientôt un compromis, qui permettra aux uns et aux autres de « sauver la face », car les deux peuples ont, au moins, un sentiment commun : le mépris et la haine des Européens et des Américains.

M. Ouang-Ching-Ouei, l'ex-vice-président du Kouomintang, s'est mis d'accord avec les Japonais qui l'ont reconnu comme président d'un nouveau gouvernement central qu'ils ont établi. Il reste à savoir si cet homme politique habile, mais jusqu'ici assez malchanceux, est de taille de mener à bien sa tâche.

Les termes de l'accord entre Tokio et le nouveau président n'ont pas été officiellement publiés, mais ils sont probablement à peu près les suivants : le nouveau Gouvernement chinois reconnaîtra le protectorat japonais sur le Mandchou-

kouo et la Mongolie intérieure. Le Japon aura le droit de main tenir des garnisons dans toutes les grandes villes de Chine. Des conseillers japonais seront nommés auprès de toutes les administrations, tant gouvernementales que municipales. Les chemins de fer et les communications fluviales et le réseau routier seront sous le contrôle militaire japonais. Des droits spéciaux seront réservés aux Japonais à Amoy et dans l'île de Hainan. Le nouveau Gouvernement chinois signera un pacte antikomintern (c'est-à-dire antirusse) avec le Japon. L'extraterritorialité sera abolie et les étrangers de toutes nationalités expulsés de Chine. Nous pouvons être sûrs qu'il y aura aussi des clauses financières, par lesquelles la mainmise nippone sur les sources de la richesse chinoise sera renforcée.[1]

*

En résumé, les Japonais attendent, pour le moment du moins, de savoir quelles seront les positions prises pour l'élection présidentielle aux États-Unis, afin de voir s'il y aurait lieu d'espérer une modification de l'attitude américaine, la seule à peu près qui les intéresse actuellement. Ils attendent aussi le résultat de la guerre en Chine, car ils ne désespèrent pas de bloquer complètement ce pays et se demandent si, en admettant que cette opération de blocus devienne effective, le Gouvernement nationaliste de Tchiang-Kai-Chek ne sera pas forcé de se démettre. Enfin, les Japonais observent attentivement le développement de la guerre européenne, avec l'espoir qu'elle pourra les servir dans leur lutte latente contre la Russie.

ALAN HOUGHTON BRODRICK

1. Vers la fin du mois de février le général Heisuke Yanagawa directeur de la puissante commission pour les affaires de Chin , déclara devant le comité du budget de la chambre des représentants que la guerre de Chine serait considérée comme terminée quand l'une des trois conditions suivantes serait réalisée :

1° Le gouvernement de Tchoungking fera des offres de paix acceptables au Japon.

2° Ledit gouvernement se dissoudra ou fusionnera avec le nouveau gouvernement central de Ouang-Ching-Ouei.

3° Le gouvernement de Tchoungking *se déclarera prêt à collaborer avec celui* de Ouang-Ching-Ouei.

La troisième clause est très intéressante car elle équivaut à une offre d'armistice prévoyant la division de la Chine en deux sphères administratives, l'une indépendante et l'autre « autonome » sous la protection japonaise. On ne saurait exagérer l'importance de l'attitude ainsi révélée.

UN ANGLO-FRANÇAIS, GEORGES DU MAURIER

Il existe des êtres privilégiés dont la destinée semble être d'animer la torpeur, dissiper la morosité, créer des courants d'entrain et de sympathie. Ils produisent, sur les pauvres pèlerins que sont la plupart de leurs semblables, l'effet tonifiant d'une allègre musique. Et ils sont si séduisants qu'on ne songe pas à les jalouser.

Georges du Maurier (1834-1896) fut un brillant spécimen de cette heureuse race. Dessinateur, illustrateur, collaborateur de *Punch*, romancier, prince de la bohème, père de famille, homme du monde et à la mode, il fut tout cela, avec une égale réussite. Nul plus que lui ne mérita la vieille épithète d'enfant gâté du public. Le succès lui vint tout de suite et lui resta fidèle. Il était de ces aimables compagnons dont on dit qu'ils ont un genre à eux, inimitable et dont la personnalité importe autant que le talent.

Cette harmonie, entre son temps et lui, donne une singulière valeur aux croquis de la vie mondaine qu'il fit paraître dans *Punch* pendant trente ans. C'est dans le portrait qu'il fit d'elle que la société londonienne se reconnaissait avec le plus d'amusement et de satisfaction. Il n'en est donc pas, dans ses limites, de plus révélateur.

D'autre part, du Maurier a un titre particulier à notre attention. Son nom, si difficile à prononcer pour des bouches britanniques, appartient à notre pays. Il était en effet Français d'origine et d'éducation. Il prend place dans la longue

suite des Anglo-Français qui ont jeté des ponts spirituels sur la Manche. Et dans son cas il ne s'agit pas seulement de l'assimilation d'une culture étrangère. Il a vraiment possédé une âme double, une âme d'exilé. Cette nostalgie, dont lui-même ne soupçonnait peut-être pas l'étendue, eut dans sa vie une expression tardive et d'une vivacité étrange. Par là son caractère échappe à la banalité qu'engendre la réussite facile et son charme reçoit un élément pathétique qui lui eût manqué.

◆ ◆

Sa vie nous est très bien connue. Il a abondamment parlé de lui-même, comme nous allons le voir. Ses contemporains ont laissé sur lui d'assez nombreux souvenirs. Sa petite-fille, Daphné du Maurier, romancière de grand talent, a publié, récemment, une chronique de la famille du Maurier qui a obtenu un vif succès. Elle avait, auparavant, écrit une vie de son père, sir Gerald du Maurier, le plus jeune des cinq enfants de Georges, qui fut un acteur célèbre et délicieux. Cette vie contient de précieux renseignements sur la vie familiale des du Maurier. Un des gendres de Georges vient également de lui consacrer un volume. Le renouveau de curiosité et de sympathie qui se manifeste ainsi ne sera probablement pas le dernier. Et ce n'est pas seulement le grand dessinateur qui exerce cet attrait sur le public. Sa famille, elle aussi, fascine par sa vitalité, la singularité de ses aventures et de ses dons.

Les Busson du Maurier sont des gentilshommes de l'Anjou ou du Maine. Un des leurs fut, dit-on, ambassadeur de Louis XIV en Hollande. A la fin du XVIIIe siècle, Robert Mathurin du Maurier, grand-père de Georges, exerçait en Anjou la profession de gentilhomme verrier. Il émigra en Angleterre pendant la révolution, y eut un fils, Mathurin, et revint, croit-on, en France vers 1816.

La même année — et par le même bateau, raconte Daphné du Maurier, peut-être plus romancière ici qu'historiographe — débarquait en France une savoureuse aventurière, Mary Ann Clarke. D'abord paysanne, comme lady Hamilton, puis

vendeuse de poisson à Londres, elle passa promptement à la galanterie tumultueuse et canaille et séduisit un des frères du prince régent, le duc d'York. Ce gros rougeaud voluptueux, après l'avoir fort bien entretenue, se lassa d'elle et s'engagea à lui servir une honnête pension moyennant son départ d'Angleterre. Mary Ann s'installa donc à Paris avec ses deux enfants, George et Ellen — dans la naissance desquels le duc d'York n'avait d'ailleurs joué aucun rôle. Ce furent, chacun dans son genre, d'excellentes créatures. George devint officier et fit sur le tard un mariage d'amour. Ellen, jeune personne posée et froide, perpétuellement scandalisée par les incartades maternelles, fut une élève diligente au pensionnat pour jeunes demoiselles de madame Ponsard, 8, rue Neuve-Saint-Étienne.

Cependant, les Busson du Maurier se débattaient à Paris dans une demi-misère. Le roi leur avait, en 1816, accordé une minuscule pension. Deux fils se séparèrent de la famille et allèrent chercher fortune, l'un à Hambourg, l'autre à Londres, sans d'ailleurs la trouver. Les parents disparurent à leur tour. Mathurin resta seul avec une sœur, Louise. C'était un protecteur décevant. Beau garçon, aux yeux d'un bleu pâle chimérique, il fut de bonne heure en proie à la merveilleuse folie des inventions. Des mécanismes géniaux, des visions qui bouleversaient les routines de la science, des lancements de mirifiques sociétés ne cessaient d'éblouir son cerveau. Malheureusement, les traites tirées sur l'avenir restent le plus souvent impayées. Aussi sa sœur se vit obligée de donner des leçons au pensionnat de madame Ponsard.

Elle y devint l'amie de son élève, Ellen Clarke, qui, par elle, fit la connaissance de Mathurin du Maurier et l'épousa. Les mensualités du duc d'York arrivèrent ainsi fort à point pour donner quelque substance aux rêves du jeune marié. Un des traits les plus singuliers de la destinée de celui-ci est que la Providence lui avait donné un moyen agréable et sûr de faire fortune sous la forme d'une magnifique voix de théâtre dont son fils devait en partie hériter. Mais les traditions de famille lui interdisaient de monter sur les planches. Comment, d'ailleurs, le décider à renoncer aux ivresses de son laboratoire? Il ne chanta donc jamais que pour son propre plaisir et

celui de ses trois enfants, accompagné par sa femme qui touchait de la harpe avec un certain agrément.

L'aîné de ces enfants fut Georges qui naquit en 1834. L'année suivante la famille partit pour Londres où le lancement d'une invention réclamait la présence de M. du Maurier.

Cependant, l'honnête et vaillante Louise, demeurée à son pensionnat, subissait une cruelle épreuve. Les hâbleries inconsidérées de son frère avaient fait croire à un certain Wallace, chevalier d'industrie d'origine britannique, que la famille du Maurier allait retrouver sa splendeur d'antan et que Louise, en particulier, était richement dotée sur la cassette royale. Wallace fit aussitôt une cour assidue à la pauvre fille qui l'aima éperdument. Mais le jour même du mariage, en 1830, découvrant la vérité, il abandonna sa femme qui ne le revit plus jamais.

Dans sa détresse Louise conservait un appui. Une tendre amitié l'unissait à une de ses anciennes élèves, Eugénie de Saint-Just. Celle-ci épousa le duc de Palmella, ministre de Portugal à Bruxelles, devint une grande dame très fortunée et offrit un asile à sa chère Louise. Sa générosité ne se borna pas là. Mathurin, sans cesse en quête de commanditaires ou de protecteurs — il en trouvait d'ailleurs toujours — réussit à se faire inviter lui aussi à participer aux splendeurs de cette existence ducale. Il trouva même moyen de figurer à titre officiel à la légation de Portugal et de se faire octroyer des décorations. Mais sa tendance au parasitisme était heureusement corrigée par l'inconstance de ses desseins. Après un séjour à Boulogne, où son extraodinaire belle-mère s'était fixée, il décida de s'établir à Paris et y demeura, en effet, plusieurs années.

C'est alors, entre 1842 et 1847, que Georges du Maurier, enfant, se pénétra pour toute sa vie du plaisir français de vivre. La France lui donna les années les plus longues, les mieux pétries de rêve, de sentiment, de magie ; celles dont se nourrit toute notre vie affective et qui émergent intactes dans nos souvenirs quand toutes les autres s'effritent. Ainsi, des deux pays qui devaient se partager son cœur, la France avait dès le début, pris la meilleure part.

Ces belles années, il les a décrites dans *Peter Ibbetson* (1892),

le premier des trois romans qu'il écrivit coup sur coup, au bord de la vieillesse.

La première partie décrit la vie délicieuse du petit Peter Ibbetson à Auteuil. Peter Ibbetson c'est Georges du Maurier lui-même et ces jolies pages, frémissantes de sincérité et de nostalgie, ne sont que des mémoires où seuls les noms propres ont été imaginés.

Le quartier tout rural qu'habitaient alors les du Maurier, à l'angle de la rue de Passy et de la rue de la Pompe, est décrit avec l'exactitude minutieuse qui fut un des caractères essentiels de l'art de Georges. Il était fait de boutiques charmantes où causaient longuement les ménagères ; de longs murs de jardins coiffés de tombantes verdures ; de maisons de campagne au vieux toit ardoisé percé de lucarnes, mystérieuses au bout de longues avenues ; de chemins serpentant vers les solitudes immenses du bois ou de Saint-Cloud. Le petit Peter vivait à partir du printemps dans un délice parfumé. La sensation de sa première brouette faisait encore frémir à soixante ans le romancier qui vivait en lui. Il avait la permission de passer du jardin paternel dans un parc mitoyen plus vaste, où il errait à sa fantaisie :

Solitude ravissante, paradis terrifiant, fait de fourrés épais, de falaises crayeuses sans grands dangers, d'anciennes carrières abandonnées, de sombres cavernes, de prairies au gazon épais, de mares aux roseaux touffus, de champs de navets, de forêts de pins, de charmilles, d'avenues de marronniers, de vallées humides plantées de noyers et d'aubépines et obscures, même à midi, l'été ; de régions montagneuses désolées, balayées par le vent, d'où le regard s'étendait au loin.

La plus merveilleuse des merveilles du pays était la mare d'Auteuil, aujourd'hui médiocre ornement d'un champ de course, alors jouant un rôle palpitant dans les mystères de la forêt.

La nuit, dans la tiédeur de mon lit, je songeais parfois à l'aspect solennel qu'elle avait quand je l'avais quittée au crépuscule. Je me la représentais telle qu'elle devait être, profonde, froide, immobile sous les étoiles, dans les sous-bois épais, avec une vie étrange qui frémissait sous sa surface morte... Lorsque, bien plus tard, près des froides grenouilles de Clerkenwell, j'éprouvais le désir passionné de revoir « les beaux lieux de mon enfance », c'était la mare d'Auteuil qui m'attirait le plus. Fouler, une fois encore, sa berge herbue tachetée de soleil, regarder la multitude joyeuse des têtards, la rainette piquer une tête comme un petit homme, le rat d'eau nager vers son trou parmi les racines du saule, la sangsue serpenter sous les tiges des nénuphars, quelle volupté !

C'est vers la mare d'Auteuil que les Ibbetson — ou, plus exactement, les du Maurier et leurs amis — dirigeaient le plus souvent leurs promenades. Le plus pittoresque de ces amis était un glorieux débris de la Grande Armée, le major Duquesnois, récemment compromis dans l'échauffourée de Boulogne et indulgemment laissé prisonnier sur parole dans une maison de famille. Les enfants l'adoraient. Il était magnifique avec :

Sa grande moustache grise, sa cravate de soie noire, son linge immaculé, sa longue redingote verte aux basques très évasées, son élégant ruban rouge à la boutonnière.

Les Seraskier étaient plus liés encore que le major Duquesnois avec les Ibbetson. M. Seraskier était un patriote hongrois exilé de sa patrie et adonné à la science. C'était un homme grand, maigre et grave ; une sorte de prophète bienveillant. Sa femme était une Irlandaise aux cheveux noirs, aux yeux bleus, d'une fascinante beauté. Leur fille, Mimsey, est la plus charmante des êtres idéalisés par du Maurier et il serait navrant que Daphné du Maurier ait raison quand elle affirme que c'est le seul qui ait été entièrement imaginé.

Elle n'était pas jolie, cette pauvre petite Mimsey, avec ses cheveux courts, son teint jaune, ses joues creuses, son teint épais. Volontiers silencieuse et suçant son pouce elle devait, en outre, s'aliter constamment en raison de la délicatesse de sa santé. Elle et Peter Ibbetson n'en étaient pas moins inséparables. C'étaient des enfants extraordinaires, capables de broder interminablement en deux langues sur les mystères du jardin et les histoires du major Duquesnois tournant autour de la fée Tarapatapoum et du prince Charmant. Ils avaient même inventé un merveilleux idiome, ne servant qu'à eux seuls et qui s'appelait, suivant le cas, « frankingle » ou « inglefranke ».

Rien n'égalait pour eux la joie d'aller en bande, avec les grandes personnes, à la mare d'Auteuil ou à Saint-Cloud. Jamais les histoires de Waterloo racontées par le major ne paraissaient aussi magnifiques.

Nous revenions dans la nuit parfumée, à la lueur des vers luisants. Les grenouilles coassaient là-bas dans la mare. De temps en temps, un daim effrayé traversait de ses bonds rapides notre sentier, d'un fourré à l'autre.

Médor, affolé, réveillait les échos des nouvelles fortifications de Paris en cours de construction... Mon père chantait des tyroliennes ou de ravissantes romances de Boieldieu, d'Hérold, de Grétry... ou bien nous entonnions joyeusement en chœur : *Marie trempe ton pain.*

Peter savourait avec une volupté étrange les froufrous crépusculaires de la robe de la belle madame Seraskier. Et comme Mimsey était vite fatiguée, il la portait sur son dos. Elle l'avait surnommé Gogo et déclarait que nul ne la portait aussi bien. Il la sentait tressaillir devant la pâleur des bouleaux, car elle se rappelait le roi des Aulnes. Mais elle se rassurait promptement en songeant à la protection de la bonne fée Tarapatapoum. « Elle a toutes les intelligences de la tête et du cœur », déclarait sentencieusement le major.

Et quelles belles fins de soirée passées à rôtir des châtaignes auprès de Mimsey devant le feu de bois de la salle d'étude, avant l'allumage des bougies, tandis que Thérèse, la bonne, mettait le couvert pour le thé !

Dans le salon, à l'étage au-dessus, ma mère jouait de la harpe. Et cela durait jusqu'à ce que la dernière traînée rouge eût disparu du ciel humide de l'ouest, derrière les sommets ondulants des arbres ; jusqu'à ce que, les rideaux tirés, la lumière et le thé eussent fait leur apparition.

En 1847, M. du Maurier transporta à Londres le siège de sa turbulente activité. Sa femme et ses enfants demeurèrent à Paris et s'installèrent rue du Bac. Georges et son cadet, Giggy, furent mis en pension chez M. Froussart, dont l'établissement se trouvait au rond-point de la nouvelle avenue de Saint-Cloud, c'est-à-dire au croisement actuel de l'avenue Malakoff et de l'avenue du Maréchal-Foch.

Cette pension Froussart est décrite dans le dernier roman de du Maurier, *The Martian* (1897), paru après sa mort. Le héros du livre, Barty, est de nouveau une incarnation de l'auteur, plus exacte encore, paraît-il, que Peter Ibbetson et le récit de ses années de collège, fait par un témoin, sont un amusant document sur la vie scolaire à la fin du règne de Louis-Philippe.

Cette vie nous est dépeinte sous des couleurs enchanteresses. Les examens ne dressaient autour d'elle que de faibles terreurs. On pouvait à loisir dévorer au fond de son pupitre Fenimore Cooper et Walter Scott. Et, les jours de sortie,

les vagabondages sur le boulevard, longue série d'enchantements, avaient une variété et une couleur qu'il nous est difficile d'imaginer. Cela commençait, l'été, par un bain à l'établissement Deligny. Puis, du boulevard du Crime à la Madeleine, on admirait le géant espagnol, señor Joaquim Eliezegui, la belle esclave circassienne, Katidjah, qui vendait la fameuse galette du Gymnase et vers laquelle les jeunes collégiens jetaient des regards ardents, les chanteurs ambulants, les diseurs de bonne aventure. On prenait une glace au café Mulhouse. Et quand venait l'heure de réintégrer la pension on sautait dans une « accélérée » qui partait pour Passy toutes les dix minutes et correspondait avec une « constantine ».

Voici qu'éclate la révolution de février. Ce jour-là un vent chaud et humide soufflait avec violence.

Il ne pleuvait pas, mais toute la journée on vit passer rapidement les nuages au ciel et les arbres, s'efforçant de se plier en deux, jonchaient de débris notre terrain de jeux. Assis sur le parapet de la terrasse... nous regardions vers Paris, unis par la conscience d'un commun danger, comme des animaux surpris par une inondation. Mon Dieu ! le plaisir seul de ce souvenir me coupe la respiration.

Un soir, nous dûmes coucher sur le plancher de crainte de recevoir des balles perdues et ce fut une joie terrible, inoubliable. Je faillis ne pas dormir. En glissant la tête hors des fenêtres, au crépuscule, nous voyions de grands incendies, trois ou quatre à la fois. C'étaient les maisons de campagne des richards qui flambaient. Et, toute la journée, le crépitement de la fusillade lointaine, ainsi que le grondement affaibli du canon, du côté de Montmartre et de Montfaucon, nous tinrent sur le qui-vive.

Juin 1848 fut naturellement plus dramatique encore.

Nous rentrions chez nous, sans nous presser, par une délicieuse et calme soirée d'été. Autour de nous, mais à bonne distance, fusils et canons allaient leur train. Des femmes faisaient de la charpie en bavardant devant les portes des boutiques et des loges de concierge. Un piquet de soldats, au coin de chaque rue, nous tâtait avant de nous laisser passer pour s'assurer que nous ne portions pas de cartouches sur nous. Tout cela était passionnant. L'odeur de la poudre flottait subtilement en l'air et il n'y en a pas de plus prenante... Les jours suivants, lorsqu'eut pris fin le long crépitement des fusils, nous entendîmes de temps à autre, des feux de peloton provenant d'un champ derrière l'église de Saint-Vincent-de-Paul. Nous savions qu'à chaque décharge une douzaine de pauvres diables d'insurgés, pris sur le fait, tombaient mourants dans une flaque de sang.

Quant à Barty, c'est-à-dire du Maurier, voici quel était son aspect à cette époque.

Un petit animal humain plein de vie, de fougue, d'insouciance ; toujours en parfaite santé, exubérant, affamé de bonnes choses à manger, d'amusements, de folies. Il ressemblait à un écureuil, un jeune chien, un petit chat.

Ayant sans doute trop fait l'écureuil, le jeune chien et le petit chat, le jeune du Maurier se fit coller à son bachot et aucune profession en France ne s'offrait à lui. D'autre part, son père, qui semblait traverser à Londres une période un peu plus favorable, avait conçu le bizarre projet de faire de Georges un chimiste-expert en Angleterre. Celui-ci se résigna à aller à Londres entreprendre de nouvelles études. Mais ce fut un déchirement pour lui lorsqu'il lui fallut abandonner son Paris bien-aimé.

Toutefois, sa rupture avec la France ne devait pas être tout de suite définitive. Après avoir consciencieusement suivi un cours de chimie à l'Université de Londres, et vainement attendu les clients dans le beau laboratoire que son père lui avait installé, il obtint de ce dernier la permission d'obéir à la vocation artistique devenue en lui peu à peu irrésistible. La vieille Mary Ann Clark venait de mourir à Boulogne et la pension du duc d'York — défunt, lui aussi — avait été transférée à madame du Maurier. La famille était désormais à l'abri du besoin. Giggy s'engagea dans l'armée française — où il allait faire une médiocre carrière de sous-officier — et Georges devint, en 1856, élève à l'atelier du peintre Gleyre, rue Notre-Dame-des-Champs. La même année, M. du Maurier mourut. La tante Louise, qui avait perdu sa brillante protectrice, la duchesse de Palmella, s'était retirée dans un couvent de Versailles. Madame du Maurier et sa fille Isobel — plus tard, épouse du critique littéraire Clément Scott — firent ménage avec Georges.

En 1857, ce dernier décida d'aller étudier la peinture à Anvers. Au cours des deux années qu'il y passa, il faillit être victime du pire malheur susceptible d'atteindre un peintre : la perte de la vue. Un spécialiste de Dusseldorf réussit à préserver son œil droit dont il put se servir jusqu'à sa mort. Mais, désormais, l'exercice et le caractère de son art se trouvèrent strictement déterminés par la transformation de sa vision. Il dut se confiner presque exclusivement dans le dessin et la gravure sur lesquels pouvait le mieux se concentrer sa minutie de myope et de borgne. Cette minutie s'accordait du reste avec une disposition à l'exactitude qui représentait sa part d'héritage dans les dons scientifiques de son père.

Ses nombreuses illustrations de livres, ses caricatures, ses gravures si régulièrement et patiemment exécutées, valent par leur soin du détail, le fini de leur composition autant que par l'admirable connaissance qu'elles révèlent des ressources du noir et du blanc.

En 1860, il s'établit définitivement à Londres et, à partir de ce moment, sa carrière, jusque-là hasardeuse, s'orienta promptement vers le succès et le bonheur. Il ne tarda pas, en effet, à faire un excellent mariage et, dès 1864, devint collaborateur régulier à *Punch*.

Cet illustre hebdomadaire, encore aujourd'hui bien vivant, entrait à cette époque dans une période particulièrement brillante. Dirigé par sir Francis Burnand il représentait une académie officieuse de l'humour britannique où siégeaient ensemble écrivains et artistes. Ses dîners hebdomadaires, qui formaient un conseil de rédaction, étaient une institution célèbre du monde artistique et littéraire.

La chance de du Maurier fut de pouvoir, dès son début, faire sienne une rubrique d'une inépuisable richesse : la vie mondaine. Sa bonne éducation, la séduction de sa personne, son esprit, sa gaîté le destinaient à briller dans les salons. Et ses succès en ce genre lui étaient d'autant plus agréables qu'il avait un vif sentiment de son infirmité. Il devint bientôt un homme à la mode et portraitiste sans rival des milieux qui l'avaient adopté.

◆ ◆

Son tableau de la société a des limites étroites qui ne dépassent pas les salons du grand monde ou de la bonne bourgeoisie. Ce sont à peu près celles où se cantonnait son grand prédécesseur Thackeray auquel il avait voué un culte et dont il fut l'illustrateur. Les petites gens, les pauvres gens, les gens vulgaires, tous ceux que nous englobons aujourd'hui dans ce terme affreux : les masses, n'y figurent pas. Le principe victorien qu'il faut ignorer le mal qu'on ne peut empêcher est appliqué ici dans toute sa rigueur. Et la satire de du Maurier n'est pas seulement exclusive ; elle est aussi indulgente. Il était naturellement sans venin et la rosserie moderne lui eût

fait horreur. Il se rendait compte en outre de la nécessité de ne pas choquer un public duquel dépendait son gagne-pain et dont les susceptibilités faisaient alors la loi. Les femmes, en particulier, dont il sait pourtant avec tant de malice découvrir les petites roueries ou faiblesses, bénéficient de chevaleresques ménagements. Il ne peut se résoudre à leur infliger la laideur, tout au moins tant qu'elles sont jeunes. Il leur donne à toutes un type semblable de perfection classique, détendu, il est vrai, par la suavité du sourire, l'élan ingénu du regard. Ses jeunes filles sont ainsi les exemples les plus conventionnels de la beauté anglaise sans pourtant cesser d'être vivantes et nuancées. Il lui faut l'excuse de l'âge pour qu'il se résigne à busquer le nez de ses duchesses ou alourdir les formes de ses matrones.

La société qu'il nous montre est homogène, fortement organisée et hiérarchisée, nettement découpée en castes qui se pénètrent sans s'abolir. Elle est forte, optimiste, consciente de son importance parce qu'elle est très riche et comme posée au sommet de l'activité économique d'une vaste partie du monde. La grande affaire de ses membres, qui n'ont encore qu'un rayon d'activité et de déplacement à nos yeux incroyablement limité, est de se rencontrer à des bals, des dîners, des concerts, des théâtres de salon, des chasses au renard, des réceptions de toute espèce. Ils sont toujours groupés et leurs préoccupations nous apparaissent d'une inconcevable et touchante niaiserie. Les jeunes filles, en robe longue et gantées songent à leur mariage vers lequel la vie mondaine paraît principalement orientée. La grande affaire des jeunes gens est de danser, d'échapper aux filets des mères, de flâner dans les fauteuils de club, d'acquérir une réputation d'homme élégant, même si la ligne de leur pantalon doit leur interdire de mettre un passe dans leur poche et les oblige ainsi à rentrer chez eux de bonne heure. C'est à peine si les jeux de plein air font de loin en loin une pâle apparition.

Les matches de cricket à Lord's sont déjà une importante fonction mondaine, mais ils ne sont guère que cela. Les promenades en bateau sur la Tamise procurent surtout des occasions de flirt sur d'élégants coussins. Le tennis a une certaine vogue, mais il s'agit d'un tennis joué en robes longues dont la

seule hardiesse consiste dans la légèreté du tissu et des volants.

Dans cette foire aux vanités où dominent la convention, l'artifice, le conformisme, les variétés psychologiques et sociales se ramènent à quelques types sommaires. Du Maurier ne cherche pas sur ce point à sortir des sentiers battus. Il accepte les marionnettes consacrées par l'usage. Sa troupe contient l'imbécile prétentieux, sir Pompey Bedell ; le nouveau riche, sir Gorgius Midas ; la racoleuse de célébrités, Mrs Lyon-Hunter ; le snob reniflant l'atmosphère des grands : Todeson. La plus célèbre, la plus originale de ses personnages est la charmante Mrs Ponsonby de Tomkins. Placée par sa naissance et sa fortune à la limite de la bourgeoisie et du grand monde, elle déploie des trésors d'astuce et de persévérance pour se pousser dans la sphère bienheureuse où les duchesses vont sans dire. Son mari, au physique ingrat et qui n'a ni sa finesse ni son endurance, la suit docilement mais avec peine. C'est ainsi qu'il ne comprend pas pourquoi, lors du passage dans un salon d'une altesse royale très myope, sa femme, que personne ne songe à présenter, pousse son pied en avant. « C'est exprès, explique-t-elle à voix basse. S'il me marche sur le pied, il faudra bien qu'il s'excuse, et alors... Laissez-moi faire, grand sot que vous êtes ! » Pendant un concert mondain, au cours duquel se fait entendre le célèbre ténor, signor Jenkini, elle enjoint à son mari de s'assurer de la présence de cette étoile à la soirée qu'ils vont prochainement donner.

— Mais, ma chère, observe M. Ponsonby de Tomkins, le cachet du signor Jenkini est de 40 guinées !

— Dites-lui, riposte-t-elle avec la décision d'un grand chef, qu'il rencontrera la duchesse de Stilton et il ne vous prendra rien.

— Mais, ma chère, la duchesse de Stilton ne viendra pas chez des gens comme nous !

— Elle viendra, soyez sans crainte, s'il s'agit d'entendre le signor Jenkini. Faites ce que je vous dis.

Et tout, paraît-il, se passa comme l'avait prévu l'astucieuse Mrs Ponsonby de Tomkins. Quant à la duchesse de Stilton c'est une imposante personnalité dans un monde où l'aristocratie possède une écrasante puissance matérielle et morale. Elle regarde de haut les petits manèges d'une Mrs Ponsonby

de Tomkins. Toutefois, il lui arrive à elle aussi de se faire remettre à sa place. Voici qu'on présente à Sa Grâce Mr Brown, le savant bien connu. Et sa Grâce répond, avec une majestueuse condescendance, qu'elle est ravie de faire la connaissance de Mr Brown. Mais celui-ci, tout en s'inclinant, déclare avec effusion. « Votre Grâce est vraiment trop bonne. Voici la neuvième fois que j'ai l'honneur de lui être présenté au cours de cette année. Mais c'est un honneur auquel j'attache tant de prix que je pense ne pas trop présumer de l'indulgence de Votre Grâce si j'exprime l'espoir d'en être de nouveau gratifié. » Un autre rôle du répertoire qui nous paraît, à nous Français, nouveau et savoureux, est le clergyman, surtout lorsqu'il est le mari d'une femme élégante et jolie. Voici la confidence que fait une épouse de ce genre à une amie.

— Mon mari est curé de Saint-Boniface, mais je ne vais pas à son église.

— Vraiment? Et pourquoi?

— A vous parler franchement, je n'approuve pas le mariage du clergé *(voir le dessin page 277)*.

Un évêque nouvellement promu essaye avec une satisfaction souriante et béate les insignes de sa nouvelle dignité : le chapeau haut de forme à larges bords et à boucle, les guêtres, la redingote-tablier. La famille rassemblée le considère avec des sentiments divers et la petite dernière s'écrie : « Papa, vous paraissez extraordinairement ridicule! »

Les intérêts nouveaux, qui animent de temps à autre les bourdonnements mondains, nous déconcertent par leur puérilité. Il n'est point question de la guerre franco-allemande, des grèves des dockers de Londres, de la mort de Gordon, de la bataille de Majuba. On parle de la mode nouvelle des bulles de savon, des magasins tenus par l'aristocratie, des femmes médecins ou électrices. Il est question aussi d'une esthétique nouvelle qui suscite une ferveur religieuse. Deux jeunes mariés contemplent ardemment un vase qu'on leur a donné et qui se conforme aux canons de M. Whistler ou de M. William Morris. L'un d'eux s'écrie avec élan : « Tâchons d'y conformer notre vie! »

Marquer l'insignifiance de ces préoccupations et passe-temps

mondains, même d'une main légère, ne manque pas d'une certaine cruauté. La moquerie de du Maurier toutefois peut se faire plus positive. Il a ainsi groupé sous deux titres collectifs : *Les choses qu'il vaudrait mieux ne pas avoir dites* et *Les choses que l'on voudrait ne pas avoir dites*, une importante collection des bévues dont la conversation mondaine fournit une mine inépuisable.

— Comme c'est aimable à vous de venir me voir, Mr Pinkerton, dit une énorme dame à un tout petit monsieur.

— Que voulez-vous, Mrs Bounderby, répond gracieusement ce dernier qui aime les citations, la montagne ne voulait pas venir à Mahomet ; alors c'est Mahomet qui est allé à la montagne.

M. Pott, qui se pique d'avoir une courtoisie de chevalier servant, félicite une dame de la façon brillante dont elle a tenu son rôle dans une comédie de salon. Celle-ci minaude.

— Hélas ! vous exagérez. Vous savez bien que, d'après mon rôle, j'aurais dû être jeune et jolie.

— Chère madame, vous êtes la preuve vivante du contraire.

— Au revoir, miss Eleanora, dit à cette dernière un certain Mr Tomlinson.

— Mais vous m'avez déjà fait vos adieux, observe-t-elle.

— Vraiment ? Ah ! on ne saurait abuser des choses agréables.

Rien dans tout cela ne révèle la complexité de la nationalité de du Maurier. La nécessité de s'adapter à un public qui n'avait sur la France que des notions traditionnelles et sommaires lui interdisait de se servir largement de ses souvenirs de jeunesse. Ses croquis de Français sont donc peu nombreux et, sinon faux, du moins assez conventionnels. Par contre, la force de son sentiment paternel et de son bonheur familial se révèlent dans ses scènes enfantines qui sont toutes délicieuses et d'une singulière vérité. La plupart de ses légendes ont été d'ailleurs entendues chez lui, et cela se sent.

Et quelle exactitude, quelle authenticité dans l'aspect extérieur et le décor de cette société londonienne de 1870 à 1890 ! Les toilettes de du Maurier représentent un répertoire complet que ne peut négliger aucun conservateur de musée. Volants, nœuds énormes sur les croupes, drapés

savants, coquillets des capotes à mentonnette, respectables bonnets de dentelle, chaque étape, chaque nuance de la mode est notée, mise en valeur, avec un sens profond de la façon dont le mouvement féminin lui confère sa passagère séduction.

La femme du clergyman : — Mon mari est curé de Saint-Boniface... (*Voir page 275*)

Et ses intérieurs ont, par leur souci du détail, une singulière puissance d'évocation. Globes de gaz, lampadaires à pétrole, plantes vertes, ottomanes à capitons, cloisons vitrées, stores de dentelles, cheminées drapées, rien n'y manque, tout semble avoir été choisi pour notre instruction. Ce monde de du

Maurier est encore tout prêt à s'animer pour nous quand nous feuilletons les albums où le meilleur de son œuvre a été recueilli. Des fragments de valse résonnent dans notre mémoire : *Indiana*, *la Vague*, *la Valse des Roses* qui, sous des noms anglais, firent à Londres comme à Paris tourbillonner les vastes pans des robes à traîne. Les dîners s'animent, les chignons se penchent sur les belles épaules, les éventails battent, un crayon court sur un carnet de bal...

◆ ◆

Ainsi, à ses contemporains, du Maurier apparaissait comme un homme comblé par la destinée. Lui-même reconnaissait volontiers son bonheur et s'épanouissait dans son foyer. Il semblait n'avoir conservé de sa vie française que des chansons, des fragments de poésies, de vieilles scies d'atelier dont il émaillait ses propos ou avec lesquels il se distrayait au cours de son labeur assidu.

Puis soudain, au détour de la soixantaine et tout près de sa fin, il se mit, d'une traite à écrire les trois romans dont nous nous sommes servis pour reconstituer le début de sa vie. Il semble qu'une hallucination l'ait ramené à sa première existence et qu'il ait voulu fixer celle-ci par l'écriture pour la revivre avec plus d'intensité.

Ce qui est plus curieux encore, c'est la persistance du motif qui chante dans ces trois romans et fait d'eux une sorte de mélancolique mélodie. Ce motif, c'est la nécessité de fuir la réalité dans le rêve, en attendant la mort.

Peter Ibbetson, après son enfance parisienne, devient orphelin et est élevé à Londres par un oncle antipathique et sot dont il se sépare. Au cours d'un voyage nostalgique à Paris, à la recherche des vieux sortilèges d'Auteuil, il aperçoit à Saint-Cloud, assise dans la calèche de l'impératrice, une femme d'une merveilleuse beauté qu'on lui dit être une grande dame anglaise, la duchesse de Towers. De retour en Angleterre, il la rencontre de nouveau et cette fois l'éblouissante créature

se fait reconnaître. Elle n'est autre que la petite Mimsey d'autrefois, la pauvre enfant maladive et laide qu'il portait sur son dos en revenant de la mare d'Auteuil. La nature, dans un de ses jeux déconcertants, avait fini par lui donner la beauté de sa mère, madame Seraskier. Hélas ! en dépit de brillantes apparences, la vie a été plus dure encore pour elle que pour son ami Gogo. Elle a épousé un diplomate anglais, devenu duc par la mort d'un cousin et auquel sa bonne fortune a tourné la tête. Il boit, délaisse sa femme, la brutalise et leur unique enfant n'est qu'un pauvre monstre. L'affection enfantine de Peter et de Mimsey devient alors un grand amour, pur et mystique, dans lequel ils se réfugient. Peter découvre que son oncle Ibbetson a fait le malheur de sa mère et le tue au cours d'une violente querelle. Il est arrêté, jugé, condamné à mort. Mais la duchesse de Towers veille sur lui. Elle obtient sa grâce. Et Peter, dans sa prison perpétuelle, développe en lui la faculté de rêver, de libérer pendant son sommeil son corps astral de son enveloppe physique. Il va toutes les nuits retrouver Mimsey, évadée de la même manière de sa propre misère, et ces étranges fugues des deux amants sur un plan extra-terrestre durent jusqu'au moment où la mort les réunit dans une libération définitive.

The Martian part, lui aussi, de la réalité concrète pour passer dans l'au-delà des occultistes. Le jeune Barty, déjà nommé, fils naturel d'un Anglais et d'une Française, possède entre autres dons, la faculté d'entrer en communication avec un esprit tutélaire qui habite la planète Mars. C'est une sœur mystérieuse, reliée à lui par une affection dont la source appartient à une existence antérieure et qui ne cesse de le soutenir dans ses épreuves jusqu'au moment où il est hors de danger.

Trilby, qui commence comme *la Vie de Bohême*, tourne également au fantastique. Née à Paris des amours d'un clergyman irlandais dévoyé et d'une barmaid écossaise de la rue de Paradis-Poissonnière, devenue modèle au quartier latin, Trilby est une sorte de Mimi franco-britannique, plutôt britannique d'ailleurs avec sa grande taille, son teint éblouissant un peu gâté par les taches de rousseur, ses traits sculpturaux, son menton massif, sa forte denture. Elle tombe sous

l'influence d'un juif allemand, Svengali, musicien accompli, qui possède de grands pouvoirs hypnotiques. Tant qu'elle se trouve dominée par son fluide elle est une grande cantatrice et acquiert une réputation mondiale. Mais la source de son génie artistique se tarit brusquement au moment où Svengali s'effondre, terrassé au début d'un concert par une crise cardiaque.

Il s'agit donc toujours d'esquiver la vie, mauvaise ou médiocre. Le refuge se trouve tantôt dans le temps retrouvé, tantôt dans l'hypnose, l'alliance avec les esprits, l'anticipation de notre vie future.

Faut-il considérer ce triple épanchement auquel rien en apparence n'obligeait du Maurier, et auquel il ne demandait certainement pas la célébrité littéraire qu'il en obtînt pourtant, comme la libération d'un de ces refoulements avec lesquels la psychiatrie moderne nous a familiarisés? Cela paraît vraisemblable. Tout s'est passé comme si, aux approches de ce que les occultistes appellent l'heure des passages, alors que nos servitudes corporelles tendent à tomber pour alléger l'âme — et sans que du Maurier lui-même s'en rendît compte — des êtres qui faisaient partie de lui, qu'il croyait morts, et ne l'étaient point, aient profité de cet allégement pour remonter jusqu'aux clartés de la conscience. Le petit garçon d'Auteuil, l'élève de la pension Froussart, le rapin de l'atelier Gleyre, gonflés de l'ardeur de vivre dans l'indicible lumière de Paris, ont crié leur révolte, leur volonté de demeurer vivants. Et du Maurier a cédé. Il a écrit sous leur dictée. Avec eux, il a refait la courbe parcourue et retrouvé la mare d'Auteuil sous les herbes des jours accumulés. Après cela, il n'avait plus qu'à mourir.

Le destin des hommes est volontiers ironique. Cela n'est pas surprenant si le but de la vie doit être notre instruction. Du Maurier, cet homme heureux au rire frais, qui consacra son grand talent et son esprit à amuser ses contemporains, n'aura en somme créé que de mélancoliques fantômes. Fantômes, en effet, que ses ravissantes jeunes filles et leurs impeccables danseurs dont les survivants voguent aujourd'hui entre les caps des quatre-vingts et des quatre-vingt-dix ans. Fantômes que son Peter Ibbetson, son Barty, sa Trilby, chan-

tant *Marie trempe ton pain* dans le bois crépusculaire, mangeant la galette de la belle Circassienne ou déambulant dans la rue de la Harpe aux bras des copains. Fantôme que du Maurier lui-même et qui désarme les sarcasmes cruels, les malédictions haineuses que les hommes d'aujourd'hui, jeunes gens après la guerre, ont prodigués à sa génération. Comment chercher des responsables dans ce déroulement de l'humanité dont les raisons nous échappent? Soyons, au contraire, reconnaissants au délicieux artiste de nous avoir préservé un petit monde complet où nous pouvons, à la façon des personnages de ses romans, trouver le refuge et l'oubli.

MAURICE LANOIRE

L'A.O.F. EN GUERRE

En débarquant à Dakar le matin du 3 septembre, jour de la déclaration de guerre et visitant l'après-midi l'île de Gorée, je fus peu troublé par la maison dite « des Esclaves » dont les ergastules s'ouvrent cependant sur une cave qui, jadis, livrait le *bois d'ébène* à la mer. Par contre, revenu le soir même en ville, je fus stupéfait de voir des indigènes de toutes professions et de toutes catégories se pressant aux portes des casernes.

L'ordre de mobilisation à peine lancé avait donc en quelques heures trouvé son écho dans le cœur de ces petits-fils d'esclaves. Qu'elle eût été portée par les ondes aériennes dans le bureau du Gouverneur général ou par les tambours de guerre jusqu'aux villages les plus éloignés de la brousse, la grave nouvelle avait provoqué à Dakar comme à Paris, en Casamance comme en Bourgogne un élan unissant les mêmes réflexes dans une même veillée des armes.

Les jours qui suivirent accentuèrent encore cette identité de sentiments, cette parenté de réactions. Sous le ciel africain se reflétaient des images qu'offrait la France menacée. A l'heure où notre paysan, la musette en bandoulière, abandonnait sa ferme pour se rendre à la gare du chef-lieu de canton, le Ouolof planteur d'arachides ou le Peul marchand de bestiaux quittaient eux aussi les cases familiales pour rejoindre à pied, au fil des sentiers de brousse, le centre de recrutement le plus proche.

Même foule aux portes des casernes à Périgueux et à Bamako ; même gravité à Dijon et à Thiès. Une stupeur égale dans les yeux des femmes Toucouleurs au madras bigarré et dans le regard de la Bretonne en coiffe de dentelle.

Symptômes. Chaque jour en fit apparaître de nouveaux. En Haute Côte d'Ivoire, le Moro Naba, grand chef dont l'autorité s'étend sur 1.500.000 indigènes, exhorta dès le premier jour ses sujets mossis à répondre en masse à l'appel de la Patrie. Ses deux fils partirent immédiatement sous les drapeaux.

Au Sénégal, le conseiller privé Bouna N'Diaye, ancien chef supérieur du Djoloff, ne pouvant plus, comme en 1914, s'engager dans l'armée à cause de son grand âge, mit toute son influence au service du gouverneur. Chefs de tribus et notables multiplièrent les protestations de loyalisme. Les engagés volontaires s'inscrivirent en masse, les lettres de dévouement affluèrent de toutes parts.

On comptait par centaines les gestes touchants. A Dakar, un père de six enfants, fonctionnaire indigène, jugea que sa place n'était plus « aux écritures ». Au Dahomey, un aveugle pria respectueusement son administrateur de bien vouloir accepter quinze francs pour « acheter quelques morceaux de pain aux soldats ». Au Togo, un invalide incapable de porter les armes donna, lui, cinq cents francs « pour soulager les misères dont Hitler et ses hordes barbares avaient pris la lourde responsabilité ».

Marabouts, imams, grands chefs musulmans recommandent à tous leurs fidèles en âge de porter les armes, de s'engager. Ousman Kan, imam de la grande mosquée de Kaolack, rejoint le premier jour le corps auquel il était affecté. Le chef des Mourides, Mamadou Mustapha M'Backe, prend l'engagement solennel de subvenir aux besoins des familles de ses disciples qui se battront pour la France. Le petit-fils de cet El Hadj Omar qui fut un de nos plus farouches ennemis du temps de Faidherbe, demande à partir comme simple soldat. Tel chef de canton en Guinée met à la disposition de son administrateur « pour les besoins de la Défense Nationale » un troupeau de cent têtes.

Appels, prières publiques, proclamations s'élèvent du pays tout entier pour le succès des armes françaises. La voix grêle des aveugles chante les louanges de la France. A la fin du

Ramadan, en novembre, les fidèles réciteront trois fois le quatrième verset du Coran et placeront les troupes françaises et alliées sous la protection d'Allah. L'Islam fait bloc, en AOF, pour s'opposer à la menace allemande.

« Où est le devoir ? s'écrie Cheick Saad Bouk Diop, dans un article du *Sénégal ;* pour les jeunes, porter les armes. Pour les vieux et les infirmes, égrener sans relâche le « chapelet spirituel » en sollicitant d'Allah, sublime Maître de l'Orient et de l'Occident, la prompte et éclatante victoire des Français ! »

Et les cadis composent des poèmes en l'honneur de ceux qui ont « vivifié tous les déserts et mis en valeur les pays en construisant des villes... Aidez la France, car elle défend notre religion et tout ce qui nous est sacré ! »

Des prières inédites sont affichées aux murs des mosquées. Par Allah, par Mahomet, son Prophète, par Abou Bekr, Omar el Farouk et Othmane, par les anges, les savants et les saints généreux, par les sourates du Coran, que soient exterminés les Allemands, que la foudre tombe sur eux et qu'ils deviennent la nourriture des oiseaux ! Que soient protégés les Français et que flottent sur l'Allemagne les drapeaux tricolores ! Quand le Bien et le Mal sont en guerre, c'est le Bien qui mérite d'être aidé !

El Hadj Nourou Tall, à Conakry, grand chef religieux âgé de 73 ans, respecté par tous pour la droiture de son caractère et la sûreté de son jugement, s'écrie : « La France n'a pas attaqué. La France se défend. Resterons-nous indifférents quand le voisin aiguise son couteau après de violentes menaces ? Et quand ce même voisin (il fait alors traduire en langue soussou un passage de *Mein Kampf*) considère les noirs comme des *demi-singes* tout au plus dignes d'être vendus avec la propriété sans qu'on puisse jamais les considérer comme des hommes ? »

Paroles qu'un ministre mossi reprendra à Ouagadougou en protestant devant les indigènes assemblés : « Les Mossis sont des hommes, et quand il n'y aura chez nous plus d'hommes, il y aura les femmes. Et quand il n'y aura plus de femmes, il y aura les enfants ! Et quand nous aurons donné nos enfants, nos ancêtres eux-mêmes quitteront leur sommeil pour défendre la France ! »

Si j'insiste sur ces manifestations de loyalisme indigène dont

l'accent peut paraître un peu romantique, c'est parce qu'elles se sont traduites en actes. En quelques semaines la France mobilisait plus de soldats dans ses possessions d'outre-mer qu'elle ne l'avait fait de 1914 à 1918 malgré sept recrutements successifs.

Nul besoin d'enrôler par force ce que nous appelons parfois avec un demi-sourire des « volontaires d'office ». Pas une défection parmi les réservistes indigènes. Fait plus éloquent encore : d'anciens tirailleurs noirs utilisés par les Anglais dans leurs colonies voisines de Nigéria et de Sierra Leone comme gardes de cercle ou policemen, quittèrent tous et spontanément leur poste à la mobilisation pour se faire incorporer en AOF dans l'armée française.

Résultats indiscutables, fruits d'une politique humaine, souple et compréhensive. Bien souvent critiquée depuis vingt ans, elle permet néanmoins aujourd'hui à la France métropolitaine de s'appuyer au delà des mers sur une autre France égale en ferveur patriotique, en sacrifices librement consentis, en dévouements offerts.

•

De Paris, les ordres sont venus, impératifs : l'AOF doit mettre sans délai à la disposition de la métropole soldats et produits. On attend d'elle un effort économique aussi important que l'effort militaire. Des hommes et des tonnes de marchandises. Pas l'un ou l'autre : les deux. Tirailleurs et arachides.

Ces exigences vont poser ici de graves problèmes qu'il est impérieux, essentiel de résoudre. Ce pays, huit fois grand comme la France mais dont la population n'est que de 15 millions d'habitants presque tous travailleurs agricoles, paysans ou éleveurs, ne va-t-on pas en mobilisant les hommes valides, le priver de ses forces vives ? Laissera-t-on les cultures en friche, abandonnera-t-on les travaux de récolte, les arachides pourriront-elles sur place ? Cette immense fièvre de labeur et de négoce qui secoue le Soudan et le Sénégal au moment de la traite, ce lent cheminement des chameaux et des bourricots chargés de produits, cet écoulement de richesses du village au chef-lieu de canton, des silos à la gare, de la gare au quai

d'embarquement grâce auxquels 500.000 tonnes de graines en coques ou décortiquées sont exportées en quelques mois vers la France, tout cela va-t-il brusquement s'arrêter ?

Or 500.000 tonnes d'arachides représentent pour l'ensemble des producteurs indigènes un chiffre d'affaires de quatre à cinq cents millions ; pour nous, métropolitains, pas loin de cent cinquante millions de litres d'huile dont la valeur marchande approche de deux milliards. Et, à côté de l'arachide, il y a le cacao fourni par la Côte d'Ivoire, le Togo, les bananes exportées de Guinée par dizaines de milliers de tonnes, les palmistes, le bois, le coton, l'or... Source abondante de richesses, la Fédération doit plus que jamais alimenter la France.

— Encore, me disait un vieux colonial, faut-il que le siphon ne soit pas désamorcé !

L'état de guerre, en effet, va bouleverser l'économie traditionnelle. Sous la chéchia du tirailleur, les Soudanais, Sénégalais, Dahoméens, cessant d'être producteurs, vont devenir immédiatement consommateurs. Tel Ouolof, tel Sérère, tel Mossi habitué à une vie plus que sobre, se nourrissant hier de mil et consommant à peine trois kilogrammes de viande *par an*, touche aujourd'hui, à l'ordinaire de sa compagnie, 300 grammes de viande *par jour*, soit annuellement 126 kilogrammes : poids de viande que représente un bœuf moyen. C'est dire que le noir, devenu soldat, mangera son bœuf par an. 200.000 hommes consommeront donc 200.000 bœufs à prélever sur un cheptel bovin qui, pour l'AOF tout entière, s'élève à 2.500.000 têtes.

La guerre pose donc en Afrique Occidentale Française des problèmes aussi graves qu'en France. Ils eussent risqué de mettre en conflit l'Administration, l'autorité militaire, le Commerce et la Marine marchande si M. Georges Mandel, le Gouverneur Général Cayla et le Commandement Supérieur n'avaient aussitôt pris des mesures qui peu à peu ont simplifié, humanisé les dispositions automatiques du plan de mobilisation générale.

Notre heureux destin a permis (le front prévu sur 2.000 kilomètres se cristallisant sur 400 kilomètres à peine) que ces mesures fussent appliquées. Nul besoin, en effet, de tous ces hommes ; nul besoin de tous ces noirs. Le haut commandement, en France, ne réclamant pas de renforts, il y eut en AOF un

renversement immédiat des directives ; freiner le recrutement, utiliser au mieux les masses d'hommes disponibles. Renvoyer les uns à leurs champs, instruire les autres.

A tous ceux qui se présentaient en masse, l'autorité militaire conseilla de repartir chez eux, d'attendre un ordre d'appel. Ne furent pris que les réservistes et les classes normalement incorporables. Devant ses casernes remplies, ses camps bondés de jeunes recrues, ses dépôts encombrés, le Commandement dut faire preuve de tact pour contenir sans le briser cet élan de ferveur et faire comprendre à tous ceux qui voulaient prendre les armes pour combattre en France qu'un devoir plus impérieux leur incombait provisoirement : celui de cultiver la terre, d'intensifier la récolte des produits pour mettre à la disposition du ravitaillement général en arachides, en café, en bananes, en coton, en sisal, en cacao, un tonnage bien supérieur pour une année à l'ensemble des cinquante mois de la dernière guerre.

Cette adaptation presque immédiate aux formes imprévues d'un conflit qui bouleversait toutes les prévisions, d'une guerre de stocks, de transports et de ravitaillement, d'une guerre de sang-froid, de patience, de calculs, présentait dans le domaine psychologique certaines difficultés.

Il est miraculeux que les indigènes dont la conception du devoir patriotique est forcément plus simpliste que la nôtre, les aient comprises aussi facilement.

•

Toutefois, il n'est pas en AOF que des indigènes. L'armature du pays, son cadre indispensable est constitué par les Européens, par ces quinze mille Français (je ne fais pas mention des Libano-Syriens) que sont les fonctionnaires, les officiers, les colons, les planteurs et les commerçants. Un blanc pour mille noirs. Blancs dont le métier souvent dur et délicat ne peut être exercé que dans la force de l'âge. Coloniaux dont les prédécesseurs ont fait Saint-Louis ; dont les contemporains ont fait Dakar et qui bâtissent aujourd'hui Bamako, Niamey, Abidjan, Conakry, Kaolack

Ceux-là furent touchés par la mobilisation générale, « coxés » comme disent les militaires. Qu'y faire ? La guerre est la guerre.

Et si elle est précisément considérée comme un fléau c'est bien parce qu'elle paralyse toute initiative privée, tout effort productif, qu'elle arrête l'œuvre en plein essor, détruit dans l'œuf l'entreprise naissante, sape la plus solide affaire. Or les coloniaux ne jouissent pas à cet égard d'immunités spéciales. Français, ils sont comme les métropolitains astreints à l'impôt du sang. La France pour eux reste la France. Vérités évidentes.

En ce qui les concerne, une fois encore, les prévisions d'une guerre-éclair, foudroyante, grande mangeuse d'hommes, se trouveront, pour le moment du moins, inexactes. A peine quelques semaines se seront-elles écoulées que les dépôts, les casernes, les camps de l'AOF comme ceux de France s'encombreront de mobilisés français, inoccupés et dont le Commandement n'envisagera pas l'appel immédiat au front.

Or ces Français sont précisément des chefs d'entreprise, des directeurs de maison, des commandants de cercle ou de subdivision, des ingénieurs, des colons. Quelques-uns (les moins nombreux) auront comme officiers de réserve une place utile dans les compagnies d'instruction ou les services de ravitaillement ; mais les autres, en majorité dirigeants « dans le civil », ne vont être, sous l'habit militaire, que des caporaux ou des soldats de deuxième classe.

Dans le cadre administratif, certains cas heureusement rares présentèrent de déplorables anomalies. Je ne citerai que celui d'un chef de subdivision, simple soldat, que la mobilisation plaçait sous les ordres d'un sergent-chef indigène qui, la veille encore, était son subordonné. Cependant toute relève normale ayant été stoppée et tous les cadres coloniaux en congé ayant été rappelés à leur poste, l'armature administrative ne fut pas disjointe. Chacun travailla davantage, le titulaire se passa d'adjoints et l'immense machine à papiers ne cessa pas de tourner.

Il n'en fut pas de même dans le commerce et dans l'industrie privée où la question des affectations spéciales se posa dès les premières semaines de façon particulière et, pour ainsi dire, coloniale. L'idée généralement reçue — et fausse, à mon avis — que personne n'est indispensable peut jouer à la rigueur en France où des hommes de soixante ans restés très actifs sont capables de reprendre sans inconvénients la direction d'une

affaire qu'ils viennent de quitter. A la colonie, un homme au-dessus de quarante ans voit, dans certains postes, diminuer ses moyens d'action. D'ailleurs, si l'Administration conserve la ressource de faire appel à ses réserves en faisant revenir de France des retraités depuis moins de cinq ans, les maisons de commerce, les banques, les industries privées, elles, n'ont pas de retraités. Un personnel au courant, adapté, actif est, pour elles, réellement indispensable. Le leur enlever, c'est paralyser sur-le-champ toute leur activité.

Il fallait donc concilier dans ce domaine délicat des nécessités d'ordre militaire et des exigences d'ordre économique ; mobiliser dans leur emploi (sans trop s'hypnotiser sur la question d'âge) les hommes utiles ; incorporer les autres, jouer avec tact des sursis d'appel, éviter les injustices criantes, modérer les demandes excessives, n'accorder que l'indispensable, surveiller unité par unité la stabilité numérique du contingent, reprendre à l'Administration ce qu'on restituait aux affaires privées et *vice versa.*

Tâche ingrate dont l'état-major s'est acquitté presque toujours avec un souci d'impartialité et de compréhension. Il faut reconnaître qu'elle s'ajoutait à beaucoup d'autres et notamment à celles d'encadrer et d'instruire méthodiquement les effectifs nouveaux qu'une levée en masse mettait à sa disposition.

Les contingents ne constituent en effet une force que s'ils sont instruits et disciplinés. On ne lève, diront les spécialistes, que ce qu'on peut encadrer. Une masse d'hommes sans chef n'est pas une troupe, c'est une horde. Or comment former une troupe indigène sans cadre, et comment constituer ce cadre sinon avec des réservistes européens ? Leur nombre — nous venons de le constater — répondait à peine aux besoins normaux. La question des gradés indigènes se posa. Il fallut créer sans retard des écoles de sous-officiers et de caporaux noirs, non seulement pour encadrer les tirailleurs déjà sous les drapeaux mais pour instruire par la suite les nouveaux contingents que l'appel des jeunes classes ne manquerait pas de faire affluer à bref délai.

Cet enchevêtrement de problèmes impérieux fit peser sur les services du Gouvernement Général une tâche écrasante. M. Léon Cayla est un homme de taille à y faire face. Il supporta sans sourciller le triple choc de ses responsabilités dans l'ordre

administratif, économique et militaire. Le lourd vaisseau de l'AOF manœuvré avec habileté put sortir des eaux calmes de la paix et affronter, jusqu'ici sans dommage, les flots plus agités d'une économie de guerre.

•

Beaucoup plus que dans un pays adulte, organisé, aux nerfs solides, le choc d'une guerre est susceptible ici de troubler un organisme en pleine croissance. Ses répercussions sont immédiates et diverses dans cette AOF immense qui englobe des régions au climat, aux intérêts, aux productions différentes et dont les indigènes appartiennent à plus de 70 races distinctes, parlent plus de 70 langues ou dialectes, sont musulmans, animistes ou catholiques, sujets français ou citoyens électeurs.

Or la Métropole réclame précisément de l'AOF comme de ses autres possessions d'outre-mer un effort exceptionnel « où la colonie doit trouver un stimulant de plus ». Bien loin de sortir affaiblie de l'épreuve, notre Afrique noire doit — c'est la France qui l'exige — revenir plus tard à son existence normale avec une puissance accrue.

En dépit des liaisons maritimes devenues plus rares, d'un ravitaillement en outillage, produits fabriqués, gros matériel considérablement ralenti; en dépit de l'inévitable moins-value qui, dans les prévisions budgétaires, résulte de la réduction des importations étrangères et de la radiation des mobilisés et de leurs familles des rôles de l'impôt direct, le plan de campagne prévu pour 1940, bien loin de se limiter aux nécessités et aux moyens immédiats, devra prévoir l'avenir, satisfaire aux besoins selon un ordre d'urgence justifié.

Routes, pistes, voies ferrées, ponts, digues, terrains d'atterrissage réclament l'exécution de grands travaux qu'il n'est pas question d'ajourner.

Ayant traversé il y a quelques semaines le fleuve pour me rendre du Sénégal en Mauritanie, j'ai été stupéfait de constater que les chantiers de la grande route Impériale N. 1 reliant Saint-Louis à Agadir, bien loin d'être suspendus, étaient activement poussés. Un matériel géant de tracteurs et de niveleuses y

décapent la brousse à raison de vingt kilomètres par mois. Plus loin, dans les solitudes désertiques de l'Adrar, les militaires « construisent » un ruban de route sur neuf mètres de large où les convois de camions lourds pourront transporter bientôt de Dakar à Casablanca des effectifs de tirailleurs en partance pour le front. 2.000 kilomètres plus à l'est, même activité, sur la boucle du Niger, entre Gao et Colomb Béchar, terminus des Chemins de fer algériens. Sept cents kilomètres de route empierrée avec caniveaux et fossés d'écoulement ont été aménagés là depuis un an. Une auto légère y « tient » le 90 de moyenne.

En dehors de ces grands axes intercoloniaux qui, du sud au nord, sont lancés comme des amarres vers le Maroc et l'Algérie, 8.500 kilomètres de pistes nouvelles articuleront l'ensemble du pays, ouvriront des régions encore fermées, assureront entre le Sahel, la Savane et la Forêt des échanges de produits, de main-d'œuvre, de richesses dont l'immense corps africain ne peut tirer que profit et santé.

•

Je m'excuse de livrer des impressions aussi positives sur notre Afrique noire, de ne parler que d'arachides, d'affectations spéciales et de construction de pistes militaires. Mais, ne sommes-nous pas en guerre ?

Le voyageur d'à présent n'a plus le droit d'être un touriste, chasseur de fauves ou collectionneurs de superstitions fétichistes. Aussi bien les amateurs de sensations fortes, d'exotisme lyrique, de « niaiseries passionnantes » ont-ils été amplement servis depuis quelques années par les reportages à épisodes. Ceux qui espéraient donc entendre ici le grognement des panthères, le frémissement des araignées velues dans la nuit vivante et mystérieuse de la forêt, ou lire ces histoires de fauves qui dévorent les négrillons et « que l'on prend au piège, appâté avec les restes de leurs malheureuses victimes » (j'ai lu ce titre sensationnel il y a quelques mois dans un grand journal sous la signature d'un non moins grand journaliste) seront certainement déçus.

« Eh quoi, pas de couleur locale ? »

Qu'y puis-je ?

Allocations aux familles indigènes, prix d'achat des cacahuètes (nom parisien de l'arachide en coque), augmentation du kilo de riz, disette de mil, tels sont ici les problèmes quotidiens. Problèmes des ventres vides dont il faut faire des ventres pleins. Problèmes qui deviennent, par le jeu des contingences, des problèmes de bateaux (le riz attendu d'Indochine arrivera-t-il à temps ?) et des problèmes de pouvoir d'achat (comment surveiller le tempérament spéculatif du Syrien et freiner les appétits du gros commerce ?) ou enfin des problèmes sociaux (amortir avec doigté les pétulantes et naïves revendications des « originaires », ces citoyens-électeurs récemment nantis de droits politiques).

Questions complexes. La vérité n'est jamais simple. On ne la découvre pas dans ces puérils schémas où nous prétendons l'enfermer, et qui mentent. Impossible de l'apprivoiser sans un effort d'humaine sympathie, de fraternelle compréhension et de franchise. « Il n'y a pas, écrivait Henri Poincaré, de mensonge salutaire. Le mensonge n'est pas un remède ; il peut éloigner momentanément le danger en *l'aggravant*. Il est impuissant à le conjurer ».

•

Or ce mensonge existe chaque fois qu'on imprime sur une feuille, qu'on projette sur un écran des mots ou des images qui présentent notre Empire sous le signe du merveilleux, du romanesque, du dramatique, du pestilentiel, de l'intolérant. En bref, chaque fois qu'on fait de l'exotisme malsain.

Gide a dit quelque part : « Il faut quitter pour comprendre ». Eh bien, il est grand temps que les Français comprennent que leur monde noir et leur monde jaune se transforment avec rapidité et, sous l'influence des techniques modernes (auto, avion, enseignement ou assistance) se rapprochent de nous, identifient leurs intérêts aux nôtres.

Sachons que nous ne vivons plus uniquement de notre ancienne campagne française mais que nous dépendons aujourd'hui dans notre nourriture, notre vêtement, nos transports, de climats que

nous ignorons. Sachons, gens de France, que nous sommes associés à des gens d'Afrique ou d'Asie. Paysans de Beauce, employés parisiens, ouvriers du Creusot, vous êtes sans le savoir, propriétaires et usagers en AOF. Et tous, par le savon, par l'huile, par le coton de nos chemises, par le caoutchouc de nos pneus, par le ricin de nos avions, la vanille de nos entremets ou la banane de nos desserts, nous dépensons chaque jour un peu de forêt tropicale, de plantation lointaine, de savane tour à tour desséchée ou reverdie.

Voilà pourquoi je ne vous ai parlé que des soucis et des projets de l'AOF, que des « on dit » de la brousse sénégalaise, que des efforts de quelques bâtisseurs de route, pacificateurs de cette Mauritanie où le sucre et le thé (leur prix, leur poids, leur cours) sont les deux grands sujets de conversation sous la tente du nomade, la troisième étant la cotonnade.

Car tout cela qui se chuchote *à notre porte* et qui peut être su à Paris (par l'avion) dans les quarante-huit heures, devient par cela même l'objet de nos préoccupations et de notre sollicitude.

Temps nouveaux où toute information se contrôle et se recoupe, où Marco Polo ne pourrait plus conter à ses auditeurs naïfs qu'il existait dans le Belouchistan des licornes n'ayant qu'un œil au milieu du front. On sait aujourd'hui que le fameux Cheval de Jade décrit par Loti, n'est qu'en bronze ; que la forêt n'est plus vierge ; que le Sahara est autre chose qu'une vaste étendue plate et sans eau où des dattiers balancent leurs palmes dans l'azur, uniquement fréquentée par les lions féroces, les énormes serpents et les hordes vagabondes. Théodore Monod y a découvert, lui, des vestiges subfossiles de plantes et d'animaux aquatiques. Il vous dira qu'il y a eu un Sahara des paysans, des pasteurs et des pêcheurs néolithiques, précédant celui des cavaliers et des méharistes lybiens, ancêtres des nomades berbères d'aujourd'hui.

Et il vous parlera du Sahara lacustre.

•

Puisqu'aussi bien, comme dit l'Ecriture, *la figure de ce monde passe*, nous finirons bien par admettre que l'Homme ne se modifie profondément qu'en fonction des milieux qui, eux, changent.

Agissant sur le milieu (tel n'est-il pas le sens profond de notre politique coloniale ?), nous agirons par voie de conséquence sur les êtres qui y vivent. Dépouillez-les de leurs coutumes et vous les retrouverez pareils à nous.

— Un exemple ? me demanderez-vous.

En voici un, tout neuf dans ma mémoire. Image d'une petite Peule agitant sa main, debout sur le quai d'une gare à Rufisque, se penchant une fois encore pour apercevoir une autre main agitée par la portière puis revenant sur ses pas sans se retourner, le visage inondé de larmes.

— Qu'a-t-elle ? me demanda mon compagnon, nouvel arrivé au Sénégal.

— Elle a qu'elle vient de quitter un fiancé ou un jeune mari qui part pour la guerre.

— Et elle pleure !

— Oui, répondis-je, assez impatienté par cette sotte question, elle pleure comme on pleure chez nous !

Quelques jours plus tard, rappelé à Paris, je m'envolais de Dakar vers Marseille. Et le lendemain, immobile sur l'aire de ciment de Marignane, frissonnant sous l'aigre morsure du mistral, je me pris à songer qu'il y a désormais entre la France et l'AOF deux distances : celle de l'Espace, toujours immense et celle du Temps déjà bien réduite.

Je ne crois pas téméraire de supposer qu'un jour viendra où celle des âmes sera plus courte encore.

GEORGES LE FÈVRE

SUPERFILM
OU
LES JOIES D'HOLLYWOOD[1]

APRÈS un ou deux faux départs, *Pécheurs* est projeté sur l'écran ; seulement, ce n'est plus ainsi que s'appelle le film, son nouveau titre est : *Une femme en cage.*

La bagarre a dû mettre le public de très bonne humeur car il applaudit furieusement.

A l'aide de mon crayon lumineux, je note les observations que font S. B. et Monk au fur et à mesure que le film se déroule.

Attentive à leurs paroles, ma sensibilité n'est pas aussi vive que d'ordinaire et je ne remarque qu'au bout d'un certain temps le silence anormal du public. Il est étrange que l'on ait, dans l'obscurité, une conscience tellement nette de l'émotion ambiante. Il me semble soudain que ce silence n'est pas celui de l'admiration mais qu'il ressemble à celui qui précède l'orage. Un malaise m'envahit. Rien ne se produit pourtant jusqu'à la scène où Sarya découvre Bruce sur la grève. Un gros plan montre Sarya le regardant dans les yeux, « tandis que son âme s'éveille ». Elle reste ainsi beaucoup trop longtemps... Un rire fuse dans la salle et, aussitôt, une gaîté générale secoue tout le public. Un loustic s'écrie :

— Te retiens pas, ma fille !

— Bise-le, va !

Mr Brand se penche vers moi :

— Notez qu'il faut supprimer ce gros plan.

[1] Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er et 15 février et 1er mars 1940.

Mais le mal est fait. La foule a goûté le sang. Pendant le reste de la pièce, chaque fois que la forme divine de Sarya apparaît, des acclamations rauques et ironiques la saluent.

Sidney est hors de lui ; aussi bien, il est sincèrement perplexe : il ne comprend pas la raison du désastreux effet que produit notre vedette.

A la fin, lorsque Sarya se décide à se tuer, afin de sauver la vie de son amant, le public se déchaîne complètement :

— Prends du véronal, crie l'un.

— Le cyanure est plus rapide ! hurle l'autre.

Nous n'attendons pas que Sarya fasse son choix, nous quittons la salle sans bruit et nous nous répandons en divers endroits du théâtre afin de recueillir les commentaires des spectateurs à la sortie.

Je me poste dans le lavabo des dames pour me renseigner sur « l'opinion féminine ».

— Hein ? Crois-tu, quelle horreur ! dit une gamine en se poudrant devant la glace. Elle est d'âge à être ma mère !

— Elle me rappelle Theda Bara, glousse une vieille femme. Vous vous rappelez comme elle se vautrait sur des peaux de tigre ?

— Lui, il me plaît, dit une autre femme. Il est épatant... je ne cracherais pas dessus, je vous le garantis.

Cela me suffit ; je vais retrouver les autres dans le hall d'entrée. Ils sont tous déprimés, bouleversés. Mr Brand est en grande conversation avec le directeur du théâtre ; lorsqu'il nous rejoint, de profondes pensées semblent l'absorber. Il y reste plongé pendant tout le trajet du retour qui s'accomplit dans un silence de mort.

Le résultat de cette épreuve ne m'émeut guère mais le sort de Jim me tourmente ; je voudrais pouvoir téléphoner, savoir s'il y a une démarche à tenter.

S. B. nous réunit tous dans son appartement et nous offre à souper ; on dirait d'une veillée mortuaire. Éperdue, je demande :

— Et alors, Jim Palmer ?...

— Eh bien, quoi ? fait le patron avec humeur.

— Eh bien, il est en prison ; il faut que nous l'en fassions sortir.

— Téléphonez, Madge, et informez-vous du montant de la caution.

J'apprends qu'elle s'élève à 500 dollars pour chacun des détenus.

— Pour 500 dollars, dit S. B., il peut rester en prison.

— S'il en fallait 10 000, ce serait bon marché, dit Faye avec calme. Je frémis à l'idée de ce qui se serait passé si ces gaillards avaient assisté au film.

— Vous avez raison, répond Sidney, faisant une volte-face soudaine. Roy, allez au bureau demander l'argent nécessaire et occupez-vous de la libération de Jim.

On apporte le souper ; nous nous jetons dessus, heureux d'avoir à faire quelque chose de précis. Nous parlons du film, en évitant avec soin toute allusion directe à miss Tarn.

— Les photographies sont de premier ordre, dit le premier découpeur.

— Les scènes de la jungle sont particulièrement réussies, dit le découpeur adjoint.

— L'action traîne un peu, au milieu, fait observer Selma.

— Tout cela est bel et bon, dit Sidney, mais mieux vaut regarder les choses en face. Tarn est impossible.

Maintenant que la terrible vérité a été lâchée, nous nous mettons à parler tous à la fois. Je rapporte les propos que j'ai recueillis au lavabo des dames ; Selma, Monk et les découpeurs les confirment : ils en ont entendu d'analogues.

Je dis :

— Mais toutes les femmes adorent Mr Anders.

— Votre jugement n'est pas libre, Maggie, dit le patron.

— Elle a raison, intervient Selma. Bruce est merveilleux. Il possède les qualités de Gable mais en plus doux, plus romanesque.

— Ce garçon joue admirablement, dit Mr Faye. Il est regrettable que nous ne lui ayons pas fait une place plus importante.

— Vous avez mis le doigt dessus, Monk. Vous avez tous raison ; j'attendais que vous exprimiez votre avis. C'est aussi celui du directeur du théâtre. Bruce est une trouvaille. Il est admirable !

Sidney se lève et marche de long en large. Nous l'observons.

— Eh bien, s'écrie Selma, qu'est-ce que tu vas faire? Tu ne peux pas publier le film tel qu'il est?

Sidney s'arrête et nous dévisage sans nous voir.

— Ce que je vais faire? C'est bien simple. Recommencer la fabrication, récrire les scènes principales, afin que le rôle de la vedette masculine soit le plus important. Anders est un grand acteur ; ce sera son film à lui, et nous l'intitulerons *Un gentleman du Sud.*

Quel dommage que Roy ne soit pas là pour dire : « Bon Dieu, quel titre ! »

— Eh bien, et Sarya? demande Monk Faye, malicieusement.

— Si elle rouspète, je m'en charge. Elle n'a qu'un permis de séjour de six mois ; si je voulais être méchant, je pourrais la faire renvoyer dans son pays.

Mon patron a réponse à tout.

La porte s'ouvre brusquement ; Jim apparaît, souriant d'une oreille à l'autre, un œil au beurre noir, les vêtements fripés, sans col, la chemise déchirée.

— Je n'ai pas manqué grand'chose, il me semble, dit-il, d'un ton joyeux.

— Vous croyez n'avoir pas manqué grand'chose? répond Sidney. Vous avez manqué la plus belle occasion de votre carrière ! Vous avez manqué le début de l'homme qui va occuper la première place dans le cœur des femmes d'Amérique, le héros de l'écran le plus sensationnel depuis Valentino : Bruce Anders, ma trouvaille !

XII

Nouvelles prises de vues.

SUPER FILMS

A : Tous les chefs de service.

De : Sidney Brand 28 avril.

Je vous avise par ces lignes que *Pécheurs parmi les fous* revient au studio, de nouvelles prises de vue étant nécessaires. Son titre sera changé, ce sera : *Un gentleman du Sud.*

Des réactions imprévues se sont produites lors de l'avant-première qui rendent ces modifications indispensables. Ce sont des choses qui arrivent.

Vous savez tous que *Pécheurs* a été vendu aux directeurs de salles comme étant notre chef-d'œuvre de l'année. Aussi, je compte sur chacun de vous pour donner son effort maximum, dans cette conjoncture critique.

Miss Lawrence va vous convoquer à une conférence ; je vous prie tous d'y assister afin que je puisse vous communiquer mes idées au sujet de ces modifications.

S. B.

SUPER FILMS

A : Fred Cook
De : Sidney Brand 28 avril.

Dressez-moi la liste de tous les dialoguistes de qualité actuellement à Hollywood, disposés à travailler temporairement chez nous à la refonte de *Pécheurs*.

Nous remanions la pièce de façon à faire de Bruce Anders la vedette principale et nous prenons comme titre *Un gentleman du Sud*. Comme le temps presse, il me faut les meilleurs scénaristes, écrivant rapidement.

Que votre service recherche dans ses fiches d'autres rôles pour Anders. Je suis certain qu'après le lancement de ce film il sera l'une des premières étoiles du cinéma ; il faut que nous soyons en mesure de le produire à nouveau.

S. B.

SUPER FILMS

A : James Palmer
De : Madge Lawrence 28 avril.

La présente est pour vous enjoindre de n'épargner ni dépense ni ruse pour persuader ces messieurs de la Presse que la seule personnalité importante du jour est Bruce Anders. Cela ne devrait pas être difficile, maintenant que le précédent roi d'Angleterre s'est retiré de la scène publique.

Si l'on vous posait des questions embarrassantes à propos de Sarya, elle vous serait inconnue. Ne manquez surtout pas

d'aviser Carsons de ce nouvel état de choses, de même le service de la publicité de New-York.

Il n'y a pas de temps à perdre.

Bien à vous.

MAGGIE.

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence
De : Fred Cook 3 mai.

Sam Goldwyn s'est assuré les services de Ben Hecht moyennant un contrat de 100 000 dollars par film. Mr Goldwyn prend les dialoguistes au sérieux.

Gene Fowler télégraphie : « Je vous laisse le fumier. Je suis au-dessus des cuisses, à présent. »

Charles Mac Arthur est devenu producteur.

Frances Marion idem.

Bob Riskin est à Londres.

Kaufman et Moss Hart sont quelque part en haute mer, en train de travailler à un livret d'opéra.

Donald Ogden Stewart dit : « Pourquoi ne pas vous adresser à Benchley ? »

Benchley dit : « Pourquoi ne vous adressez-vous pas à Dorothy Parker ?

Parker dit : « Pourquoi ne pas vous adresser à Dieu ? » (C'est drôle, n'est-ce pas, petite ? Expliquez-le au patron à votre manière car il n'apprécierait pas ce genre d'humour.)

Les auteurs qui suivent sont libres, je crois, et si Mr Brand se décide pour l'un d'eux, je me renseignerai sur leurs exigences.

Frank Mallard : c'est lui qui a fait le film de chez Warner qui se passe dans le Sud ; ils ont rompu.

Grace Riddell : très en faveur chez Columbia, bien que le bruit coure qu'elle s'est attribué l'œuvre de trois autres types.

Pat Van Ruyn — rappelez au patron qu'il est originaire du Sud et qu'il en connaît l'esprit. Cela m'a été confirmé par plusieurs filles devenues, grâce à lui, plus tristes mais plus sages.

Mark Craig, que nous avons perdu, parce que Brand n'a

pas voulu l'augmenter de 25 dollars. Il en gagne maintenant 2 000 par semaine, ce qui devrait prouver à Brand que Craig sait son métier.

J'essaye aussi de joindre Fred Switzer, tout indiqué pour cette besogne, mais on ne sait où il se trouve. Je me renseigne également sur John King.

F. C.

Extrait de la chronique de Stella Carsons, 3 mai.

Si Robert Taylor n'était pas aussi humain et n'avait pas un cœur aussi généreux, il s'inquiéterait sérieusement de la menace que présente pour lui la personne de Bruce Anders ; en effet, il semble que Sidney Brand ait mis la main sur un nouveau gagnant, l'étoile de *Un gentleman du Sud.* Bruce n'est pas seulement l'homme le plus beau que nous ayons vu depuis des années mais il est, de plus, bon acteur ; c'est d'autant plus étonnant que *Un gentleman du Sud* est le premier film qu'il tourne. La seule chose qui l'y ait préparé est d'avoir joué, à Broadway, dans la pièce originale dont on a tiré le film *Pécheurs parmi les fous.* Sarya Tarn est l'heureuse vedette féminine qui sera la partenaire d'Anders.

SUPER FILMS

A : Sidney Brand
De : Monk Faye 3 mai.

Cher Sidney,

Maintenant que vous avez mis tout le monde en ébullition au sujet de la transformation de *Un gentleman du Sud,* nous voudrions savoir exactement ce que vous désirez faire. Les chefs de service sont tous accrochés à moi pour obtenir des instructions, à défaut du rendez-vous que vous ne leur avez pas encore fixé. Il serait grand temps de tenir la ou les conférences que vous nous avez annoncées.

M. F.

Extrait de la Vérité pure. Sidney Skolsky.

Quelle est l'étrangère tant vantée qui, lorsque son film aura été remanié, y sera pour ainsi dire invisible? Il semble que personne n'ait pris la peine de l'en prévenir, mais ne me trahissez pas — j'adore Hollywood!

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence
De : James Palmer. 10 mai.

Chère Maggie,

Vous pourriez aviser S. B. que je profite de l'arrivée si tapageusement annoncée du maharajah et de la maharanee d'Indore pour organiser au studio une modeste petite soirée à laquelle présidera Bruce Anders. La presse affamée, les stars et les puissants seigneurs du Film pourront ainsi dévorer Bruce et les Hindous d'une seule bouchée.

Je veillerai personnellement à ce que vous obteniez au moins une tartine de caviar et une flûte de champagne, dussé-je les arracher des mâchoires du maharajah lui-même.

J. P.

SUPER FILMS

A : Monk Faye
De : Sidney Brand 10 mai.

Patientez, Monk, je fais tout mon possible pour que vous puissiez mettre les caméras en marche au plus vite mais il me faut d'abord trouver des dialoguistes.

Goldwyn ne veut pas me céder Hecht, dont j'avais envie; je m'efforce maintenant d'arracher Gene Fowler à l'île où il s'est retiré.

S. B.

Chère miss Lawrence, 10 mai.

J'avais toujours cru que nous étions bonnes amies. Est-il possible que vous ne pensiez pas de même? Il y a des jours

que j'attends de voir Mr Brand et vous m'en empêchez. Je comprends que Mr Brand soit très occupé mais il ne peut refuser de me recevoir, *moi*.

SARYA TARN.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie). 10 mai.

Votre chef de publicité et votre secrétaire forment une conspiration destinée à me ruiner — La situation devient intolérable — Pourquoi avez-vous changé le titre de mon film — Il faut que je vous voie — Tendresses.

SARYA.

Extrait de l'aide-mémoire de Mr Brand.

Miss Tarn me bombarde de coups de téléphone, de menaces et d'insultes. Elle croit que je cherche délibérément à lui nuire, ainsi qu'en témoigne le télégramme ci-joint, dont je n'étais pas supposée prendre connaissance.

La réception en l'honneur du maharajah et de la maharanee d'Indore est fixée à jeudi. Dois-je convier Mrs B.? Y a-t-il quelque autre personne importante que j'aie oubliée et que vous désiriez inviter?

On ne peut pas compter sur la collaboration de Fred Switzer : il est en Espagne, dans le bataillon Abraham Lincoln. Fred Cook demande s'il doit tâter Van Ruyn et Mallard.

SUPER FILMS

A : Fred Cook
De : Madge Lawrence 10 mai.

Mr Brand vous prie de passer immédiatement un contrat avec Van Ruyn et Mallard. Si vous pouvez décrocher encore un ou deux noms illustres, avisez-en S. B. Il paraît que plus on est de fous, plus on rit. S. B. ne veut pas de John King : il y a trop longtemps qu'il est dans le métier ; il est démodé ! On ne joue pas à qui-perd-gagne, à Hollywood ! Le patron n'a pas voulu croire que Fowler fût sérieux, alors il lui a

envoyé une dépêche urgente. Il vous amusera peut-être de savoir que Fowler a télégraphié qu'il était occupé à faire du jardinage.

MADGE.

SUPER FILMS

Chère Sarya, 11 mai.

Je suis absolument navré de n'avoir pu vous voir mais j'ai été pris depuis mon retour de San-Francisco. Tant de choses s'étaient accumulées pendant mon absence. Je suis sûr que vous le comprendrez.

Je suis surpris que vous preniez ces racontars des journaux au sérieux. Vous savez quand même ce que sont les journalistes : ils disent n'importe quoi pour remplir leur colonne.

Croyez-moi, Sarya, vous n'avez nullement lieu de vous tourmenter. Je voudrais bien pouvoir en dire autant d'Anders. Il va me coûter des sommes folles en nouvelles prises de vue.

Quant au titre *Une femme en cage*, il a non seulement déjà été utilisé mais la Censure lui a refusé son approbation. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un nom?

Restez à Arrowhead et amusez-vous. Vous avez mérité un long repos.

Tendresses. SIDNEY.

Chronique de Stella Carsons.

Bruce Anders a présidé hier d'une façon charmante le déjeuner offert chez *Super Films* au maharajah et à la maharanee d'Indore. Tous ceux qui comptent, dans notre ville, assistaient à ce gala. La maharanee, vêtue du pittoresque costume hindou, a posé avec plaisir devant la caméra, en compagnie de son mari et du beau Bruce. Celui-ci a dû les conquérir par son charme car les souverains d'Indore ont annoncé qu'ils donneraient une réception en son honneur dans leur magnifique demeure de Beverly Hills. L'appréciation des personnes de sang royal ne saurait tarder à être suivie de celle de Hollywood. Vous ne chômerez sans doute pas cet hiver, Bruce!

Chère Madge, 18 mai.

Je suis absolument désolé de n'avoir pu dîner comme convenu avec vous hier soir mais cela m'a été impossible. J'aurais, naturellement, dû vous prévenir de meilleure heure et ne pas vous laisser attendre au « Brown Derby » mais je n'ai matériellement pas pu m'échapper.

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas?

Cordialement à vous.

BRUCE.

Cher Bruce, 18 mai.

Je comprends parfaitement votre empêchement d'hier soir. Ce n'est pas une petite affaire que d'être une vedette de Hollywood, et il est toujours difficile de s'esquiver d'une réception bien organisée.

De toute façon, il s'est trouvé que je n'en ai pas été réduite à dîner seule. Mr Palmer est entré par hasard au « Brown Derby » et m'a offert à dîner.

Cordialement à vous,

MAGDE LAWRENCE.

Extrait de Variétés quotidiennes. 18 mai.

Frank Mallard et Pat Van Ruyn ont été prêtés à Sidney Brand, de *Super Films*, pour la refonte de *Pécheurs parmi les fous* qui s'intitule désormais *Un gentleman du Sud*.

SUPER FILMS

A : Sidney Brand

De : John Tussler 18 mai.

J'ai lu dans *Variétés* que vous avez traité avec Frank Mallard et Pat Van Ruyn pour récrire *Pécheurs parmi les fous*. Puis-je espérer que je pourrai, de ce fait, résilier mon contrat, attendu que je désire retourner à New-York?

JOHN TUSSLER.

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence
De : Philip Skinner 18 mai.

Qu'est-ce qui se passe, ici ? Je croyais travailler au « script » de *Un gentleman du Sud* mais il paraît que je dois attendre les articles de *Variétés* pour savoir à quoi m'en tenir. On ne peut pas me faire ce coup-là. Je ferai intervenir la Société des Scénaristes de l'écran.

SUPER FILMS

A : Fred Cook
De : Madge Lawrence 18 mai.

Ci-joint la petite menace que j'ai reçue de Mr Skinner. Je vous laisse le plaisir de vous occuper de lui.

MAGGIE.

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence
De : Fred Cook

18 mai.

Je serai ravi de prendre soin de Skinner mais quelqu'un devrait l'instruire des réalités. Ne sait-il donc pas que S. B. possède un tantième des Scénaristes de l'écran ?

F. C.

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence
De : James Palmer. 18 mai.

Chère Maggie,

Skolsky voudrait faire un papier sur Anders ; j'ai besoin de votre aide. Anders est devenu aussi difficile à joindre que Garbo, à présent. Si vous pouvez le saisir entre deux galas, tâchez donc de savoir s'il porte les deux pièces de ses pyjamas ou seulement une seule ; s'il mange des biscuits et quand. Quel agréable intermède que ce dîner avec vous, l'autre soir ! Vous êtes toujours ma préférée.

JIM.

Extrait de La Vérité pure. Sidney Skolsky. 21 mai.

Bruce Anders est célèbre dès avant le lancement de son premier film, *Un gentleman du Sud*, car il escorte dans le monde la comtesse di Frasso.

SUPER FILMS

Cher Mr Anders, 21 mai.

La Publicité m'a priée de l'aider à vous joindre. Ils ont vainement demandé, depuis plusieurs jours, que vous leur accordiez un rendez-vous. Ci-inclus un questionnaire dont vous vous apercevrez rapidement qu'il suffit pour le moment.

Sincèrement vôtre.

MADGE LAWRENCE.

SUPER FILMS

A : MM. Mallard et Van Ruyn
De : Sidney Brand 21 mai.

Depuis la conversation que nous avons eue chez moi hier soir, je conçois *Un gentleman du Sud* sous un angle nouveau.

Anders, noble fils d'une famille de Charlestown, appauvrie par la guerre civile, animé par l'esprit des pionniers, ses ancêtres, désire aller de l'avant. Sa famille est sidérée à l'idée qu'il puisse prendre une part active à une affaire quelconque mais il s'échappe, va faire son tour d'Amérique. Il s'aperçoit que ceux qui dirigent le pays corrompent l'idéal américain.

On peut placer, pendant cette période, une aventure décevante avec une jeune fille (j'en ai une en vue : Myrtle Syandish), qui le désillusionne, le décourage, si bien qu'il s'embarque sur le cargo qui échouera devant l'île tropicale. Anders doit jouer, dans la scène de l'île, le rôle principal ; que celui de Tarn soit aussi bref que possible. Elle sera la fille simple et ingénue qu'il ramènera aux États-Unis quand il décidera de faire de la politique, afin que l'Amérique soit enfin gouvernée par des gens honnêtes.

S. B.

A : Madge Lawrence
De : John Tussler 21 mai.

Mr Brand a-t-il lu ma communication précédente? Sinon, voulez-vous la lui faire connaître; je désire vivement retourner à New-York, ne voyant pas pourquoi je resterais ici.

Je voudrais savoir le plus tôt possible à quoi m'en tenir, désirant réserver une place en vue de mon départ.

JOHN TUSSLER.

SUPER FILMS

A : John Tussler
De : Madge Lawrence 21 mai.

J'essaye d'obtenir de Mr Brand qu'il dise avec précision oui ou non mais il ne semble pas vouloir se compromettre. S'il vous est possible de faire proroger votre billet, je vous le conseillerais. Je m'efforcerai de vous avoir la réponse dans un jour ou deux.

M. L.

BRUCE ANDERS 25 mai.

Chère miss Lawrence,

Mr Anders m'a chargée de vous envoyer ce questionnaire pour le service de la publicité. Si vous avez besoin d'autres informations, veuillez téléphoner et je me renseignerai auprès de Mr Anders.

Sincèrement vôtre.

MARY FRANCIS,
secrétaire de Bruce Anders.

SUPER FILMS

A : James Palmer
De : Madge Lawrence 25 mai.

Voici votre questionnaire avec le mot que j'ai reçu de Mr Anders — pardon, je veux dire de sa secrétaire. Mr Anders monte l'escalier avec une grande vélocité, vous ne trouvez pas?

Je sais ce que vous pensez ; seulement, je vous en prie, ne le dites pas... parce que je le pense, moi aussi. C'était ma destinée mais je ne veux pas que vous osiez me plaindre !

MAGGIE.

SUPER FILMS
A : Madge Lawrence
De : James Palmer 25 mai.

Vous plaindre ? Pourquoi ? Je suis fou de joie. A présent, vous me permettrez peut-être de vous offrir tous vos dîners.

JIM.

SUPER FILMS
A : Fred Cook
De : Sidney Brand 8 juin.

Mallard et Van Ruyn ne comprennent pas mon idée. Je suis très mécontent d'eux. Procurez-moi une autre liste de scénaristes disponibles. Il faut que les caméras puissent se remettre à l'œuvre immédiatement.

S. B.

SUPER FILMS
A : Sidney Brand
De : Fred Cook 8 juin.

Super Films appointe un scénariste qui ne fait rien. Il est l'auteur d'une pièce à succès que nous avons payée 150 000 dollars. Vous devez vous en souvenir : *Pécheurs parmi les fous*, connu également sous le nom de *Un gentleman du Sud.*

Oserais-je vous suggérer que Mr Tussler pourrait vous être d'une certaine utilité dans votre embarras actuel ?

F. C.

Télégramme adressé à : John Tussler. Aux soins du chef du train.

En route pour Chicago, 9 juin.

Je viens de lire votre pièce — La trouve superbe — Vous ferai nouveau contrat à votre retour — Prenez avion.

SIDNEY BRAND.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie), 9 juin.

Ne plaisantez pas avec moi — Je sais que vous êtes incapable de lire.

TUSSLER.

Télégramme adressé à : John Tussler, Train en route pour Chicago, 9 juin.

Suis blessé que soyez parti sans me consulter — Revenez immédiatement — Votre présence absolument nécessaire — Amitiés.

SIDNEY BRAND.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie), 10 juin.

Regrette vous avoir blessé — Tout est donc possible — Même cela — Je ne reviendrai pas — Je ne reviendrai jamais — Affectueusement.

JOHN TUSSLER.

Télégramme adressé à : John Tussler, Train en route Chicago, 10 juin.

Vous manquez plus belle occasion votre vie — Vous donnerai exclusivité notre écran — Personne ne pourrait demander davantage — Prenez avion à Kansas City — Vous attends.

SIDNEY BRAND.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie), 11 juin.

Suis l'homme le plus heureux du monde — J'occupe couchette supérieure très confortable — Il y a une femme ravissante dans la couchette du bas — Elle déteste les films — Et vous m'offrez exclusivité d'écran !

TUSSLER.

Télégramme adressé à : John Tussler, A bord train New-York, 11 juin.

Vous accorde encore une chance — Ou bien revenez immédiatement ou bien je vous démonétise à Hollywood — Ne pourrez plus jamais y être employé — Qu'en pensez-vous ?

SIDNEY BRAND.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie), 12 juin.

Ce que je pense ? — Qui vous a dit que je savais penser ? Vous ne vous l'êtes jamais demandé — Mais si vous voulez le savoir, serai heureux vous le dire et cela ne vous coûtera pas un cent — Pouah ! Je pense que vous êtes un sale type.

TUSSLER.

Extrait de Variétés quotidiennes.

Dudley Nichols, Joël Sayre et Lillian Hellman sont à *Super Films* en train de travailler à la refonte de *Pécheurs parmi les fous*, connu maintenant sous le nom de *Un gentleman du Sud*. Des ouvertures sont tentées auprès de William Faulkner et d'Erskine Caldwell pour obtenir leurs services qui assureraient à la scène située dans le Sud une couleur locale authentique.

XIII

Première.

4 septembre.

Chère Liz,

Alors, tu ne trouves pas que ces photos me rendent justice? Eh bien, je défie même Greta Garbo de paraître belle et pleine de dignité en pareille circonstance ; et je ne prétends pas être une Garbo. D'ailleurs, j'ai maintenant trop de taches de rousseur pour être photogénique. Tu conviendras néanmoins que c'est un tour de force de figurer en première page sans avoir été victime d'un crime passionnel, bien qu'en vérité, à en juger d'après l'expression de Jim, un meurtre doive être, pour le moins, imminent.

Nous serions demeurés blottis dans notre obscurité, Jim et moi, et très heureux d'y être, sans le traître qui a cru bon de nous photographier par surprise. Ce sont des accidents de ce genre qui composent l'histoire.

Cela se passait à l'époque où j'étais encore un rouage de l'industrie du cinéma, sans prétention aucune à la célébrité.

Nous sommes absorbés par le remaniement de *Pécheurs* ; Mr Tussler ayant refusé de revenir parmi nous, le patron s'est procuré tout un troupeau d'auteurs de fantaisie à des conditions plus fantaisistes encore. Nous nous mettons sérieusement au travail, remplaçant *Une femme en cage* par *Un gentleman du Sud*. Ce changement obligeait à mettre Bruce sur le plan d'une grande vedette dans la vie privée aussi bien qu'à l'écran. Voilà le hic !

Mon héros, qui avoue être ambitieux, gobe la publicité qu'on lui fait et pose à l'acteur avec moi. Entre nous, ma chère et sage amie, je passe de mauvais moments. J'irai même plus loin et je confesserai que je m'offre le luxe d'une souffrance infernale. Le lourd fardeau de ma féminité m'oppresse, le moindre refrain sentimental me réduit à l'état de bouillie. Je me console en lisant Dorothy Parker, je me repais

de mes larmes, je vais jusqu'à m'imaginer portant le deuil de mon amour malheureux, le noir faisant ressortir le caractère tragique de mon visage ravagé. En résumé, je m'amuse énormément.

C'est alors qu'une feuille de chou publie l'entrefilet suivant : « Quel est le succès inattendu qui est monté à la tête de cet acteur au point qu'il a laissé tomber, comme une pomme de terre brûlante, la secrétaire d'un producteur illustre? Incidemment, s'il faut en croire les bruits qui courent, c'est à elle qu'il doit sa situation. »

Je découvre que pleurer sa déception sentimentale dans la solitude et la voir publiée au grand jour sont deux choses très différentes. Au studio, selon leurs caractères, les uns me manifestent une sollicitude écœurante et les autres se payent ma tête. Maxime Stoddard, la blonde qui ne peut me sentir parce que j'occupe la place qu'elle guignait, se réjouit ouvertement de mon malheur.

Notre garçon de bureau m'offre les consolations de la philosophie qui lui est propre. Il affirme que je suis beaucoup trop bien pour un acteur et que je devrais me féliciter de ce qui m'arrive. Amanda déclare que si une gloire de l'écran est peut-être agréable, pour un rendez-vous du moins, avec un ouvrier plombier, on en a pour la vie. Jim, seul, refuse de me considérer comme un objet de pitié ou de moquerie.

Cette publicité donnée à mes affaires de cœur m'est sans doute salutaire en ce qu'elle m'oblige à les regarder en face. J'y réfléchis sérieusement et je conclus que la tragédie prolongée n'est pas mon genre ; le rôle de la femme éplorée ne me va pas. D'aucuns pourraient m'accuser d'être incapable d'un sentiment profond mais mon intuition me dit que celles qui étalent leur détresse aiment simplement à faire parler d'elles. Qu'en penses-tu?

Mes vicissitudes amoureuses n'empêchent pas la production de se poursuivre. La version remaniée passe en vitesse devant la caméra. Heureusement pour S. B., Faye a eu la malice de prévoir l'éventualité d'un accroc et il a filmé une quantité de gros plans de Bruce sans les communiquer au patron. Il s'agit donc seulement, dans la plupart des scènes importantes, de substituer ces prises de Bruce à celles de Sarya ;

pendant que celle-ci récite quelques phrases, c'est Bruce qu'on regarde et qui retient l'attention. Voilà, ma chère, comment se fabriquent les stars.

Quant au reste, nos nouveaux scénaristes, que ne gênent plus les idées de Mr Skinner sur le prix de l'Académie, nous fournissent un texte vraiment littéraire ; leur besogne est si habilement faite que Sarya n'a pas besoin de tourner à nouveau. Au vif soulagement du patron, elle n'interrompt pas sa luxueuse villégiature à Arrowhead, heureuse de laisser son brillant avenir mitonner aux soins de Sidney.

La première est réservée au Cercle Carthay, ce qui signifie que nous estimons notre film assez haut pour être présenté au prix fort. Les masses devront cuire impatiemment dans leur jus, en attendant que nous ayons vidé les poches des classes privilégiées.

Bien que l'organisation d'une première regarde le service de la publicité, tout le personnel est sur les dents pour faire de cet événement un succès sensationnel et inégalé. Une campagne acharnée est menée parmi le public payant, afin d'éveiller en lui une envie trépidante d'assister au spectacle ; toutefois, à moins d'appartenir à la confrérie du cinéma qui s'en réserve le monopole, il est pratiquement impossible d'acheter une place pour la première.

Mais comme les dirigeants de l'industrie du film ont le cœur charitable, nous édifions une rangée de tribunes éphémères pouvant contenir plusieurs centaines de spectateurs. Moyennant la modeste somme de 50 cents, ils pourront voir les illustrations grandes et petites de Hollywood entrer dans le théâtre. Bien entendu, ils ne verront pas le film mais que peut-on demander pour un demi-dollar ? Toute cette parade n'est destinée qu'à servir de prétexte aux cinéastes pour s'habiller et s'exhiber, ce qui constitue leur passe-temps favori.

Comme il s'agit d'une production Sidney Brand, nous sommes sûrs de faire recette, d'abord parce que Sidney est un as de la corporation et puis, parce qu'à supposer que sa pièce soit un four, chacun voudra être le premier à pouvoir la débiner.

L'apurement de la liste d'élus que Sydney doit inviter à la réception qu'il donnera après la première est une vraie corvée.

Cette fête aura lieu dans un salon particulier du Trocadéro, elle ressemblera à un mariage auquel on ne convierait que des membres de la famille triés sur le volet. Jim et moi, sommes les seuls du bureau à y être admis mais nous ne nous leurrons pas : ce n'est pas à cause de notre importance mais simplement pour nous y employer, en service commandé.

Le motif de ma présence m'importe peu : je suis franchement ravie de cette occasion de m'amuser.

Je consulte Eric, le dessinateur, sur le problème de ma toilette. Il choisit pour moi, au service du costume, une délicieuse robe en satin pékiné et une modeste cape de vison ; ainsi nippée, je ferai honneur au studio.

Je dois avouer que je suis enchantée à l'idée d'être somptueusement habillée lorsque je rencontrerai Mr Anders. Je sais que ce sentiment est mesquin et typiquement féminin, mais il n'y a rien de plus consolant que de se sentir bien mise quand on a été plaquée.

La veille du grand jour, je reste seule au bureau pour régler les détails de la dernière minute. Selma donne un grand dîner, et, pour une fois, Sydney est exact. Bud et Amanda, qui se sont attribué des billets, se dépêchent de rentrer, afin de se mettre sur leur trente et un.

Je me fais apporter un plateau de la buvette, et je procède à ma toilette dans la salle de bain particulière de S. B. Eric a eu la prévoyance de joindre à la robe des dessous de dentelle, des sandales de satin et une paire de bas arachnéens. J'ai l'impression d'être Cendrillon, pendant que je me pare de ces effets d'emprunt.

Après avoir jeté sur le miroir un dernier regard satisfait, je retourne dans mon bureau. Un carton de fleuriste m'y attend : il contient, nichée dans son papier de soie, une orchidée d'un brun velouté, tacheté de jaune.

Ayant rêvé toute ma vie d'être une jeune fille à qui l'on offre des orchidées, tu peux imaginer ma joie ! La carte qui accompagne la fleur porte ces mots : « Elle me fait penser à vous, surtout à vos taches de rousseur. Jim. »

J'agite ma baguette magique et, aussitôt, une limousine Packard surgit devant la porte ; elle aussi appartient au studio et j'en dispose pour la soirée. Mais je me trompe en

croyant que je vais pouvoir faire une belle entrée avec ma luxueuse auto : à l'angle de Wilshire Boulevard et de l'avenue McCarthy, le chauffeur ne peut plus avancer, coincé dans un embouteillage de voitures klaxonnantes, auxquelles se mêle la foule. Je décide qu'il sera plus simple de faire le reste du chemin à pied. Je descends et recule effrayée devant un sauvage féroce, au visage peint et menaçant... mais ce n'est qu'un mannequin vivant, dont le masque renferme une lumière. L'avenue que je traverse est bordée d'une série de mannequins analogues, figurant les personnages que montrera le film, depuis Charleston jusqu'à la côte africaine et retour !

Je me fraye un passage, avec une difficulté croissante au fur et à mesure que j'approche du théâtre ; malgré la présence de nombreux agents de police, la foule se presse de toutes parts et fait un bruit terrible. Des lampes à arc aveuglantes éclairent la place ; un phare tournant, établi dans le minaret de la mosquée du cinéma, ne cesse de balayer le ciel.

Des laquais costumés étendent un tapis rose sur l'allée qui mène au théâtre, entre les tribunes ornées de grandes corbeilles de fleurs.

Au moment où j'atteins le tapis, j'entends quelqu'un demander :

— Qui est-ce ?

— Oh ! personne !

— Elle est jolie, pourtant, dit une âme charitable.

Une panique nerveuse me saisit ; le tapis me semble se prolonger à l'infini...

Boum ! Un éclair de magnésium m'éblouit. Mais il n'est pas pour moi ; il est pour la personne de sang royal qui marche devant moi. J'avance ; des éclairs éclatent à ma droite, à ma gauche ; je perds tout mon sang-froid.

Puis, je distingue, près du contrôle, un visage familier ; le soulagement me fait hâter le pas. C'est Jim qui surveille le vacarme, l'air extrêmement distingué dans sa tenue de soirée. Son visage s'épanouit en un sourire de bienvenue ; il me semble que je rentre chez moi... Il me prend la main, m'attire à lui et murmure :

— On se rince l'œil en vous voyant, Maggie.

Les paupières me piquent comme si j'allais pleurer. Les femmes sont si bêtes... Nous choisissons les moments les moins opportuns pour nous émouvoir. Je ne suis pas différente des autres...

Un tonnerre d'applaudissements s'élève : les nouveaux mariés les plus célèbres de Hollywood sortent d'une longue et coûteuse voiture.

Encore un éclair, et j'aperçois Myrtle, toute en mousseline de soie et renards blancs, s'offrant avec plaisir aux caméras ; auprès d'elle, Tom Dillon sourit, plein de satisfaction. Elle m'interpelle :

— N'est-ce pas merveilleux ? Vous êtes magnifique ! Où avez-vous acheté ces frusques ? N'est-ce pas que Tom est tordant, en habit ? Oh ! qu'est-ce qui se passe ?

C'est la foule qui manifeste à nouveau : Sarya s'avance, escortée de trois hommes dont les vêtements noirs font ressortir sa plus belle robe tropicale en lamé argent, coupé de bandes de zibeline. Elle s'approche du microphone et chantonne :

— Bonsoir, tout le monde ! C'est merveilleux, mais tout me paraît merveilleux en Amérique !

Myrtle se met à glousser :

— Quel dommage qu'elle n'y reste pas plus longtemps ! L'Europe lui semblera saumâtre après Hollywood !... Je vous reverrai dans la salle, Madge. Au revoir, Jim !

Le flot des longues voitures luisantes est maintenant ininterrompu ; chacune d'elles déverse son contenu de stars parfumées et de cavaliers aux plastrons rigides. Le tumulte s'accentue.

Une auto d'un bleu clair voyant s'arrête ; Bud, revêtu d'un smoking de coupe excentrique, en sort et aide galamment Amanda à descendre. Ils foulent le tapis d'un air si heureux et si fier que leur brève félicité justifierait à elle seule cette fête tapageuse. Ils viennent me saluer ; Bud me confie qu'un type qui n'a pas pu s'acquitter d'un pari aux courses lui a laissé en gage ce superbe véhicule.

Randolph Scott, Carole Lombard, Adolph Zukor, Virginia Bruce, Mary Brian, Jean Arthur... Des acteurs, des producteurs, des metteurs en scène défilent par groupes, au milieu

d'acclamations assourdissantes. Enfin, mon patron se décide à apparaître, avec Selma qui porte sa cape de chinchilla.

Jim sort du rang, pour remplir ses fonctions, et persuade S. B. de venir parler au micro.

— Mes bons amis, commence Sidney, timidement, je voudrais que vous fussiez tous ici, afin que nous puissions jouir ensemble de ce film vraiment magnifique. Mais ce n'est pas moi que vous avez envie d'entendre, aussi vais-je vous présenter Bruce Anders, vedette de *Un gentleman du Sud*, le véritable héros de cette soirée.

C'est alors seulement que j'aperçois Bruce, à côté de Sidney. La blonde accrochée à son bras et qui le regarde tendrement n'est autre que mon amie la poissarde, celle que j'ai rencontrée le soir de mon début, au « Bosquet des Cocotiers » ! Hollywood n'est pas grand !

Je suis sûre qu'il t'intéresserait de connaître mon état d'âme à ce point de mon récit. As-tu jamais ri, en t'éveillant, des absurdes fantasmagories d'un mauvais rêve ? C'est à peu près cela qui m'arrive : Mr Anders m'a vaguement rappelé quelqu'un que j'aurais connu dans le passé...

Jim reprend sa place auprès de moi : lui seul est réel, et maintenant, une belle clarté se fait en moi. Je voudrais lui dire tout de go : « Écoutez, il m'advient une chose très étrange... j'adore la façon dont vos cheveux se dressent, j'adore le plissement de vos yeux quand vous souriez... même votre démarche de corneille me plaît... Bref, mon vieux, je vous aime. »

Il dirait :

— Madame, vous n'avez aucun sens des convenances. Comment puis-je vous répondre en ce moment ?

Je répliquerais :

— C'est justement ce qui est tellement doux : vous n'avez qu'à me tenir la main, à me regarder comme vous le faites, sans rien dire. Il suffit que vous soyez là, à côté, pour que tout soit parfait sur la terre.

Un éclair me tire de ma rêverie ; on applaudit Bruce, qui quitte le microphone ; il salue avec grâce. S. B. nous fait signe de les rejoindre. Il veut que Jim et moi allions au Trocadéro aussitôt après le spectacle pour vérifier les apprêts du souper.

— Hello, Palmer ! Hello, Maggie ! fait Bruce. C'est très émouvant, n'est-ce pas ?

Je lui exprime mes vœux de succès.

— Savez-vous, dit-il avec un rire nerveux, vous auriez dû parler au micro avec moi. Quand on y songe, c'est à vous que je dois vraiment tout cela, Madge...

— Que voulez-vous dire ? interroge le patron.

Jim s'empresse d'intervenir :

— Il est temps d'entrer, S. B.

A l'intérieur du théâtre, le second acte se déroule. Les dames, couvertes de bijoux et de fourrures, ne se détendent pas encore, car Hymie Fink doit rôder alentour. Mr Fink est une figure curieuse de Hollywood : il surgit au cours de toutes les cérémonies pour prendre des instantanés avec sa caméra. Impossible de se relâcher avant que les lumières soient éteintes.

Comme *Un gentleman du Sud* est dès à présent un film d'une renommée universelle, il te suffira d'apprendre que les applaudissements grondaient, plus nourris que jamais, qu'une étoile nouvelle étincelait dans le ciel de Hollywood et qu'une fois de plus Sidney Brand démontrait l'infaillibilité de son flair.

Pendant que lui et Bruce Anders subissent les félicitations, nous nous hâtons, Jim et moi, vers la Packard du studio.

— Vous ai-je dit, me demande Jim, en m'aidant à monter en voiture, que vous êtes la créature la plus ravissante que j'aie jamais vue ?

Je réponds :

— Merci, mais c'est Eric qui me vaut ce compliment.

— Non, Maggie, vous avez ce soir un éclat tout spécial.

— C'est pour mieux vous éblouir, dis-je d'une voix qui tremble un peu.

— Maggie !

La main de Jim me serre le bras comme un étau.

Je le regarde en face. Mon visage doit me trahir car immédiatement ses bras m'entourent et m'engloutissent délicieusement.

Il me faut plusieurs minutes pour reprendre haleine, pour lui expliquer ce qui s'est passé et pour lui demander comment

il s'en est aperçu. Il m'avoue que c'est pendant la nuit de Noël, quand il s'est comporté si bêtement ; il était très saoul, mais il avait un désir fou de me dire qu'il m'aimait ; alors je croyais qu'il n'était pas sérieux. Il me dit combien il a souffert quand il a cru que j'étais amoureuse de Bruce, il me dit que nous aurons une maison sur la colline, que j'apprendrai à faire la cuisine et que nous serons heureux comme des rois...

Nous sommes tous deux très échevelés quand nous descendons de voiture devant le Trocadéro. Mais nous nous moquons de ce que peuvent penser les gens et nous nous tenons par la main comme des enfants.

La réception de Mr Brand a lieu dans une salle attenante au bar. Les invités affamés s'y pressent déjà ; nous remplaçons les hôtes et accueillons les arrivants, tout en échangeant entre nous, sans fausse honte, de petits coups d'œil joyeux. Chose curieuse : à une heure aussi sacrée, l'estomac ne permet pas qu'on l'oublie ; le mien fait des embardées comme s'il était une entité séparée.

Il n'y a pas de trompettes pour annoncer les personnages vraiment importants mais Hymie Fink se montre, de sorte qu'ils ne doivent pas être loin. En effet, Sidney, Selma, Bruce, la Blonde et leur entourage font une entrée triomphale.

Jim en profite pour me prendre la main et m'entraîner jusqu'en haut, où joue la musique. Je m'aperçois soudain que, depuis le temps que je le connais, je n'ai encore jamais dansé avec lui. Je serais incapable de te dire, même à cette heure, s'il danse bien ou mal, quoiqu'il fût un temps où cette question me semblait importante. Tout ce que je sais, c'est que la musique est exquise, que nous réussissons à demeurer en mesure, que je suis la plus heureuse et la plus fière des femmes de cette salle et d'ailleurs.

— Vous sentez rudement bon, dis-je en me frottant le nez au revers de son smoking.

— C'est ce qu'elles me disent toutes, répond-il. Ce n'est ni ma beauté ni mon charme, c'est toujours cette divine odeur qui les conquiert.

— Je voudrais que vous cessiez d'employer le pluriel ; il m'enlève tout entrain.

— Ah, c'est comme ça que vous serez ? Eh bien ! nous allons dès maintenant régler la situation. Il me faut trois nuits par semaine...

Je l'interromps :

— Rien que trois ? Vous êtes très généreux, partenaire...

— Ne m'interrompez pas ; je n'ai pas fini. Ces trois nuits de liberté, j'entends les passer avec... ma bonne amie.

Son bras resserre son étreinte.

— C'est-à-dire avec moi...

— Vous croyez ?

La danse achevée, nous descendons au bar. Jim tient à boire un cocktail au champagne à notre santé ; il préfère que ce ne soit pas aux frais de Sidney.

Nous avons à peine choqué nos verres et avalé une gorgée qu'un des serveurs de la réception Brand s'approche et me dit que S. B. me demande.

Pour une fois, c'est d'excellente humeur que j'aborde mon patron. Je pense qu'il serait gentil de l'informer de notre prochain mariage. Il faut que je l'annonce à quelqu'un, à moins de faire explosion ; autant S. B. qu'un autre. Cette idée m'empêche de remarquer l'air menaçant de son visage. Je m'écrie :

— Oh, Mr Brand, nous — Jim et moi — nous allons nous marier !

Le patron pèse cette nouvelle ; il nous regarde à tour de rôle, moi d'abord, puis Jim, puis, de nouveau moi.

— Je ne le crois pas, finit-il par dire, sans plaisanter le moins du monde.

Son ton est même délibérément insultant. Instinctivement, ma main s'étend vers celle de Jim.

— Je conçois que cela soit difficile à croire, dit Jim avec une légèreté forcée, mais c'est tout de même vrai.

— Vous devez être bien mal en point, Jim, pour être obligé de vous marier.

Je sens Jim se raidir. Je demande :

— Vous désiriez me parler, Mr Brand ?

— En effet. Quand les gens sont à mon service, je compte sur leur loyauté — une loyauté absolue.

— Je ne vois pas quel rapport...

— C'est bien simple. Je n'emploie pas les gens pour qu'ils me poignardent dans le dos...

— Pourquoi tourner autour du pot, Brand? fait Jim. A quoi faites-vous allusion?

— Qui est-ce qui a prévenu Anders que je voulais me débarrasser de lui?

— Ah! c'est ça! dit Jim, tout hérissé. Sans elle, vous ne seriez pas ici en train de célébrer votre succès!

— Ainsi, vous l'avouez? Quand Anders me l'a dit, j'ai refusé d'y croire. Il a essayé de défendre Madge; c'était le moins qu'il pût faire, vu qu'elle s'est jetée à sa tête... et Dieu sait quoi d'autre...

— Brand! s'écrie Jim avec violence. Vous ne semblez pas comprendre que Madge va devenir ma femme!

Je m'aperçois que notre colloque a attiré l'attention générale; tous les yeux sont dirigés sur nous; je vois Selma s'approcher en se faufilant à travers la foule.

— Pour une petite fille naïve, me dit Brand, vous savez mener votre barque. Est-ce que Bruce vous donne un affidavit, Jim?

Jim s'avance vers le patron en brandissant le poing. Selma hurle; les copains de Brand se précipitent derrière Jim et le retiennent de force, cependant que le magnésium éclate!

Lorsque l'atmosphère s'éclaircit, Jim a été relâché et Mr Brand le contemple avec l'air méditatif de l'homme qu'on a trahi.

— Dire que vous m'auriez frappé, après tout ce que j'ai fait pour vous! Je n'y comprends rien. Cela ne vous ressemble pas, Jim...

— C'est un geste que je n'approuve pas moi-même. Je voulais seulement vous montrer comment se conduit, en réalité, un héros. Je vous ai si souvent fait passer pour tel que j'ai tenté de vous faire une démonstration utile pour l'avenir... quand je n'y serai plus.

— J'allais vous en parler, dit S. B., tristement. Quand j'accorde ma confiance, je compte qu'on n'en abusera pas. J'avais confiance en Madge, j'avais confiance en vous et vous m'avez trahi tous les deux. Je m'en souviendrai toute ma vie

et j'espère que, quoi que vous fassiez, où que vous soyez, vous vous rappellerez que vous m'avez trompé !

J'entends la voix de Stella Carsons prononcer :

— Je trouve que c'est beau, ça !

Tendresses. MAGGIE.

Télégramme adressé à : Miss Agnes Lawrence, Kansas City, 4 septembre.

Vérité bien moins scandaleuse que récits des journaux — En tout cas, il va m'épouser — Il vous envoie ses tendresses — Moi aussi

MADGE.

Extrait de la Vérité pure. Sidney Skolsky, 4 septembre.

Les propos fielleux, répandus par certain producteur célèbre dans une boîte de nuit de Hollywood, il y a quelques jours, et qu'a gobés la colonie, sont grotesques. Ils n'ont pas empêché les victimes de ces calomnies, gens charmants entre tous, de se marier et d'être heureux. Je me réjouis de votre retour au bercail, Jim. Quelle impression éprouvez-vous à gagner honnêtement votre vie ?

JANE ALLEN

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE CLAIREAU)

LE THÉATRE

Armand Salacrou : *C'était... histoire de rire* (Madeleine)

Henry Bernstein : *Elvire* (Ambassadeurs)

Je ne comprends pas pourquoi d'aucuns ont pu reprocher à la nouvelle pièce de M. Armand Salacrou de détonner un peu en cet hiver 1939-1940 ni comment l'auteur, un instant, a pu le croire lui-même, au point d'avoir éprouvé le besoin de modifier légèrement son titre et d'avoir invoqué, en quelques avant-premières, l'excuse qu'il s'agit ici d'un ouvrage écrit en temps de paix. Certes, l'état de guerre impose à la nation des devoirs particuliers que nul ne songe à éluder, et la tenue générale de la France ne laisse aucun doute sur son aptitude singulière à prendre instantanément et à garder aussi longtemps qu'il le faut le visage qui convient en face du danger. Mais il y a des illusions que nous devrions avoir perdues, si tant est que, la dernière expérience que nous avons faite n'étant pas si loin de nous, nous ayons aujourd'hui, par la faute de nos insupportables voisins, l'habitude de la guerre presque autant que de la paix. L'une de ces illusions consiste à penser que l'état de guerre change entièrement les mœurs et particulièrement le vieux fonds de psychologie amoureuse où il est de tradition que notre théâtre aille puiser ses sujets.

Je ne veux point dire que la guerre soit incapable de créer, dans ce domaine, des situations imprévues, qu'un auteur dramatique sera tenté d'exploiter, ni que la guerre elle-même, par certains côtés, voire directement, ne puisse pas être portée à la scène ; je soutiens seulement — et le plaisir que les spectateurs, parmi lequels se trouvent chaque soir de nombreux permissionnaires, goûtent à la pièce de M. Salacrou, semble bien le prouver — je soutiens que, malgré la mobilisation de toutes nos forces en vue de la victoire, et peut-être d'autant plus, en raison de ce qu'ils apportent de relâche à cette tension même, les jeux éternels de l'amour continuent à nous intéresser.

Or, les jeux de l'amour sont souvent irréguliers et l'on est bien obligé de reconnaître que les feintes, les trahisons, la jalousie, les querelles, les pleurs et mille autres charmes empoisonnés y occupent une grande place. Sans doute les moralistes, qui n'ont aucune difficulté à se mettre sur le pied de guerre, puisqu'ils y sont déjà en temps de paix, souhaiteraient que l'amour accordât sa conduite à la gravité du moment, que la passion dépouillât tous ses maléfices et profitât des circonstances pour ne montrer plus qu'une face honnête à l'univers étonné. Et moi aussi je fais ce vœu : que les femmes cessent de mentir et les hommes de tromper, que tous les serments d'amour soient tenus et que tous les amants soient fidèles, mais j'ai peur que les dieux ne se rient de ma prière.

Le décor du premier acte représente un étrange grenier, où deux amis, Gérard et Jean-Louis, dont l'un est marié, l'autre célibataire, se retrouvent chaque jour, à heure fixe, dans le dessein d'évoquer les communs souvenirs de leurs années de collège et d'université. De ce grenier, ils ont fait comme un musée de leur première jeunesse, en y rassemblant tous les objets hétéroclites qui leur rappellent cet heureux temps. Le grenier est situé au domicile de Gérard mais Adélaïde, la femme de Gérard, est exclue des réunions. Le valet de chambre n'a même pas le droit de pénétrer dans cette chapelle de l'amitié pour y donner un coup de plumeau. Les deux compagnons s'y glissent par une trappe qui s'ouvre dans le plancher.

Ce début ne m'a plu qu'à moitié. La fantaisie m'en a paru laborieuse et le symbolisme bien gros. Point n'était besoin de matérialiser aussi pesamment les choses pour nous faire comprendre que Gérard et Jean-Louis sont inséparables et qu'Adélaïde est en dehors de leur intimité. En outre, l'invention est plus bizarre qu'originale. Avec son cheval à bascule au premier plan, son vieux chapeau melon démodé et autres accessoires du même genre, ce grenier, qui tient du magasin de jouets et du décrochez-moi-çà, m'a rappelé la chambre des *Enfants terribles*. Mais comme Gérard et Jean-Louis n'ont plus les grâces de l'enfance, il sont un peu l'air ici de deux benêts.

Cette réserve faite, tout le reste, c'est-à-dire la psychologie qui est la substance même de l'ouvrage, est d'une qualité supérieure. Ce qui ne signifie point qu'il en soit de même du caractère des personnages qui nous sont présentés : tous ne sont rien moins que des héros ; tous, y compris Donaldo, le mari trompé et philosophe, sont des âmes médiocres. Mais la médiocrité, au regard de l'observateur, est un fonds riche car elle comporte de grandes capacités de ruse, d'égoïsme et de souffrance. L'une des pièces antérieures de M. Salacrou porte ce titre : *Un homme comme les autres*. Eh bien ! ce sont là encore des hommes — et des femmes — comme les autres.

Adélaïde est une « chichiteuse » ou, pour parler poliment, c'est l'artifice même. Madame Cocéa tient le rôle au naturel, avec une sincérité parfaite dans l'insincérité constante. Au moment où le rideau se lève, Adélaïde s'introduit dans le grenier en compagnie d'un jeune amant. Double joie pour elle : narguer la défense, bafouer Gérard, son mari. L'amant timide craint d'être surpris : autre excitation pour Adélaïde. Tout en faisant mille adorables grimaces, qui donc mériteraient exactement 1.000 tornioles, elle nous apprend qu'elle va quitter le soir même le domicile conjugal avec ce garçon timoré qu'elle entraîne dans sa fugue. Bientôt, elle confiera son projet à Jean-Louis qui est arrivé le premier au rendez-vous quotidien de l'amitié. Or, il se trouve que Jean-Louis, a, de son côté, une confidence à faire à Gérard : il est amoureux d'une femme mariée du nom d'Hélène Donaldo et se prépare à l'enlever. Gérard n'adresse qu'un reproche à son

ami, celui de lui avoir caché jusqu'ici sa liaison. Quant au projet d'enlèvement, il en parle avec une légèreté qui ne laisse pas d'embarrasser Jean-Louis puisque celui-ci sait maintenant que le sort réservé à Gérard est celui de Donaldo. Les deux situations se reflètent l'une dans l'autre sous des angles de vision différents. Il y a là un jeu très subtil d'éclairages, moitié comique, moitié amer.

Gérard est un mari aveugle. Il aime l'insupportable « Adé », dont il prend les grimaces perfides pour des caprices d'enfant gâtée. Comment une créature aussi factice peut-elle lui inspirer cette confiance absolue? Est-il donc si bête, le beau Gérard? Non, mais il est fat. Il est convaincu que, ayant tout pour plaire, il plaît, et que sa femme a trop bon goût, qu'elle est trop intelligente pour aimer un autre que lui. Beaucoup d'hommes, qui ne sont pas stupides, sont ainsi aveuglés. C'est pourquoi les femmes savent très bien qu'un des meilleurs moyens d'amener un homme à l'état de crédulité totale qui favorise tous les abus, c'est de le couvrir de compliments. Et les compliments les plus énormes sont les mieux reçus, et les plus fins des hommes, sur ce chapitre, sont pareils aux imbéciles.

Hélène, qui s'est enfuie de chez Donaldo, survient au moment où Gérard comprend enfin qu'Adélaïde l'a quitté, de sorte qu'il a devant les yeux, en la personne de Jean-Louis et d'Hélène, un couple d'amants semblable à celui qui a causé son malheur. Furieux, il les chasse.

La douleur de Gérard remplit les actes suivants. Ces cœurs qu'on croit légers, ces costauds sifflotants sont capables, parfois, de souffrances aiguës. Gérard connaît l'obsession, toutes les affres de la jalousie. Nous le retrouvons dans un palace, au bord de la mer. Une poule de l'endroit essaie de consoler ce coq à la crête rabattue. Elle perd son temps. Jean-Louis et Hélène l'ont rejoint, parce que la vieille amitié qui unit Jean-Louis à Gérard n'a pu rompre si vite. Mais la présence du couple à l'hôtel n'aide pas à la guérison de Gérard, et la vue de Gérard empoisonne le bonheur du couple : n'est-il pas l'image d'une poignante tristesse, comme celle que Jean-Louis et Hélène ont causée? C'est alors que l'histoire va se liquider en deux temps.

Premier temps : le jeune Achille, l'amant ingénu avec lequel Adélaïde est partie, reparaît soudain, chargé par Adélaïde elle-même de demander à Gérard de la reprendre. Appuyé de la menace d'un revolver, l'épisode a plus de drôlerie que de vraisemblance. Il est vaudevillesque.

Deuxième temps : le ton devient raisonneur à l'arrivée de Donaldo, un Donaldo pas du tout accablé, comme on aurait pu croire, mais indulgent, narquois, toujours vert. Sa doctrine n'est pas neuve. Avant lui, n'a-t-on pas dit du mari trompé qu'il était « le plus heureux des trois » ? Mais Donaldo apporte à l'appui de cette thèse de nouveaux arguments d'ordre intime, qui couvrent Hélène de confusion et prouvent à Jean-Louis qu'elle mentait sur un point délicat. Bref, Hélène rejoindra son philosophe cynique. Gérard accueillera à bras ouverts une « Adé » plus minaudière que jamais. Et il ne restera plus à Jean-Louis, désillusionné, et au jeune Achille, atterré, que la ressource d'échanger sur l'inconstance des femmes et leur mythomanie congénitale les propos les plus défaitistes.

La pièce est remarquablement jouée. J'ai dit l'art de madame Cocéa. Je n'ai pas vu madame Devillers dans le personnage d'Hélène, qu'elle a créé. Elle y était, dit-on, parfaite. C'est madame Suzet Maïs qui a repris le rôle. Après avoir souvent triomphé dans la volubilité corrosive des « petites pestes », cette comédienne, montre ici un autre aspect, plus large, de ses moyens. Elle est excellente dans l'expression du tourment. MM. Gravey (Jean-Louis) et Luguet (Gérard) sont deux artistes de premier ordre : l'un dans les nuances, les finesses, l'autre dans les notes franches. M. Renoir prête son habituelle maîtrise, son ironie et sa carrure aux discours de Donaldo, le cocu libertin. M. Mercanton (Achille) a la naïveté du tout jeune homme, les brusqueries de poulain ombrageux qui caractérisent au théâtre l'innocence masculine.

L'action d'*Elvire*, la pièce nouvelle de M. Henry Bernstein, se déroule avant la présente guerre, mais à la veille de l'événement. Outre qu'on y sent déjà se creuser le lit du cyclone, l'atmosphère de la guerre y pénètre d'un autre biais, comme par une porte dérobée, avec l'écho lointain des persécutions qui furent les prodromes de la catastrophe et offrirent au monde épouvanté la première image de ce que serait l'Europe sous la domination hitlérienne.

Bien qu'il ne soit fait ici à la guerre proprement dite, considérée seulement, à cette date, comme possible ou comme imminente, que de brèves allusions, il me paraît que l'auteur, au début de l'année quarante, a voulu rappeler aux Parisiens, par un détour, que la réalité de la lutte où nous sommes maintenant engagés ne se limitait pas à l'obscurcissement des rues le soir ou à quelque disette de charbon. D'autres menaces pèsent sur l'Occident. M. Bernstein a délégué vers nous le personnage d'Elvire, victime des nazis, comme une préfiguration du sort qui nous attendrait, si nous perdions de vue que, pour l'éviter, il n'y a jamais eu qu'un moyen : opposer à la force une force plus grande, à la résolution une résolution plus puissante encore.

Ce n'est pas tout. En évoquant Elvire, seule, irrémédiablement seule, dressée au milieu de nous comme une statue du désespoir, en opposant son destin au nôtre, et toutes les atrocités dont elle est le témoignage à nos mœurs faciles, le dramaturge nous incite à tirer de sa pièce une double leçon : leçon de fraternité humaine d'abord, ensuite leçon de proportions, de perspective dans l'ordre du sentiment, invitation à prendre la mesure exacte de ce que sont les soucis et les peines dans ce qui est encore la « vie heureuse », entendez dans une société où les voies des bonheurs particuliers sont encore relativement libres. Elvire nous tend un compas et semble nous dire : « Mettez vos souffrances à l'échelle des

miennes, avant de vous lamenter. Vous pleurez ; moi, je n'ai plus de larmes. » Il fallait beaucoup de courage pour oser ces rappels.

Pourquoi, en dépit d'une magistrale sûreté dans la conduite des scènes, en dépit d'un dialogue toujours juste et toujours naturel, avons-nous gardé de la mise en œuvre cette impression, de plus en plus marquée d'acte en acte, que la réalisation demeurait un peu en deçà de la grandeur de l'intention ? Peut-être parce que l'auteur a trop voulu nous ménager, peut-être parce qu'il aura pensé qu'une confrontation directe, déclarée, explicite entre le sort d'Elvire et le nôtre nous serait intolérable. Entre elle et nous, il n'a pas noué de débat, il a tenté un parallèle.

On nomme droites ou surfaces parallèles des droites ou des surfaces dont la distance est toujours égale et qui ne peuvent, par conséquent, se rencontrer. Or, le théâtre est fait de rencontres, d'intersections, et même de heurts. N'est-il pas singulier qu'il faille le rappeler à propos d'un drame de M. Bernstein, ce terrible aiguilleur qui longtemps fit sa joie et la nôtre des collisions et des télescopages ?

La pièce n'est autre chose qu'une comparaison suivie. Comparaison qui n'est même pas formulée par l'auteur mais qu'il nous sollicite plutôt de faire, en s'en remettant sur ce point à notre intelligence et à notre générosité. Mais sommes-nous si intelligents ? Sommes-nous si généreux ? Au théâtre surtout, nous sommes extraordinairement obtus, extraordinairement inertes. « Secouer avant de s'en servir » est une recommandation qu'un dramaturge qui attend de nous une réaction quelconque ne doit pas oublier. Confortablement assis dans un fauteuil, nous ne nous ouvrirons à l'émotion et même à la compréhension, de passifs nous ne deviendrons actifs que si l'on fait violence au mélange dormant que sont notre âme et notre esprit.

Elvire, comtesse Siersberg, est une Autrichienne, dont la famille, fidèle à l'ordre ancien, a subi l'ordinaire traitement que les nazis réservent aux opposants dans les pays assujettis. Arrêtée elle-même pendant quelques heures, elle a pu échapper au camp de concentration et passer la frontière. Réfugiée à Paris, elle se présente inopinément chez Viroy,

jeune maître du Barreau, munie d'une lettre de recommandation qui lui a été donnée par un avocat juif de Vienne pour son confrère français, avec lequel il fut naguère en relations professionnelles.

Lue par Viroy à sa maîtresse Claudine et à un ami, avant que la visiteuse inconnue ait été introduite, cette lettre est profondément pathétique. Notre « mélange dormant » s'est réveillé à cet instant, et nous avons pu croire que, dramatiquement parlant, un accrochage sérieux allait s'ensuivre qui nous tirerait pour toute la soirée de notre criminelle apathie. Comprenez que la réussite ici, d'où naît l'émotion, est dans l'absence totale d'emphase, dans une extrême pudeur des termes, chaque mot, par sa réserve même, par le souci de maintenir l'expression toujours en deçà de la chose exprimée, suggérant un infini de souffrance. Un chef-d'œuvre de tact et de sensibilité. J'ai dit qu'Elvire avait été personnellement victime des persécuteurs, mais il n'est pas fait la moindre allusion à cela dans la lettre ; nous ne l'apprendrons que beaucoup plus tard, au troisième acte. A la minute où la comtesse Siersberg paraît, nous ne savons rien d'elle, en dehors de sa condition sociale, de sa situation nouvelle d'*heimatlos* et du fait qu'elle vient sans doute demander à Viroy quelque appui. Ce mystère confère au personnage un surcroît de prestige ; Elvire symbolise bien, à ce moment, tout un monde martyrisé. Chacun de ses silences est lourd de sous-entendus épouvantables ; le moindre de ses gestes déplace dans l'air des fantômes ; sa présence apporte dans ce salon parisien une palpitation étrange, comme les dernières ondes inaudibles d'une immense rumeur lointaine, où les sarcasmes des bourreaux se mêlent aux cris des suppliciés.

Au troisième acte, quand la comtesse, dans sa mansarde, évoquera en pleurant, devant Viroy, l'exécution de son mari, la lâcheté de son amant terrorisé, l'humiliation et la torture par elle-même subies, nous serons moins émus qu'au premier acte, lorsque toute l'horreur de sa destinée est encore masquée par le ton mondain, la retenue de la bonne éducation, la fierté de la grande dame. C'est que, précisément, l'horreur nous est alors présentée sous la forme d'un récit. Viroy n'est

qu'un auditeur indigné, un sympathisant qui fulmine mais reste en dehors du drame, étranger à tout cela. Ce que j'ai dit du parallélisme qui ne cesse d'exister dans la pièce entre Elvire et nous, ou plus exactement entre le plan Elvire et le plan Viroy, est ici très frappant. Elvire est isolée ; autour d'elle rien que le vide. Viroy la plaint, il l'aide de son mieux et, le soir des confidences dans la mansarde, désemparé lui-même par l'abandon de sa maîtresse, il se consolera auprès d'Elvire qui, de son côté, puisera quelque oubli dans ses bras, mais ce bref contact égoïste, charnel, animal, ne rapprochera point les âmes. Je comprends bien que c'est justement là ce que l'auteur a eu le dessein de montrer. Seulement nous sommes au théâtre, où il y a gageure à vouloir nous intéresser au déroulement de deux actions indépendantes qui ne s'interpénètrent pas : le danger c'est que nous ne participions vraiment, de cœur, ni à l'une ni à l'autre.

Le péril s'accroît ici du fait que le plan Viroy, entendez l'intrigue dont Viroy est le centre, n'est pas propre à nous passionner. Il ne m'échappe point que l'auteur a voulu que l'aventure fût banale, mais la banalité ne retient guère. Lorsqu'Elvire tombe, comme un bolide calciné au feu d'une planète affreuse, dans l'appartement confortable et meublé avec goût de l'avocat parisien, celui-ci entretient une liaison avec la femme d'un diplomate, une jolie personne irrésolue qui ne se décide pas à divorcer pour l'épouser, encore qu'il l'en presse et qu'elle semble aussi le désirer. Bientôt cette hésitante retournera à son mari, au moment où le diplomate, nommé ministre plénipotentiaire, sera sur le point de partir pour rejoindre son poste. Viroy en concevra un chagrin vif et rageur, qui ne durera que le temps d'une colère. D'Elvire, il usera sur-le-champ comme d'une drogue, comme d'une potion calmante à portée de sa main puis, l'été suivant, se toquera d'une toute jeune fille, une étudiante bien balancée, excellente nageuse, rencontrée aux bains de mer, et que l'on sent qu'il épousera. Quant à Elvire, devenue correspondante du journal *Tout*, par la protection du rédacteur en chef, le bon Cormagnin, ami de collège de Viroy, elle refusera la proposition surprenante du journaliste amoureux qui lui offre de l'épouser pour lui donner la nationalité

française et restera une errante, la personnification du malheur.

Salle de théâtre remise à neuf, rouge, blanc et or, où se reconnaît le talent éprouvé de l'architecte, M. Louis Faure-Dujarric. Présentation soignée, interprétation inégale. Madame Popesco (Elvire), parfaite au premier acte, dans la réserve et la grâce aristocratiques, n'est pas très bouleversante dans l'effusion de la douleur. Mademoiselle Crispin est une indécise charmante, M. Rollan, un frivole impétueux, M. Carette, un pittoresque et sensible Cormagnin.

FRANÇOIS PORCHÉ

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

Du 15 au 29 février, la situation est demeurée complètement stationnaire sur le front occidental. Sur la Sarre, la Blies et la Lauter, l'activité coutumière des patrouilles et des reconnaissances a continué à créer une sorte de bouillonnement à la surface extérieure des deux dispositifs français et allemand. La densité des reconnaissances aériennes, sur les lignes ou au-dessus du territoire adverse, a varié quotidiennement, suivant les conditions atmosphériques, sans que des incidents notables se soient produits.

La forme générale du déploiement allemand, face à la Hollande, à la Belgique, au Luxembourg et à la France, de la Moselle au Rhin, n'a pas subi de modification. Les possibilités d'attaques contenues en germe dans cette concentration de nature nettement offensive sont toujours les mêmes.

Par contre, en Finlande, la lutte s'est poursuivie sur un rythme extrêmement violent et a entraîné, entre le lac Vuoksi et le golfe de Finlande, deux replis successifs des troupes finlandaises.

C'est dans la journée du 16 que le premier mouvement rétrograde s'est effectué. Il n'a pas été inquiété par les Russes, qui n'ont ni cherché à exploiter leur succès ni même tenté de garder le contact avec les éléments finnois en retraite.

Le nouveau front occupé par les Finlandais s'appuyait, à

l'Ouest, au chapelet d'îles qui ferme presque complètement l'entrée du golfe de Viborg, et dont la principale, garnie d'ouvrages et de batteries, est l'île d'Uuras. Il se dirigeait ensuite de l'Ouest à l'Est, à environ 10 kilomètres au sud de Viborg, passait derrière les lacs de Muolanjœrvi et Ayrapaanjœrvi et enfin suivait, jusqu'au lac Vuoksi, la rivière Salmenkita.

Les journées du 17 au 21 ont été presque complètement calmes dans la partie ouest de l'isthme de Carélie. Manifestement, les Russes ont dû reprendre le contact, déplacer leur artillerie et monter de toutes pièces de nouveaux systèmes de feux, avant de songer à attaquer sérieusement.

Leur effort principal s'est alors porté à leur extrême-gauche, le long du rivage et sur la glace du golfe de Finlande. Ils ont enlevé les îles qui s'échelonnent à quelques kilomètres de la côte. La plus importante de celles-ci porte le nom de Koivisto. Elle était fortifiée et possédait des batteries de calibres variés. Les Russes se sont d'abord emparé du port de Koivisto, situé sur le continent puis ils ont continué vers le Nord. Les Finlandais ont évacué l'île de Koivisto quelques jours plus tard.

La pression russe a recommencé à se faire sentir, du côté de Viborg, le 22. Ce jour-là, les troupes soviétiques ont pris pied dans l'île de Uuras. Le 23, ils en ont été complètement chassés par une contre-attaque finlandaise.

Ce même jour, de multiples attaques ont eu lieu, en direction de Viborg, sous de violentes rafales de neige. Quoique menées avec opiniâtreté, elles n'ont pas eu ce caractère d'opération bien coordonnée, préparée avec soin et conduite avec ensemble, qui, seule, permet d'obtenir des résultats importants.

Viborg étant alors exposée aux coups de l'artillerie soviétique, les autorités finlandaises ont donné des ordres pour l'évacuation de la population civile.

Deux journées d'accalmie ont succédé en Finlande à ces assauts furieux mais incohérents. Puis, le 26 à midi, la lutte a repris avec une grande intensité sur tout le front de l'isthme de Carélie. Les Russes paraissent avoir encore amené des renforts sur ce secteur. Quatorze divisions auraient pris part à cette nouvelle bataille pour Viborg.

Les combats se sont déroulés avec violence pendant l'après-midi du 26 et la nuit du 26 au 27. A leur extrême-gauche, les

Russes progressant sur la glace du golfe de Finlande, ont fait de violents efforts pour s'emparer de l'île de Uuras. Dans la zone découverte entre la côte et le lac de Muolanjœrvi, la pression a été particulièrement forte vers le centre, le long de la voie ferrée.

Tous ces efforts ont été vains. Les attaques ont été repoussées partout. Le 27, l'élan de l'offensive soviétique s'est ralentie. On n'a plus enregistré ce jour-là que des attaques locales assez faibles. Le 28 au matin, les Finlandais demeuraient maîtres de toute leur première position.

Le communiqué finlandais du 29 a été très sobre : il a indiqué, sans donner aucun détail, que la pression exercée par l'ennemi, dans l'isthme de Carélie, s'était poursuivie au cours de la journée du 28 et que, par endroits, les troupes finlandaises s'étaient retirées sur de nouvelles positions.

De même, les informations officielles concernant la journée du 29 se sont tenues dans une note très modérée. Elles ont fait connaître que les attaques russes avaient continué sur la plus grande partie du front entre le lac Vuokni et le golfe de Finlande.

C'est grâce aux indications fournies par les communiqués soviétiques des 28 et 29 février et 1er mars qu'on a pu apprécier l'importance du repli finlandais. L'état-major de la circonscription de Leningrad a donné comme points atteints par les troupes rouges, le 29 février : le faubourg sud de Viborg, la gare de Tali à neuf kilomètres au Nord-Est du grand port, la ville de Heinjoki à l'Est et à vingt kilomètres de Viborg, et le Vuoksi à peu près sur le même parallèle.

D'un côté comme de l'autre, on n'annonce ni violents combats ni poursuite ni prisonniers. On peut donc admettre que les Finlandais ont volontairement évacué, le 28, leur seconde position, sans être pressés par les Russes et se sont repliés sur une troisième, qui n'avait pas été précisée au moment où ces lignes ont été écrites, mais qu'on pouvait supposer aller de Viborg au Vuoksi en passant par les nombreux lacs qui s'échelonnent dans ce secteur.

Les causes de ce repli volontaire n'ont pas été divulguées par le commandement finlandais. Il est certain que le terrain de l'isthme de Carélie, au sud de Viborg, est sablonneux et découvert et ne présente pas d'autres obstacles que des lacs et des

marais actuellement gelés tandis qu'au Nord-Est de Viborg le sol est rocheux, chaotique, très boisé. L'artillerie soviétique ne trouvera plus là d'observatoires pour régler ses tirs ; les chars ne se déplaceront que difficilement, au milieu de nombreux blocs de granit. Le front sera raccourci. Enfin les Finlandais gagnent ainsi un temps précieux, qui leur permettra d'achever l'organisation et l'instruction des batteries lourdes reçues récemment de France et destinées à la contre-batterie.

L'avenir de la lutte est donc toujours dépendant du même facteur, celui des effectifs finnois. Si ceux-ci sont suffisants pour assurer les relèves et combler les pertes, au cours d'une longue lutte d'usure, on peut estimer que l'avance russe sera enrayée, malgré ce recul qui ne compromet en rien l'admirable résistance de la Finlande.

En même temps que les masses soviétiques se lançaient à l'assaut en direction de Viborg, la lutte se ranimait dans l'extrême-nord de la Finlande, au sud de Petsamo. Les Russes ont envoyé de ce côté, vers le 15 février, des renforts en provenance de Mourmansk. Ils sont passés récemment à l'attaque des éléments finlandais, assez peu nombreux, déployés en travers de la route de Rovanienni.

Dans la journée du 26 février, le détachement finlandais s'est replié jusqu'à Nautsi, village situé à 90 kilomètres environ au sud de Petsamo. Le 29, il a dû marquer encore un recul.

Quel est le sens de ce réveil de l'activité russe dans cette zone excentrique ? Comme toujours, on ne peut le savoir avec certitude. Il est possible que les nouvelles, d'ailleurs non confirmées, relatant la présence d'une force navale britannique sur la côte mourmane aient mis les Russes en défiance et que ceux-ci, en vue de renforcer leur situation à Petsamo et autour des mines de nickel voisines, aient cherché, d'une part, à rendre plus profonde la zone qu'ils occupent en avant de ces objectifs, de l'autre, à tenir plus solidement la côte pour s'opposer à un débarquement éventuel des alliés.

Pendant que des événements tumultueux se succédaient ainsi dans l'isthme de Carélie, le commandement finlandais annonçait, dans son communiqué du 29 février, la conclusion d'une longue série d'engagements ayant pour théâtre la zone boisée au Nord du lac Ladoga. Cette opération, qui s'est déroulée d'une façon assez

mystérieuse, pendant un mois entier, fait le plus grand honneur aux troupes du maréchal Mannerheim.

La 18e division soviétique s'est avancée, au début de janvier, par un itinéraire sinueux qui, partant de la frontière de Carélie, mène par Uoma vers Syskyjœrvi. La grande unité russe, alourdie par une artillerie importante, par de nombreux chars, des tracteurs, des trains hippomobiles, formait, suivant le procédé usité dans l'armée rouge, une colonne unique serpendant à travers une série de défilés, dans une région difficile et très boisée, sans avoir pris apparemment aucune mesure de sûreté pour garder ses flancs et ses derrières.

Les Finlandais, opérant par patrouilles sur skis d'un faible effectif mais très mobiles, entamèrent l'action le 10 janvier, au moment où la 18e division rouge atteignait Syskyjœrvi, et réussirent, non seulement à lui barrer le passage en avant et à lui interdire en même temps toute retraite mais encore à la couper en cinq ou six morceaux. Alors commença l'investissement de chacun de ces tronçons, qui se prolongea pendant cinq semaines et que ne parvinrent à rompre ni les sorties désespérées des troupes encerclées ni les efforts répétés des nombreuses forces envoyées par le commandement russe au secours des unités menacées d'être réduites à la capitulation.

Par un retour imprévu aux modes de combat employés jadis par de lointains ancêtres, chaque détachement russe se protégea en s'entourant d'une ceinture de chars, comme faisaient les hordes barbares dressant, avec leurs chariots, un rempart autour de leur campement.

Les troupes finlandaises durent faire face aux éléments investis et, en sens opposé, résister aux forces russes qui cherchaient à les dégager. Les communiqués ont maintes fois signalé les violents sursauts des unités prisonnières s'efforçant vainement de s'ouvrir une route vers Salmi par le bord du lac Ladoga et les rudes et inutiles efforts des colonnes rouges exerçant leur pression par tous les chemins venant de la frontière de Carélie, sur un front d'une centaine de kilomètres.

Depuis longtemps, les Russes, coupés de tout, étaient menacés de famine. Ils mangèrent tous leurs chevaux. Puis des avions leur jetèrent quelques vivres. Aucun des convois de ravitaillement poussés en avant par l'état-major soviétique ne put par-

venir jusqu'à eux. En particulier, la route qui longe le lac était rendue impraticable par les batteries finnoises placées dans les îles échelonnées en avant de la côte.

Les Finlandais ne cherchèrent pas à brusquer le dénouement. Quand ils virent que la résistance des assiégés touchait à sa fin, ils attaquèrent les différents îlots russes les uns après les autres. Le dernier et, sans doute, le plus important de ces centres de résistance est tombé le 18. La 18e division russe a été ainsi, pièce par pièce, totalement détruite.

Cependant, la bataille de Finlande qui ne paraissait, au début, devoir être qu'un épisode, apparemment assez bref, de la guerre de conquête entreprise par l'U.R.S.S. avec le consentement tacite de l'Allemagne a, par sa violence et sa durée, débordé le cadre d'une affaire purement locale et exercé des répercussions importantes sur les divers théâtres des opérations situés en bordure de l'immense domaine soviétique.

Les Russes ont engagé dans cette lutte un nombre de divisions qui, actuellement, doit atteindre trente-cinq. Sur ce chiffre, quatre ont été complètement détruites, trois ou quatre gravement mises à mal. Les attaques contre la ligne Mannerheim, qui se sont répétées pendant plus de deux mois, ont été très coûteuses. La bataille vers Vibord, entamée le 11 février, et qui se poursuivait encore à la fin de ce même mois, paraît avoir été conduite à coups d'hommes, avec un mépris complet des pertes. Il ne semble pas qu'il soit exagéré d'estimer à vingt-cinq le nombre des divisions russes anéanties ou très usées depuis trois mois. Quant au nombre des chars capturés ou détruits, il est certainement très considérable. Celui des véhicules indisponibles doit l'être bien davantage.

Le remplacement de ces grandes unités, le jeu des relèves, le transport de chars à réparer, enfin le ravitaillement en vivres, en matériel, en munitions et en carburants des armées d'opérations, imposent incontestablement à l'organisme ferroviaire soviétique un effort considérable. Or le mauvais état des voies et le désordre du service de l'Exploitation en Russie sont des réalités confirmées par tous les spécialistes qui ont étudié leur fonctionnement. Il semble donc justifié de donner créance aux informations qui signalent de divers côtés les déficiences du service des Transports en U.R.S.S.

Sans analyser d'une façon complète l'état de la question, on est en droit de conclure de ces témoignages que le système des chemins de fer russes a, dès maintenant, atteint et peut-être dépassé la limite de son rendement et que, par conséquent, l'éventualité d'un nouvel effort aussi considérable à imposer à cet organisme surmené, en vue de satisfaire aux besoins d'une nouvelle offensive tentée sur un second théâtre d'opérations, doit être, pour le moment, nettement écartée.

Ainsi la magnifique résistance de la Finlande, qui a eu pour premier effet de barrer la route à une expansion soviétique vers les fjords en mer libre de la Norvège septentrionale, opération qui risquait d'entraîner une invasion de la Suède par l'Allemagne, a aujourd'hui des conséquences beaucoup plus lointaines. Par suite des insuccès russes dans cette région arctique, les pays voisins de l'U.R.S.S. du côté du Midi, la Roumanie, la Turquie, la Perse voient, momentanément au moins, s'effacer la menace d'une tentative d'agression faite par les forces rouges.

L'aide à apporter par la France et l'Angleterre à la Finlande n'est donc pas seulement une œuvre de simple générosité envers une petite nation odieusement assaillie par une puissance infiniment supérieure en effectifs et en matériel, c'est aussi une tâche qui sert au premier chef l'intérêt des alliés, puisqu'elle tend à maintenir en Russie une situation telle que le secours économique que peut en escompter le Reich demeure d'une réalisation impossible.

GÉNÉRAL J. BROSSÉ,

du cadre de réserve.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

En nous enchantant d'un style fluide et souple, dont le cours sans hâte tantôt se coule dans l'analyse, tantôt se modèle et devient une description vivante, M. André Beucler nous conduit vers un livre, la *Fleur qui chante*[1] : roman complexe, attachant, assez balzacien d'aspect mais infiniment nuancé, et bien plus riche encore en contenu qu'en apparence. Le récit part assez lentement, avec des descriptions, des portraits, des biographies, des retours sur le passé. L'auteur n'est pas pressé ; mais sous cette main patiente le tableau s'anime et les figures respirent.

La fleur qui chante est le nom donné par l'auteur à cette jolie Catherine Fabières, qui embellit de page en page et à qui le roman ne se lasse pas d'apporter des qualités nouvelles. C'est la fille d'un notaire de l'Aisne mort pendant la grande guerre. Au début du livre, elle est institutrice dans un village perdu de la Haute-Marne, Molines. Un soir d'octobre, à la sortie de la classe, elle voit dans une route boueuse et tournante une Ford immobilisée, accumulateurs déchargés et phares éteints. Pas un mécanicien à Molines. Le jeune homme est contraint de passer la nuit à l'auberge, celle-là même que Catherine habite, la seule du pays.

C'est un garçon d'une trentaine d'années, le visage ouvert, les sourcils noirs. M. Beucler en trace un de ces portraits comme il

1. N. R. F.

les aime, tout en observations précises, en finesse et en déductions. Ou plutôt c'est Catherine qui, dînant dans la même salle, observe l'inconnu et fait ses réflexions, que l'auteur commente à son tour. Dix fois dans le livre, cette analyse sera reprise et corrigée. C'est moins un portrait qu'un rideau de traits extrêmement fins dont l'ensemble fait une figure, suggérée plutôt que dessinée, et plus vivante qu'arrêtée.

La première rencontre, sur la route, a été un peu rude. Dans la salle à manger la jeune fille observe sournoisement, mais à loisir, et cette première impression est charmante de malice. « Pour elle, les traits de l'inconnu annonçaient une nature égoïste et sensible mais candide. Ce qui provoqua en elle... ce sourire tout intérieur des femmes satisfaites de découvrir une faiblesse chez l'éternel adversaire... Celui-ci, Mlle Fabières le trouvait accessible et débonnaire, malgré son âge. » Une chevelure abondante et noire, un menton dessiné, le déguisaient en séducteur : il semblait occupé surtout de l'effet qu'il produisait, même à l'auberge. Il inspirait la confiance et semblait assez plein de vanité. Peut-être pouvait-on abuser à loisir de l'une et l'autre. « Mlle Fabières se demanda si elle était en présence d'un de ces hommes que les femmes adorent et mystifient en même temps, comme elle en rencontrait si souvent dans ses lectures. Ce dont elle se croyait certaine, c'est qu'il ne les laissait pas indifférentes. » Ce petit jeu d'hypothèses est fort joli. L'imagination de Catherine fait un galop d'essai.

L'inconnu s'appelle François Granvelle. Fils d'un petit fonctionnaire retraité, il est venu de Bretagne à Paris pour faire de la peinture. Et, ses toiles sous le bras, il est allé sonner à la porte des frères Brouillard qui ont la plus importante galerie de la capitale. Et voici que les frères Brouillard, leur industrie, leur famille, leurs courtisans, leur maison de Neuilly, apparaissent en gros plan dans le roman.

Un certain Jérôme Brouillard, après s'être enrichi à vendre des cuirs dans les Hautes-Alpes, a acheté entre Neuilly et Levallois, en 1902, un hôtel Modern-Style, ou plutôt de tous les styles réunis, construit quelques années plus tôt par un diplomate de l'Amérique du Sud. Il a rempli cette maison de bibelots et de tableaux et il en est venu à fonder une galerie que dirigent ses deux fils, Maurice et Olivier.

Voici d'abord Olivier. M. Beucler a fait de lui un grand portrait en pied, un portrait d'apparat pour le Salon, très travaillé et très cruel, dont voici quelques traits : « Perpétuellement disponible et constamment affairé..., comptant des appuis dans les milieux les plus divers et les plus opposés, hypocrite de génie, serviable, affectueux, intelligent, capable de diriger et ne dirigeant rien, né pour donner des ordres et n'en donnant aucun, assez habile ou assez heureux pour obtenir ce qu'il désirait à l'instant même où il désirait, à la fois prodigieusement actif et prodigieusement paresseux, craignant toujours de n'avoir pas tâté d'une passion, d'avoir laissé passer une jouissance, peu sincère avec lui-même, sincère jusqu'au cynisme avec les autres, avare ou généreux suivant l'humeur, entouré de flatteurs qui avaient les yeux fixés sur ses poches..., égoïste raffiné autant que rusé diplomate, faisant le sot et le pauvre d'esprit quand il était assoiffé de compliments, jouant au modeste et au sacrifié quand il avait besoin de quelque dévouement féminin, toujours entouré d'un mystère suffisant pour se faire redouter et distribuant assez ses sentiments pour se faire aimer, Olivier Brouillard n'était ni grand, ni beau, ni courageux. » Et la page se poursuit, laissant apercevoir, dessiné de plus en plus près, un homme doux mais despotique, obligeant mais perfide, ayant horreur de l'isolement, mais sec et cruel, et que le critique d'art Vincent Gravoir nomme un requin sans dents.

Maurice est beaucoup plus effacé que son frère. C'est par cet effacement même qu'il jouera tout à l'heure un rôle décisif. Pour le moment, nous apercevons un homme couperosé aux yeux couleur de peur. On nous dit qu'il a l'intestin délicat. Il n'a droit qu'à un croquis, d'ailleurs très joliment dessiné. « Liseur médiocre, joueur d'occasion, causeur nul, il s'enfermait chez lui et bricolait. Quand il n'avait pas quelque vieux chronomètre à démonter ou quelque patience compliquée à terminer, il s'amusait à résoudre des équations, le visage crispé, le cerveau triste, l'âme traversée par une femme idéale, jolie mais raisonnable, amoureuse et peu exigeante, merveilleux fantôme de solitude dont il attendait l'apparition. D'où arriverait-elle, comment viendrait-elle jusqu'à lui ? Car il entendait bien ne pas bouger. » Quand au début du livre nous lisons ces lignes, nous ne doutons pas qu'elles contiennent presque tout le roman, et nous ne devi-

nons pas pour quelles fins M. Beucler met ce fantoche en réserve.

Le reste de la famille n'est pas moins heureusement peint. Et c'est une famille étrange. La femme d'Olivier et la femme de Maurice ont toutes deux divorcé. Mais la femme d'Olivier, Nadine Marken, a conservé après le divorce l'appartement du troisième étage et continue à vivre avec la famille. Cette Danoise aux traits de madone, aux cheveux aériens, aux yeux admirables et inattentifs, est une comédienne redoutable, un être décevant qui s'incorpore à ses paroles et qui s'évanouit avec elles. M. Beucler a fait un portrait saisissant de ces créatures chimériques, frivoles et graves. « Pour peu que l'homme se prête à ce jeu, elles l'exigent aussitôt à leurs pieds et veulent qu'il plane avec les dieux ; elles en attendent des miracles et le paient en caprices ; elles ne le tolèrent que superbe et l'obligent à chercher à quatre pattes le mouchoir qu'elles ont laissé tomber, mais jamais elles ne s'aperçoivent qu'elles vont bientôt haïr ce monstre issu de leurs fantaisies. »

François Granvelle, du premier coup, plaît infiniment aux Brouillard, et particulièrement à Olivier, dont il devient l'intime ami. Il a sa chambre dans la maison de Neuilly. Il devient une figure de Paris. A cette puissante protection s'ajoute celle de Gravoir, le critique qui lui trouve du talent. En même temps François fait du cinéma et il a sa petite notoriété sur l'écran. C'est en revenant d'avoir tourné des extérieurs à Colmar qu'il a passé à Molines.

Ce livre où le réel est si minutieusement éclairé et où il est amené à un si fort relief, est en même temps un livre concerté, où l'auteur a tiré des plans compliqués et adroits pour faire aboutir des combinaisons. C'est ainsi qu'il ramène François à Molines, cette fois en compagnie de sa maîtresse, une femme du presque-monde assez libre et fort élégante, qui écrit dans les revues américaines, Denise Deblore. Là le petit chemin boueux et tournant qui rendra tant de services à M. Beucler fait une fois de plus son office. Un accident d'auto, et voilà François Gravelle immobilisé pour des jours à Molines, dans l'unique hôtel, soigné par Catherine Fabières, tandis que Denise Deblore retourne à Paris. C'est ainsi qu'on devient amoureux.

Et voici que les intentions de l'auteur commencent à paraître : Catherine et François s'aimeront. Ainsi Catherine viendra à Paris. Mais il faut d'abord la débarrasser de cette profession d'institutrice dont nous l'avons vue affublée. Dieu merci, l'auteur lui a donné à Chaumont une tante égoïste et ridicule, Mme Monclade, qui rêve de garder près d'elle cette nièce pauvre comme une domestique gratuite. Les sottises de la tante et les vengeances d'un certain lourdaud évincé font que Catherine est renvoyée de l'enseignement. Nous n'attendions que cela. Là-dessus M. Beucler ruine la tante en un tour de main et voilà les deux femmes à Paris, sans un sou, dans un méchant hôtel du Ve arrondissement, mais Catherine fiancée à François. Mme Monclade retrouve sa fortune, part pour le Midi, disparaît. Nous n'entendrons plus parler d'elle. Qu'en ferions-nous ? Le tour est joué et le romancier est arrivé à ses fins. M. Beucler peint avec des dessous. Au bout de cette minutieuse et riche préparation, le vrai roman va commencer. Catherine, la provinciale nette, simple et fière, se trouve transportée dans le tumulte de ce Paris équivoque qui fait les renommées. C'est un tableau d'un sens si général qu'il est presque un symbole : la pureté dans le milieu le plus faisandé du monde.

Il n'est que d'énoncer le sujet pour prévoir que l'auteur le conduira jusqu'à la catastrophe. Nous avons vu Maurice Brouillard attendre solitairement la femme admirable qui doit descendre des nuages. En voyant Catherine, il pense qu'elle est enfin venue. Je ne sais s'il formule vraiment dans son cœur le vœu assez abominable d'en faire sa maîtresse. Mais sa protection, sa générosité, son empressement sont équivoques. Tout Paris croit que le mariage de François est un ignoble marché. François l'apprend et devient fou de jalousie. Dans le même temps, François qui a besoin d'argent fait une affaire assez indélicate, au détriment des Brouillard. Cette fois, c'est Catherine qui est révoltée. Tous deux rompent, sans même se le dire. Catherine retourne brusquement en province, pauvre comme elle en est venue. Le passage de cette innocente dans ce milieu brillant, le succès qui lui monte à la tête, l'indécision de ses premiers pas, le tour parisien qu'elle prend si vite, ses naïvetés, ses maladresses, ses habiletés inconscientes, tout cela est analysé jusqu'à l'impondérable avec une finesse charmante et parfois

émouvante. Le sentiment est surpris dans son devenir et dans sa nuance.

A la fin, l'auteur a pitié de ses victimes. Une fois de plus, il ramène François sur le chemin de Molines. Une fois de plus, il jette l'auto sur une voiture. Voilà Granvelle à l'hôpital. Catherine demande à le voir et le roman s'arrête là. Mais M. Beucler a pensé à tout. Sans s'en douter, François est devenu un peintre connu et notre imagination peut leur construire un confortable avenir.

•

En assemblant et en publiant les documents relatifs à la genèse de la guerre, le gouvernement français a fait sans y penser un très beau livre qui a eu un immense succès. Qu'une part de ce succès soit dû à l'actualité, je ne le nie pas. Mais elle ne l'explique pas tout entier. Le talent d'écrivain qu'ont souvent les diplomates est une autre explication mais qui ne suffit pas davantage. On peut dire aussi qu'il est singulièrement émouvant de voir l'histoire se faire avec les hésitations, les retours, les impulsions brusques d'un mouvement humain. Mais surtout ce qui apparaît à chaque page, c'est que le drame que nous vivons est l'œuvre et la volonté d'un seul homme. Tous les fléaux déchaînés, tous les maux soufferts, le martyre et la mort des innocents, les destins douteux où le monde est jeté, Hitler seul a fait tout cela. Qu'il soit décrit par M. François-Poncet ou par M. Coulondre, il est le même. M. François-Poncet, le 20 octobre 1938, trace ce portrait : « Je sais qu'il est changeant, dissimulé, contradictoire, incertain. Le même homme d'esprit débonnaire, sensible aux beautés de la nature, et qui m'a exposé autour d'une table à thé des idées raisonnables sur la politique européenne, est capable des pires frénésies, des exaltations les plus sauvages, des plus délirantes ambitions. » A un mois de distance, le 23 novembre, Hitler reçoit M. Coulondre qui lui remet ses lettres de créance. Il paraît tout prêt à s'engager dans les

voies de la conciliation. Il sourit, il s'anime, il proteste que, connaissant les épreuves de la guerre, il les épargnera à son peuple. L'ambassadeur est comme lui un ancien combattant. Tous deux ils règleront les difficultés pacifiquement. Est-il vraiment ému ? Cette émotion est-elle de la duplicité ? On ne le saura jamais. Il est seulement assez troublant de penser que le résultat de toute cette période de détente est la déclaration franco-allemande du 6 décembre. Les deux gouvernements reconnaissent qu'il n'existe entre eux aucune difficulté territoriale. Ils s'emploieront à développer les relations de bon voisinage. Or, éclairée par l'usage que les Allemands en ont fait, cette déclaration est aujourd'hui fortement soupçonnée d'avoir été un piège. Berlin a cru, ou feint de croire, que nous lui reconnaissions le droit d'asservir la Tchécoslovaquie.

Pendant cette fin de 1938, Hitler a été dans une phase de détente. Au début de 1939, il entre de nouveau dans une phase d'excitation. Notre chargé d'affaires, M. de Montbas, fait de lui le 5 janvier un portrait qui est celui d'un pur paranoïaque en état de crise : « Il se juge désormais infaillible et invincible... Il ne supporte plus la critique ni la contradiction. Le démentir est à ses yeux un crime de lèse-majesté, l'opposition à ses plans... un véritable sacrilège. »

Il entend prendre en mains la politique étrangère, et il la conduit comme un fou, mais avec une ruse, une habileté, une violence perfide et calculée dont il faut reconnaître la maîtrise. Le 14 mars, le faible M. Hacha est annihilé dans une scène de la brutalité la mieux ordonnée et le 16 le protectorat sur la Tchécoslovaquie est proclamé. Désormais le masque est jeté et l'Allemagne impérialiste s'est révélée. Mais en même temps, elle est entraînée sur la pente fatale. Elle ne s'arrêtera plus. Dès le 27 mars, le Consul de France à Varsovie est averti que des négociations sont engagées entre Varsovie et Berlin pour la rétrocession de Dantzig au Reich. Du côté allemand, on affirme qu'il ne saurait s'agir d'un coup de force. Cependant, du côté polonais, on n'est pas dupe. Dès le 30 mars, M. de Vaux-Saint-Cyr, chargé d'affaires de France à Berlin, a été informé par les milieux polonais de Berlin que la tension pourrait d'un jour à l'autre devenir très grave. Les étudiants polonais à Berlin ont été renvoyés dans leur pays ; les familles des membres de

l'Ambassade sont parties. De Varsovie, le 1er avril, l'ambassadeur de France, M. Noël, fait entendre le même son de cloche. « Le sentiment patriotique des Polonais, sous la menace allemande dont le pays a brusquement pris conscience, s'est exalté dans tous les partis et dans toutes les classes ; les ouvriers et les paysans se montrent conscients du danger et prêts aux plus grands sacrifices. Les femmes... jouent un rôle essentiel dans ce mouvement d'opinion. Un élan extraordinaire... se manifeste. » Il est vraisemblable que Hitler avait pensé réduire la Pologne comme il avait réduit la Tchécoslovaquie, en l'intimidant. Mais il est tombé sur un peuple ombrageux, fier de sa grandeur, d'une bravoure sans limites. Plutôt que de céder, le pays a choisi le suprême sacrifice. Et l'ère de violence où nous sommes encore s'est ouverte.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

PREMIER HOMMAGE A LA COMTESSE MURAT. — Nous voyons bien souvent certains contemporains ne grandir leurs aînés ou leurs amis, assez ingénument d'ailleurs, que pour tirer à soi quelque lambeau de cette grandeur. La comtesse Murat était grande, en tous points, par l'intelligence comme par l'esprit, car elle était douée de cette aisance dans la repartie la plus spontanée qui donne aux entretiens les plus sérieux, ce coup d'aile qui élève, ce brillant qui éclaire, ce feu qui réchauffe un cercle, fût-il à peu près le même toujours.

On pourrait citer d'elle maintes de ces boutades qui marquent, mais qui nous sembleraient indignes d'elle, près d'un cercueil si neuf et pour lequel elle s'était faite si humble dès la mort. Non point sereine et « faite » comme pour dîner, ainsi que la coutume se répand d' « embellir » selon des procédés nouveaux presque aussitôt après le décès, pour cette dernière réception réservée aux familiers et à quelques indifférents qui ne sauraient manquer une visite, même non priée. Je la vis avant ce maquillage pieux qui fait croire à un simple évanouissement de théâtre et que les familles croient une formalité destinée à laisser un *meilleur souvenir*. Quand je la trouvai, — à peine détachée des heures douloureuses de l'agonie, pendant lesquelles elle répétait, le visage défait, aux clartés des lampes voilées qui l'environnaient et au milieu d'affreuses contractions, — elle qui n'aimait que la lumière : « Dites à mes amis combien je les aimais, mais que je ne regrette rien de la vie... » — quand je la trouvai, elle

semblait faire une moue mécontente, mais résignée, devant le néant qui venait de s'ouvrir à elle, avec tant de soudaineté.

Un docteur, que l'on était allé quérir et qui avait été appelé déjà, refusa pourtant de se déranger : « — C'est encore une crise du foie ! » répondit-il. De pareils « civils » mériteraient que leur nom fût livré à la vindicte publique. Comme je téléphonais le lendemain à la femme d'un chirurgien des plus célèbres : « — Mais il fallait téléphoner à... (le prénom de son mari) il fût venu... » s'écria-t-elle. Et elle ajouta, ce que le docteur qui n'avait pas daigné venir, aurait pu se dire : « S'il ne l'avait pas sauvée, il l'eût empêchée de souffrir. »

C'est toujours aux dernières heures de ceux qu'ils ont aimés que pensent ceux qui restent. L'image est tenace, difficile à détacher de leur esprit.

La comtesse Murat, se plaignant de souffrir du foie ou de souffrir tout simplement (ses entretiens, comme sa merveilleuse correspondance étaient fréquemment coupés de ces interjections qu'elle ne pouvait retenir), donnait cependant l'impression de devoir braver victorieusement, pour des années dont on se refusait à évaluer le nombre, la mauvaise rencontre avec Celle qui a fixé le terme de toute existence, probablement dès le jour qu'elle a commencé.

La veille même de sa mort, le samedi, elle avait assisté à une conférence de M. Robert Kemp dont elle aimait à lire les articles dans le *Temps*. Elle rentra, dîna. C'est vers deux heures qu'elle appela ses serviteurs et, peu après, que l'on alla frapper chez ce « docteur » qui ne se dérangea pas.

Un autre, plus simple, mais humain accourut. Il voulut adoucir les souffrances par une piqûre de morphine. La comtesse Murat la refusa.

Et voilà le trait que je voulais fixer parce qu'il peint au plus vrai cette figure de l'arrière-petite-fille du peintre David. Cette agonisante qui repousse l'adoucissement qu'on apporte à son agonie, l'arrière-grand-père l'eût voulu peindre dans ce refus. Il eût donné à ce geste toute sa signification et, pour nous, qui avons connu cette femme si dure pour elle-même et si affectueuse à ceux qu'elle avait accueillis, nous n'en voudrions point retenir d'autre, pour lui laisser le rayonnement auquel elle a droit.

— Dites à mes amis combien je les aimais... mais, nous l'avons dit, que je ne regrette rien de la vie !

Ce furent ses dernières paroles.

Sans doute, qu'elle en eût prononcé d'autres nous aurait surpris, plus encore que sa mort.

Cette tendresse pour ceux qu'elle avait élus, voilà qui devient extraordinaire dans un temps où les progrès accomplis par les hommes ne semblent réussir qu'à les rendre plus ennemis.

Grande admiratrice et amie de M. Bergson, maurassienne jusqu'au plus profond du cœur, la comtesse Joachim Murat, née Thérèse Bianchi, avait dès l'adolescence aimé les lettres. Son génie fut de ne consacrer cet amour qu'au talent de ceux qu'elle admirait, pour étouffer, pourrait-on dire, les dons qu'elle-même avait reçus et qui eussent fait le renom de toute autre, mais qu'elle paraît avoir tenus ignorés avec une application extrême, par un sentiment de modestie bien digne d'être signalé.

Amie émerveillée de la comtesse de Noailles, elle ne se décida, et encore avec quelle réserve, à publier des vers qu'après la mort de celle qu'elle n'avait cessé de fêter dès qu'elles se furent connues.

Maurice Barrès fréquentait assidûment chez la comtesse Murat. Nous y avons saisi des dialogues avec M. l'abbé Mugnier que l'on regrette de savoir tombés au néant. Je revois le sourire de Barrès, à la table de la rue Saint-Dominique, la face d'un ton ivoirin, — un air du Grand Condé par la courbe et le coupant de l'arête du nez, un air du Grand Condé qui se serait préparé pour une séance de pose chez le Greco. Quand je dis « préparé pour », c'est afin de rendre l'image plus présente, car *M. Barrès ne se préparait pas.*

— Jamais un habit noir n'a l'air d'avoir été toujours le même sur aucun des hommes que je connais ! dit un soir la comtesse Murat en le regardant partir. Et rien n'était plus exact, une fois encore, que cette boutade.

La comtesse Murat voyait impitoyablement, je pourrais presque dire : comme Forain ; mais Forain traduisait ce que l'œil saisissait par un mot brutal, incisif, qui marquait au vif de la chair. La comtesse Murat s'en tirait par une épigramme toujours susceptible d'être entendue par celui à qui elle était décochée.

Le bel appartement qu'elle occupait au 41 de la rue Saint-Dominique, au delà d'une cour immense, faite pour la réception et les équipages d'autrefois, ce bel appartement au premier étage, avec ses vastes pièces, hautes de plafond, elle le remplissait, que l'on fût deux ou vingt à dîner. Elle était une maîtresse de maison accomplie, dans tout ce que l'on peut donner d'extension, de nuances, de formes à ce mot, car les mots ont leur silhouette, c'est par là qu'ils vivent comme les gens, les animaux et les moindres plantes. Elle n'avait pas l'air de *recevoir*, aucun détail ne révélait préparation ou effort de la part de la maîtresse de maison ou du maître d'hôtel fidèle. Tout était là, prêt, parfait, sans ostentation ni grâce puérile ; — *comme tous les jours*. Elle ne s'était pas « habillée » pour... Et cependant, il lui arrivait de sourire avec un plaisir juvénile à quelque compliment qu'on lui adressait sur une robe. Mais elle prenait aussitôt un air qui marquait le doute et l'indifférence, sans que la petite satisfaction qu'elle avait tout d'abord éprouvée s'effaçât.

Elle n'avait point dégarni de vitrines pour orner le couvert. Et, ce qui était bien agréable, ce n'était pas de savoir à l'avance qui serait là mais d'être sûr que certaines personnes n'y seraient jamais.

Son amitié pour M. Abel Bonnard datait presque des débuts de celui-ci, de ses premiers volumes de vers qui l'avaient si promptement placé au premier rang de sa génération. La comtesse Murat aimait emmener en promenade ce jeune homme qu'éclairaient déjà les reflets de la gloire qui accueille si tôt les grands poètes, alors que tout ce qu'écrivent les mauvais n'engendre que sourire et moqueries, sans qu'ils paraissent s'en apercevoir jamais, ce qui aggrave leur cas et rend leur position parfois quelque peu grotesque.

Elle tenait en grande considération M. Paul Valéry. Elle l'écoutait avec le plus vif plaisir, avec surprise, comme elle écoutait madame Colette enchaîner librement des histoires bien parisiennes, des souvenirs de théâtre et de campagne à quelqu'un de ces dîners intimes, chez son amie, la princesse Edmond de Polignac, dans l'atelier de la rue Cortambert où, les tables enlevées, quelque concert de choix commençait bientôt. Et, de même qu'elle avait acquis des toiles de Claude Monet, qu'elle ne craignait pas de faire figurer dans le même salon qu'une

de ses aïeules par David, — elle écoutait avec le même plaisir M. Francis Poulenc accompagner madame Jean de Polignac dans de petites pièces d'après des poésies d'Apollinaire ou quelques fugues ou la Passion de Bach jouées par la princesse à l'orgue ou l'œuvre peu connue de quelque maître ancien, conduite par mademoiselle Nadia Boulanger. Jamais cette femme, qui aimait tant à s'exprimer, ne parlait pendant une audition.

Dieu sait qu'elle se rattrapait ailleurs, — à la table de madame Alphonse Daudet, par exemple, où elle écoutait M. Léon Daudet dans ses improvisations foudroyantes.

La mémoire de la comtesse Murat était remarquable, bien qu'elle affirmât sans cesse ne se souvenir qu'imparfaitement de tout. Celle de Léon Daudet est prodigieuse et madame Murat aimait ce corps à corps de l'intelligence et de la conviction. Elle apportait à ces dialogues un bon sens « chaussé de sabots », elle semblait alors un jardinier échappé des Fables de La Fontaine. Toute la poésie de la Nature l'environnait, sans qu'elle dissimulât les instruments de travail. C'était, en tout, une de ses grandes et charmantes qualités : l'amour du vrai, le combat avec les forces éternelles. Elle sortait épuisée de ces réunions et, à l'instant de partir, déclarait qu'elle rentrait se mettre au lit.

Mais le soir même, elle dînait avec M. Paléologue et avait retrouvé toute sa verve, toute sa saine poésie, sa belle confiance dans ses amis, son ardeur à jardiner les pensées, à discuter des événements, à interroger M. Bernard Faÿ ou M. Octave Aubry ou l'un de ceux pour lesquels elle éprouvait un penchant certain et qui écrivit sur elle un de ses articles les plus brillants et les plus vivants dans *Candide :* M. René Benjamin...

CENTENAIRES D'ALPHONSE DAUDET ET DE CLAUDE MONET. — C'est la supériorité des peintres ou sculpteurs sur les écrivains que l'on puisse les fêter indéfiniment — et à tous propos, tantôt au bénéfice d'une œuvre et sous le plus mince prétexte, tantôt pour leurs anniversaires. C'est le cas de Claude Monet. Pour le

centenaire de Claude Monet né en 1840, la galerie André Weil, avenue Matignon, a réuni trente-trois toiles qui proviennent pour la plupart de l'atelier de Giverny, prêtées par la famille ; d'autres appartiennent à certains amateurs de cette époque, — comme madame Albert Gillou, qui possède l'une des collections les plus choisies — ou M. Ernest Rouart, un nom qui est à jamais attaché aux grands souvenirs de Manet, Renoir, Monet, Degas, etc.

Mais, avant de parler de cette réunion de toiles du « Centenaire », je ne puis me retenir, ce soir, de penser qu'il est un autre *centenaire* qui pourrait être commémoré, parallèlement, peut-on dire, à celui de Monet, c'est le centième anniversaire de la naissance d'Alphonse Daudet, beaucoup plus tôt célèbre que ne le fut Monet, auquel il ne se rattache pas exactement, cela est évident, par la similitude du talent, — comment établir de tels parallèles ? — mais par ces affinités que l'on constate à toutes les époques entre les plus grands maîtres.

Hier, je revenais d'Epinay, en compagnie de M. Louis Beydts, le jeune compositeur qui a écrit nombre d'ouvrages pour la scène et l'écran et qui est si averti de cet art nouveau. Nous venions de voir tourner un de ces films appelés *documentaires* et qui nous avait laissé dans l'esprit toutes sortes de visions maritimes et l'atmosphère de pays qui me sont particulièrement chers, — en ce moment même où, pour certains d'entre nous, il ne semblerait pas possible de vivre ailleurs qu'à Paris, ne pouvant être utiles que là.

L'auto longeait la Seine vers Saint-Ouen. En dépit de l'*heure d'été*, hâtivement rétablie, la fin d'un tiède après-midi laissait déjà prévoir l'approche du crépuscule. De hautes cheminées à forme bizarre barraient l'horizon dans une brume bleuâtre. L'eau du fleuve était particulièrement lumineuse. Sur la rive opposée, des habitations disparates, une église qui semblait avoir été construite d'après une de ces épures d'enfant de dix ans exécutée avec les compas d'une boîte reçue pour le premier janvier... Un toit rouge, des tons frais et lumineux, dans tout ce que les approches du printemps donnait de liquide à l'atmosphère, à ces tons outremer qui relient le ciel et l'eau. Le nom de Monet nous vint aux lèvres. C'était bien un « *Monet* », en effet, *c'en était un, à jamais*, comme nous disons de l'atmosphère de certaines

chambres à certaines heures : c'est un Ver Meer, un Vuillard ...comme de certains vieillards : c'est un Rembrandt... comme de certaines fleurs de jardin : c'est un Fantin.

Mais, à l'instant, non plus pris par les yeux mais par une sensibilité plus insaisissable, plus lointaine j'associai le souvenir de la Tamise à celui de la Seine et celui de Dickens à celui d'Alphonse Daudet. Et voilà pourquoi la réunion de ces deux « centenaires » à commémorer m'apparut soudain si opportune : les manuscrits d'Alphonse Daudet et les toiles de Monet, toute la sensibilité douloureuse, aiguë et l'ivresse de peindre, d'*après nature* aussi, le chevalet planté sur le talus de la berge, le peintre notant tout de cette atmosphère, comme Alphonse Daudet, son carnet à la main, notait les détails d'une chambre ou les variations d'un sentiment.

Quels beaux romans, de la belle époque du roman — bien construits et riches de cette observation qui n'est point seulement celle des yeux mais celle dont le cœur a l'air de s'enrichir à la dérobée, en surveillant une ruelle voisine ou les allées d'un jardin, entre les lames d'une jalousie baissée !

Les romans d'Alphonse Daudet ne sont point invariablement des chefs-d'œuvre mais le nombre de ceux qui le demeurent l'emporte sur les seconds et assigne une bien grande place à son auteur pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Qui sait si nous aurions eu Bourget, si Daudet ne l'avait précédé ? Qui sait si nous aurions certaines pages de Zola, certains caractères de femmes moins sommaires que ceux qu'il équarissait d'une hache si brutalement maniée, s'il n'avait eu, je ne dirais pas « près de lui », mais dans le même cénacle, cet autre méridional, cet exact contemporain si différent de lui, le Daudet de *Sapho,* de *Fromont Jeune,* de *Jack* et de tant de pages sur Paris où l'œil du myope se promenait avec une finesse si heureuse qu'il nous semble que soient habillés pour nous, par lui, à jamais les petites filles, les femmes et... les célibataires ? Que de profils, éclairés par une lampe, que de cœurs déchirés sous une étoffe de deuil, que d'enfances angoissées, tandis que le ciel joue sa féerie tragique de chaque crépuscule, par-dessus les hautes maisons !

Qui sait ce que Marcel Proust lui-même doit à Alphonse Daudet, chez lequel il se précipitait le jeudi soir, au sortir d'un

dîner, l'œillet à la boutonnière et les yeux cernés et exorbités comme ceux des oiseaux de nuit ?

Que de souvenirs d'enfance et de la première jeunesse surgissent pour moi, en l'espace de quelques instants, quand je songe aux romans de Daudet ...et aussi à M. et madame Alphonse Daudet tels que je les connus dans leur appartement de la rue de Bellechasse ou leur maison de Champrosay ! Quelle finesse dans ce visage, qui pouvait soudain devenir si douloureux, quelles intonations dans la voix qui trahissait toute la sensibilité, tout l'esprit et le naturel de cet homme qui avait trouvé dans une compagne admirable une collaboratrice aussi délicate que sensée !.. Je revois deux toiles de Sisley, accrochées dans la salle à manger de Champrosay et que Sisley avait offertes à l'écrivain, pour le remercier de quelque aide discrète et renouvelée, mais dont il n'était jamais parlé.

Alphonse Daudet est bien essentiellement une de ces figures les plus marquantes de cette époque d'après 70 qui prend seulement aujourd'hui tout son relief. Et je suis heureux de l'avoir évoqué, entre Epinay et Saint-Ouen, devant ce paysage que le « Petit Chose » eût reconnu.

...Toutes les toiles de Monet ne sont point des chefs-d'œuvre. Un moment vint où quelques marchands s'avisèrent de *faire sa fortune*, c'est-à-dire de « réaliser » pour leur propre compte, le flair qu'ils avaient montré en lui achetant une toile, de temps à autre et aussi, par la suite, de rentrer amplement dans leurs débours. Ceci n'est point un jugement critique porté contre certains marchands... Combien ont conservé dans leurs magasins *pendant des années*, des toiles qu'ils réexposaient périodiquement, sans le moindre succès. Ils les vendirent un prix souvent très au-dessous de ce qu'un gain ordinaire pourrait être, après avoir immobilisé durant des années des sommes parfois importantes sinon considérables, permettant du même coup à des amateurs de réaliser des bénéfices considérables. Et puis, les marchands d'alors, ceux de la classe des Durand-Ruel, des Vollard vivaient dans des arrière-magasins mystérieux et encombrés, dans ce mauvais éclairage et ce désordre que l'art a toujours chéris, même dans des sous-sol où venaient flairer le vent les critiques d'art, ceux qui ne se contentaient point seulement des Salons officiels, du *Salon* tout court et des artistes adoptés par

le public moutonnier. Les Antonin Proust, les Zola fréquentaient ces réunions qui ont créé le mouvement d'où est sortie alors l'école française qui a donné, depuis plus d'un demi-siècle, le ton au monde entier et influencé tout ce qui existe de civilisé en Europe comme en Amérique et jusqu'au Japon.

Commémorons le centenaire d'Alphonse Daudet et celui de Monet. Fêtons nos grands artistes : leur production, c'est ce qui forme une des plus précieuses parties de notre patrimoine et de notre gloire.

...Et, à ce propos, notons que celui qui fut le plus brillamment et le plus ostensiblement l'instigateur de la révolution impressionniste, Edouard Manet, dont les toiles se vendent à l'étranger aussi cher et peut-être davantage que celle des plus grands maîtres anciens, ne possède même pas un buste sur une place, et qu'il n'y a pas même une plaque sur la maison dans laquelle il naquit, rue Bonaparte — et qui est celle où mourut le maréchal Lyautey... Que de comités se sont souvent formés pour des buts moins nécessaires ! Et la Ville de Paris devrait témoigner plus d'orgueil d'un de ses citoyens les plus célèbres. Elle marchande moins la gloire à des étrangers.

ALBERT FLAMENT

PARIS...
d'hier et d'aujourdhui

PENTÉMONT

La Seine a laissé partout des sablonnières. A la place de la gare d'Orsay, il y en avait une, qui s'étendait vers le sud. Jusqu'au grand roi Henri IV, améliorée par les maraîchers, elle porta légumes et fruits. Mais quand, à la fin de ce règne, la reine Margot, en édifiant son palais de la rue de Seine, en plantant son parc, donna au faubourg Saint-Germain la vogue d'une villégiature, on vit apparaître les premiers bâtisseurs.

Sous Louis XIV, nous trouvons les Hillerin, sur la terre desquels s'ouvre la rue qui prend leur nom (notre rue de Bellechasse, entre les rues de Varenne et de Grenelle); sur la rue Saint-Dominique, Bernard de Cotteblanche, en face de qui vient buter, vers 1675, *la nouvelle rue de Bellechasse (la nôtre, dans la partie entre le quai d'Orsay et la rue Saint-Dominique); entre les rues Saint-Dominique et de Grenelle, Ferrand qui, sur trois arpents achetés à des jardiniers, construit deux pavillons pour les louer aux Parisiens amateurs d'air pur.*

En 1643, *la propriété Ferrand passe à Jeanne-Marie César de Matel, la fondatrice à Lyon des religieuses du Verbe Incarné : l'abbé Brémond a montré son rôle dans le renouveau catholique de cette époque; elle voulait se vouer à l'éducation des jeunes filles.*

Il arrive que les efforts les plus saints échouent. En 1670, *faute de ressources, la communauté est supprimée et ses biens, donnés à l'Hôpital général, sont cédés, en* 1642, *à des religieuses qui poursuivaient le même but, les Bénédictines de Pentémont, près Beauvais, que les inondations de l'Avelon chassaient de leur abbaye.*

Au XVIIIe siècle, le Pentémont parisien s'étend de la rue de Grenelle (nos 104-110) jusqu'aux Carmélites de Bellechasse, qui ont repris la propriété Cotteblanche. Madame de Béthizy de Mézières, abbesse en 1743, en fait commencer la reconstruction par Contant d'Ivry : le Dauphin, madame Adélaïde, le cardinal de Rohan, l'assemblée du Clergé, elle met tout le monde à contribution. Un bâtiment conventuel imposant, une grande chapelle à dôme et coupole (les envieux accusent Contant d'y avoir copié Palladio), de beaux jardins reçoivent les jeunes filles du monde et aussi des dames pensionnaires qui veulent faire retraite : Clotilde de France, Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans y furent élevées et, de 1783 à 1785, la future impératrice Joséphine y attendit le jugement qui la sépara de son premier époux, le vicomte de Beauharnais. Du coup, Frédéric Masson assure que le couvent était un « immense hôtel garni » ; tel autre que « tout ce qui comptait en France » y avait été instruit. Voyons les chiffres : 17 élèves en 1734 et 25 en 1790, 20 à 23 dames pensionnaires ; nous sommes loin d'un lycée ou d'un caravansérail.

En 1790, Pentémont est vidé, confisqué, transformé en magasin à fourrages. Entre l'an IX et l'an XII on vend partie des jardins et, en particulier, Monge s'installe au nord (actuel no 31, rue de Bellechasse). Entre les rues Saint-Dominique et de Grenelle, une voie nouvelle, d'abord nommée rue Chaptal, joint, en 1805, la rue Hillerin-Bertin à la première rue de Bellechasse : de ces trois tronçons est constituée la rue actuelle. En 1805 aussi on établit : dans la chapelle, un magasin d'habillements ; dans le couvent, prolongé sur une arcade au-dessus de la nouvelle rue, 585 hommes de la garde impériale ; au nord du jardin, contre le mur de M. le sénateur Monge, comte de l'Empire, un vaste bâtiment, très utile et très malpropre, destiné aux soldats et dont les émanations empoisonnent bientôt le jardin et la vie du malheureux savant. J'ai lu la lettre originale, assez comique (mal d'autrui n'est qu'un songe!) où il supplie monseigneur le ministre de la Guerre de « lui rendre l'air salubre et l'usage d'une promenade qui sont l'une et l'autre nécessaires à sa santé ». Il dut attendre quatre ans !

A la garde impériale succèdent les gardes du corps de la Restauration, les cent-gardes du Second Empire, la bibliothèque du Cercle des officiers. En 1915, on établit au couvent le service des Pensions, devenu ministère le 20 janvier 1920. Depuis 1844, la chapelle est devenue temple protestant.

Entrons dans la cour du ministère par le 37 de la rue de Belle-

chasse. A l'est et au nord, les casernes impériales abritent les bureaux; au sud, le noble bâtiment de Contant est l'hôtel du ministre, M. René Besse, lui-même grand mutilé. Tout confus de montrer en ce temps-ci de telles curiosités, nous dérangeons ce ministre et un directeur également aimables pour voir le grand salon (hélas! le Second Empire a passé là!) et les anciennes cellules devenues bureaux. C'est tout. Seules les lignes extérieures du grand bâtiment ont subsisté.

Rue de Grenelle, 104, *l'agréable petit hôtel de l'abbesse est devenu chefferie du génie. Au* 106, *le porche du temple est condamné. En effet, les religieuses avaient fait une chapelle en deux parties : la plus large, sur la rue, était destinée au public; vers le couvent, l'autre, plus étroite, leur était réservée; entre les deux, la grille de clôture, le maître-autel et les orgues. Les nécessités du culte ont fait changer l'orientation : l'orgue bouche le portail et, devant lui, sous la coupole, on a placé la table de communion que regardent les fidèles, rangés surtout dans l'ancien chœur des religieuses. Ici encore, plus rien d'ancien que les murs.*

A l'angle des rues de Grenelle et de Bellechasse, un dernier morceau du couvent, la Section technique du génie, offre d'heureuses surprises. Dans la cour encombrée de modèles d'abris, l'imposant portail de l'abbaye et, du haut des bâtiments, par-dessus le dôme et le campanile de la chapelle, une des plus étonnantes vues des toits de Paris que je connaisse. Et puis, à la bibliothèque, on peut, devant une fenêtre ouverte sur Pentémont, ouvrir quelque tome des manuscrits de Vauban et tomber, par exemple, dans les Oisivetés *du grand homme, sur ce titre inattendu, admirablement calligraphié : « La Cochonnerie, ou calcul estimatif pour connoître jusqu'où peut aller la production d'une truie, pendant dix années de temps. » Avec un sérieux apparemment total, Vauban démontre que, même en ôtant de cette production, « pour les accidens des maladies et la part des loups », 434.838 cochons, il en aurait pourtant subsisté 6 millions, « qui est autant qu'il y en peut avoir en France » !*

« M. de Vauban faisait de la France comme un autre des fables », a écrit le plus affectueusement pénétrant des biographes. Admirons que l'homme étonnant qui constitua notre ossature guerrière ait su trouver parfois un moment pour se divertir.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.